U d'/of OTTAWA
39003003370417

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mauricebarrsre00barr

UG 1 9 1985

MAURICE BARRÈS

DANS LA MÊME COLLECTION

DÉJA PARUS :

I. *JEAN RICHEPIN*, par Gabriel CLOUZET.
II. *JULES LEMAITRE*, par V. MAGDELAINE.
III. *ÉMILE FAGUET*, par Georges NORMANDY.

EN PRÉPARATION :

V. *GUY DE MAUPASSANT*, par G. NORMANDY.

IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS

Anthologie des Auteurs Modernes

publiée sous la direction de **Georges NORMANDY**

IV

MAURICE BARRÈS

RECUEIL DE MORCEAUX CHOISIS

précédé d'une

étude bio-bibliographique, anecdotique, critique et documentaire

PAR

ERNEST GAUBERT

GRAVURES HORS TEXTE ET AUTOGRAPHE INÉDIT

PARIS

ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR

29, AVENUE DE CHATILLON, 29

Tous droits réservés

1913

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Universitas BIBLIOTHECA Ottavienſis

uOttawa LIBRARY ANNEX

OUVRAGES d'ERNEST GAUBERT

L'Amour Marié, roman. — Prix national de Littérature 1913 (G. Crès et Cie) . . . . . 1 volume.

Figures Françaises, critique. . . . . 1 volume.

Les Roses Latines, poèmes (Sansot et Cie) . . . . 1 volume.

Les Vendanges d'Amour, roman . . . . . 1 volume.

Sylvia, roman (Sansot et Cie) . . . . . 1 volume.

La Nouvelle Littérature, critique, en collaboration avec Georges Casella (Sansot et Cie) . . . . 1 volume.

Editions annotées :

Anthologie de l'Amour Provençal, en collaboration avec Jules Véran (*Mercure de France*) . . 1 volume.

Les Poèmes à Dire (Librairie des « Annales ») . . 2 volumes.

L'Esprit des Français (Librairie des « Annales »). . 1 volume.

Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin (Librairie Nationale). . . . . 1 volume.

Moralités Féminines et Françaises (Sansot et Cie) 1 volume.

PQ
2603
.A52A6
1913

MAURICE BARRÈS

Il s'agit ici de M. Maurice Barrès, écrivain et de l'écrivain seulement. De l'homme politique nous ne retiendrons que le patriote et son apostolat en faveur de l'Alsace-Lorraine et de Jeanne d'Arc. Il est des noms qui suffisent aujourd'hui pour « unifier » les cœurs français. L'écho vibre encore de trop de polémiques, l'horizon politique est trop menaçant pour essayer ici de discuter ou d'expliquer la politique de M. Barrès. Il est des points de son programme qui ont su concilier toutes les convictions en un même élan de défense nationale. Nous ne retiendrons que ceux-là.

Et si aujourd'hui encore la conclusion de son dernier livre : *La colline inspirée*, ne répond pas à notre pensée ; si l'évolution politique de M. Barrès n'est pas celle que notre jeunesse espérait; enfin si

nous restons, sur le terrain religieux et politique, indifférent ou hostile à sa pensée, il ne reste pas moins l'homme qui a guidé l'éveil esthétique de notre génération, l'artiste qui parlait de si haut à nos inquiétudes d'écrivains.

A présent, M. Maurice Barrès ne compte que des fanatiques et des adversaires. Il n'en fut pas de même durant vingt ans. On a souvent répété le mot de Jean de Tinan : « Il a été notre éducateur. « Il a été notre *professeur d'énergie* ; ensuite nous « avons fait de cette énergie ce que nous avons « pu ; nous en ferons ce que nous pourrons... »

Il fut le prince de la jeunesse dans le domaine moral et dans le domaine de la méthode d'action. L'adhésion avait été unanime au culte du Moi... Survinrent les soirs tragiques de l'Affaire;une scission se produisit. Des injustices passionnées se produisirent de part et d'autre. Depuis l'oubli de la tombe, une conscience plus précise des dangers qui guettent la nation, la nécessité de préserver un héritage de libertés, de mêmes enthousiasmes de beauté, ont calmé bien des rancunes.

De quelque contrée politique ou littéraire qu'elle accoure, la jeunesse intellectuelle a trop sacrifié à la Beauté, pour ne pas chercher l'union, en des admirations communes. Il serait aujourd'hui, par exemple, bien imprudent de ne pas goûter également les grâces françaises de Voltaire et de Rivarol!

Et pourtant, à leurs contemporains du moins, l'abîme paraissait plus grand entre eux qu'entre M. Clemenceau et M. Barrès!

Le mouvement de défense française qui tend chaque jour à entraîner tous les partis a eu Maurice Barrès parmi ses initiateurs. Et c'est, nous le verrons, ce sentiment de défense du Moi étendu au Moi National qui fait l'unité de son œuvre littéraire.

*
* *

Maurice Barrès naquit à Charmes-sur-Moselle (Vosges), le 22 septembre 1862. Par sa mère Mlle Luxer, il appartient à une ancienne famille lorraine de soldats et de magistrats, mais sa famille paternelle est originaire de l'Auvergne. Le nom de Barrès semble venir de Barrez, petit district de l'arrondissement de Saint-Flour. On trouve des Barrès à Saint-Flour au xv^e^ siècle : ils sont consuls, notaires, receveurs royaux. Dès 1550, les Barrès figurent sur les registres de la paroisse de Blesle (Haute-Loire). On croit qu'un Barrès était venu se fixer là vers 1530 et y avait fait bâtir une maison qui existe encore dans un des vieux quartiers de la ville. L'arrière-grand-père du romancier, officier de santé et conseiller général de la Haute-Loire, a même publié, en 1801, une *Description topographique du canton de Blesle*.

Le cadet de ses trois fils, Jean-Baptiste-Auguste Barrès, qui fut un des vélites de la garde consulaire puis impériale, a laissé des mémoires manuscrits intitulés : *Itinéraire d'un soldat devenu officier supérieur et tableau des journées de marche et de séjour dans les villes de garnison.*

Ce soldat qui avait épousé, à Charmes-sur-Moselle, Mlle Barlier, dont le père faisait partie du conseil du district, revint se fixer à Charmes lorsqu'il prit sa retraite. De ce mariage naquit Auguste Barrès, qui sortit de l'École Centrale avec le titre d'ingénieur civil et revint, après dix ans de voyages, s'établir à Charmes, où il épousa Mlle Luxer. Ce sont les parents de l'auteur d'*Amori et Dolori Sacrum*.

Maurice Barrès fut longtemps d'une santé délicate. Les désastres de l'année terrible, au cours de laquelle mourut son grand-père maternel, dominèrent longtemps, d'une impression d'angoisse, la sensibilité inquiète de l'enfant.

A dix ans, il entrait comme pensionnaire chez les prêtres du collège de la Malgrange, près de Nancy, où il demeura quatre ans et connut Stanislas de Guaita. Il quittait cet établissement pour le lycée de Nancy, où il fut encore enfermé quatre ans. De toute cette époque de captivité, Barrès ne semble pas avoir conservé un bon souvenir. Il ne date sa naissance intellectuelle que de sa vie d'étudiant en

droit. Plus tard, dans la première partie des *Déracinés*, il devait revenir sur cette époque de sa vie pour blâmer « la platitude, l'anarchie, le vague de la vie que fait à ses internes un collège français ».

Il eut pour professeur de philosophie ce Burdeau, plus tard ministre et qu'il a peint sous les traits de Bouteillier. En même temps qu'il se prenait de passion pour la métaphysique et la morale, il s'enivrait à la lecture des lyriques modernes.

L'auteur de ces lignes et tous les jeunes étudiants d'aujourd'hui se souviennent, eux aussi, quelle révélation d'eux-mêmes, quel resplendissement intérieur suscitèrent en eux Baudelaire, Gautier, Flaubert, Taine et Renan, lus en cachette, entre le manuel de Boirac et *la Monadologie*. A ce qui exaltait la nervosité enthousiaste de Maurice Barrès, les rhétoriciens et philosophes d'à présent ajoutent : les œuvres de Maurice Barrès et les poèmes d'Henri de Régnier.

Il fut pourtant un bon élève. Après deux années de droit à la Faculté de Nancy, il se dirigea vers Paris en 1882. Sa famille rêvait d'en faire un magistrat. Mais ses lectures littéraires ne laissaient pas à Barrès le loisir de s'initier au droit romain. Aux auteurs déjà cités, il ajoutait Montesquieu, Agrippa d'Aubigné. Il publia dans le *Journal de Meurthe* son premier article en faveur de Paul de Saint-Victor, candidat à l'Académie. Il avait envoyé de

Nancy quelques pages à la *Jeune France* où collaboraient Georges Rodenbach, Léon Valade, Maurice Rollinat. Une nouvelle, intitulée *Le chemin de l'Institut*, signée Maurice Barrès, parut le 1er avril 1882. M. Albert Allenet, directeur de cette revue, communiqua les manuscrits de Barrès à Anatole France et à Leconte de Lisle. Lorsque le jeune homme arriva à Paris, Leconte de Lisle le reçut avec empressement. Maurice Barrès écrit en préface de *La vierge assassinée* (titre des *Héroïsmes superflus* dans la réédition de 1905) :

« *Ce maître m'avait demandé de lui remettre une nouvelle ou un poème. Je n'ai jamais su faire de vers. J'écrivis ces pages que vous allez réimprimer. Nous les intitulons aujourd'hui* : La Vierge assassinée; *je les appelais alors* Les Sacrifices superflus *ou les* Héroïsmes superflus. (*Je vous écris d'un beau site de province, d'un lieu d'isolement où je n'ai aucune note*).

Leconte de Lisle était d'une extrême bonté avec ses jeunes admirateurs. Je crois que derrière son masque terrible, il cachait de la tendresse et de la timidité. Il me lut, et, de lui-même, présenta mon chef-d'œuvre à l'une des grandes revues de ce temps-là (1). « *Dormez tranquille* », *me dit-il, avec un sourire paternel. Je fus réveillé par une lettre de refus, par une lettre fort dure.*

(1) *La Nouvelle Revue* que dirigeait Mme Adam.

Les petites revues de jeunes gens me traitèrent comme avait fait cette grande revue. De guerre lasse, je fondai les Taches d'Encre. *J'y publiai mes* Sacrifices superflus. *Le philosophe Lagneau ayant jeté les yeux sur la chose me dit, en haussant les épaules, que mon titre, à lui seul, était une absurdité, car il ne pouvait pas y avoir de sacrifices superflus. — « Ah! par exemple, aurais-je voulu lui répondre, on voit bien que vous avez toujours ajourné de faire la connaissance des directeurs de revues et des éditeurs, car voilà deux ans qu'ils m'assurent que m'imprimer serait de leur part un sacrifice et que ce sacrifice leur paraît superflu. Quel malheur qu'ils n'aient pas appris la philosophie à votre école! »*

Le premier numéro des *Taches d'Encre* parut le 5 novembre 1884. Elles n'eurent que quatre numéros, fort irréguliers, qui allaient en diminuant d'épaisseur et en espaçant leur parution.

On y trouve une certaine traduction du portugais Filippo Daigno, qui est de la race de *Bilitis* et de *Clara Gazul* et n'exista jamais que dans l'imagination de M. Barrès (1).

(1) On sait par quelle ingénieuse réclame Maurice Barrès essaya d'aider à la vente des *Taches d'Encre*.

Le lendemain du jour où Morin eut été tué au Palais de Justice par Mme Clovis-Hugues, des hommes-sandwiches se promenèrent dans Paris avec un écriteau ainsi libellé :

MORIN
NE LIRA PLUS
les *Taches d'Encre*.

En novembre 1886, il fondait une nouvelle revue avec M. Charles Le Goffic : *Les Chroniques*, qui vécurent un an. Jules Tellier, J. Lemaître, Henry Bérenger, Verlaine, Paul Bourget, Hugues Le Roux y collaboraient. Maurice Barrès y signait la Chronique de Paris. Entre temps il donnait à *la Vie Moderne*, au *Paris Illustré*, à la *Revue Illustrée*, un certain nombre d'articles et à la *Revue Contemporaine* de Emile Hennequin et Remacle, un chapitre de *Sous l'œil des Barbares*. « Au *Voltaire*, dit Jean Moréas, il se révélait chroniqueur brillant et combatif ». Enfin, en décembre 1887, l'éditeur Lemerre mit en vente *Sous l'œil des Barbares* (1).

M. Maurice Barrès, brouillé d'ailleurs avec son éditeur, et ne comptant guère sur le succès de l'œuvre, voyageait en Italie, tout en s'occupant de composer un nouveau livre, lorsque, dans un hôtel de Venise, ayant ouvert le *Journal des Débats*, vieux de quelques jours, il y lisait, non sans surprise, un éloge de *Sous l'œil des Barbares*, en quatre colonnes, que signait Paul Bourget. A la suite de cet article, la critique se décidait à parler. Les louanges et les éreintements jetaient le nom de Maurice Barrès aux discussions de la jeunesse. Francisque Sarcey protesta contre cet enthousiasme. C'était la gloire. A dix ans de distance, la

(1) Auparavant, Maurice Barrès avait publié une plaquette : *Sensations de Paris. Au Quartier Latin*. Paris, Doin, 1888.

même situation devait se renouveler pour un autre auteur : M. Pierre Louys et *Aphrodite*.

De Venise, M. Maurice Barrès envoya à la *Revue Indépendante* des pages sur le Boulangisme, qui décidèrent M. Francis Magnard, directeur du *Figaro*, à lui demander des articles pour son journal. M. Maurice Barrès écrivit : « les Notes d'un lettré mécontent ». Elu, aux élections de 1889, député de Nancy, il se présentait quatre ans après dans la circonscription de Neuilly où il fut battu à 45 voix de minorité. Il avait publié, en 1892, *Un Ennemi des Lois* et fait représenter, en 1894, *Une Journée Parlementaire*. Le 5 septembre de la même année, il prenait la direction de *La Cocarde*, où il mena une vigoureuse campagne en faveur de la cause décentralisatrice. *Les Déracinés* (1897), le premier volume du *Roman de l'Énergie Nationale*, n'étaient que la mise en œuvre des théories soutenues par M. Maurice Barrès dans *La Cocarde*. Ce livre atteignit le grand public que les romans de « la culture du Moi » n'avaient, malgré tout, guère touché. Brusquement l'affaire Dreyfus divisait notre pays. M. Maurice Barrès prenait position contre la revision et amassait, dans *Le Journal* de Xau, toute une série de chroniques violentes et prophétiques.

Au *Journal*, il publiait aussi les principales pages qui formèrent plus tard *Amori et Dolori Sacrum*.

Scènes et Doctrines du Nationalisme. De cette époque date la composition de ce chef-d'œuvre : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*.

En 1906, il a été élu député de Paris et réélu en 1910. Il représente, à la Chambre, le 1er arrondissement (Les Halles). En 1906 également, il fut élu à l'Académie Française, au fauteuil de José-Maria de Hérédia. M. Maurice Barrès est un des rares écrivains qui ne soient pas décorés. Son opposition d'abord et sa qualité de député ensuite en donnent l'explication.

Marié et père d'un garçon (le Philippe des *Amitiés Françaises*), M. Maurice Barrès habite à Neuilly une villa pleine de fleurs, en face du Bois de Boulogne, et l'été le retrouve près de sa terre et de ses morts, à Charmes, sur cette terre Lorraine qu'il aime d'un si fervent amour.

Grand, très mince, d'aspect nonchalant, réservé et même un peu hautain, on a dit de Maurice Barrès qu'il avait un profil césarien. Il est vrai que ses cheveux plats, ses traits accusés rappellent un peu certaines silhouettes de Bonaparte à Brienne. M. René Gillouin le décrit ainsi :

Le crâne oblong, l'ovale très prononcé du visage encadré de longs cheveux noirs, ce teint uni et mat, presque terreux, où Cabanis voit l'annonce des grandes ambitions, ce masque hardi qui rappelle si curieu-

sement Pascal, avec quelque chose d'adouci dans le sourire, ce regard pesant, chargé d'arrière-pensées, sollicitent et retiennent invinciblement l'attention. Son impassibilité est proverbiale. « A Champenoux, raconte M. René Jacquet, assailli par une bande avinée proférant des cris de mort, frappé brutalement, roulé à terre, foulé aux pieds, pas une minute il ne perdit son sang-froid, et quand il put enfin regagner sa voiture, tandis que les brutes dételaient les chevaux et tentaient de mettre le feu au véhicule, paisiblement il allumait un cigare. »

Ce rude homme d'action est le plus exquis et le plus abondant des causeurs. Sa conversation se joue de l'ironie un peu superficielle et même du comique, car il excelle à mimer ceux qu'il veut ridiculiser, aux profondeurs de la vie intérieure, où nul aujourd'hui ne porte un regard aussi pénétrant; et dans tout l'entre-deux il reste égal à lui-même. Tout ce qu'il dit donne l'impression rare du définitif. »

M. Maurice Barrès a eu des répliques célèbres au Parlement... Au temps de sa première législature, la manie se glissait de vouloir inhumer au Panthéon toutes nos gloires scientifiques, littéraires, etc... M. Maurice Barrès déposa un projet de loi invitant le gouvernement à transférer au Panthéon Jules Simon qui, à ce même moment, siégeait au Sénat. Floquet, qui présidait, interrogea :

— M. Barrès demande-t-il l'urgence?

— Oh! je ne suis pas pressé, mais s'il tarde un peu, il n'aura plus de place! fit l'ami de Bérénice...

*
* *

Sous l'œil des Barbares est le premier des trois romans réunis sous le titre : *Le culte du Moi*. Il sera suivi d'*Un Homme libre* et *Le Jardin de Bérénice*.

Ce n'est pas un roman, au sens où le public entend le mot. En effet, *Sous l'œil des Barbares* se compose de sept chapitres ordonnés ainsi. L'action et l'intrigue, la conclusion et le sens général de chaque chapitre sont résumés dans un argument initial imprimé en italique; des développements possibles psychologiques et lyriques, des détails plaisants, des remarques viennent à la suite, groupés en désordre, comme des notes de reportage. En guise d'épilogue une conclusion parfois obscure. Ainsi présenté, ce livre constitue plutôt les matériaux d'un livre à écrire, qu'un livre vraiment terminé.

Sous l'œil des Barbares est, avant tout, un enveloppant, mystérieux et doux recueil de paysages spirituels. Toute la fugitive tendresse des premiers éveils de la sensibilité y frissonne et y fleurit. L'auteur, qui nous montre les ennemis et les

MAURICE BARRÈS A L'AGE DE SIX ANS
(Photographie inédite)

amis de cette sensibilité, nous indique encore les sélections à faire dans les milieux d'amitié où nous vivons et nous emporte par l'ivresse d'un style en demi-teinte, fécond en raccourcis.

Ce que l'on reprochait d'obscurité et surtout de manque de méthode apparente à son premier livre, M. Maurice Barrès devait l'expliquer par *Le Jardin de Bérénice*. Cependant que l'ingénieur intellectuel et prétentieux nous apporte de faux calculs parce qu'il est privé de sensibilité, Bérénice au contraire comprend tout, simplement parce qu'elle aime. C'est la victoire de la sensibilité sur la science (1).

Dans *Un homme libre*, qui précédait *Le Jardin de Bérénice*, M. Maurice Barrès nous présente son héros Philippe comme une sorte de Descartes à la recherche de la vérité. Après avoir fait table rase des notions acquises précédemment, Philippe se livre à une série de mécaniques morales, inves-

(1) Dans la *Gazette de France* (avril 1905) M. Charles Maurras déclarait :

« *... Sous l'Œil des Barbares*, *Un homme libre*, *Le Jardin de Bérénice* ne furent pas seulement pour beaucoup des nôtres le point de départ d'une nouvelle manière de penser, de sentir, d'agir : ces livres prirent une part essentielle et principale à la seule révolution heureuse qui ait eu lieu dans la littérature française depuis 1830. Nous avons eu, et grâce, en majeure partie, à Maurice Barrès, un retour décisif au goût ancien, au goût naturel et traditionnel, au goût éternel de la France... Si l'impressionnisme, le naturalisme et toutes les autres formes d'un romantisme dégénéré ont été vaincus dans l'intelligence française entre 1885 et 1895, c'est à Barrès, seul, qu'est dû le principal honneur du triomphe ».

tigations de conscience, méditations, analyse des atavismes, des lignes du paysage natal, de l'historique de sa région. Il parvient ainsi à la connaissance plénière de son moi. Mais cela ne suffit pas. Il doit perfectionner son moi, selon sa destinée, et en harmonie avec les indications que lui fournit le passé de sa race, l'idéal des ancêtres. C'est à Venise par l'enseignement des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci que Philippe atteint le but cherché. Malgré tous les apports étrangers qui ont formé son moi, malgré les éléments dissonants et les philosophies disparates qui le composent, puisqu'il se connaît, il pourra maintenant transformer cet ensemble, le synthétiser, le franciser, l'adapter, aux règles, au goût, à l'harmonie, au génie propre de son moi, de ce moi qui, élargi dans les livres futurs, deviendra l'âme essentielle d'une région ou d'une patrie.

Bérénice s'oppose au Philippe d'*Un Homme libre* et le complète. Elle est l'instinct, la sensualité naïve, la lumière, la couleur, tout ce que l'homme intelligent doit diriger, cultiver, ordonner, tout ce qui rayonne par les soins de l'esprit averti, tout ce qui se blesse ou se décompose sous l'emprise de l'ignorance et de la brutalité.

En réalité, comme le remarqua M. Charles Maurras, ces trois romans sont fort optimistes : le cultivateur du moi qui s'aime doit aimer toutes choses.

« Ne faisons de peine à aucun être et que la vie nous soit sacrée ».

Un Ennemi des lois, qui vint ensuite et se place en dehors de la trilogie, en affirme la morale et la conclusion. Ce sont, en fin de compte, les accents mêmes de la morale antique, les mêmes qu'ont affirmés à tous les carrefours de l'histoire, les sages et les grands vertueux : *Développe tes instincts, donne des satisfactions à ta sensibilité, tant que tu ne porteras pas atteinte à la collectivité et au devenir de la patrie et de la race...* »

Diverses brochures ont encore précisé les arguments du Culte du Moi : *Trois stations de Psychothérapie*, *Huit jours chez M. Renan*, *Toute licence sauf contre l'amour*, etc.

Du Sang, de la Volupté et de la Mort passe, aux yeux des admirateurs purement littéraires de M. Maurice Barrès, comme le chef-d'œuvre de cet auteur. C'est bien, en effet, de tous les ouvrages de Barrès, celui qui renferme le plus grand nombre de ces phrases harmonieuses, de ces stances dont le style voluptueux, mystérieux et d'un dessein si particulier, se fixe dans la mémoire de façon indélébile. Brèves notations d'une âme troublée, courts tableaux d'un raccourci intense, d'une synthèse profonde, ironies charmantes, nouvelles, contes, impressions de voyage en Espagne, en Italie, dans les pays du Nord, ce recueil présente

toutes les nuances d'un cœur hautain, inquiet, sensible, en contact avec de nouveaux paysages et avec les souvenirs que ces paysages suscitent. De ces feuillets se dégage une ardente mélancolie; le dualisme éternel de l'Amour et de la Mort y prête sa fierté fleurie aux moindres images et son ombre chaude, dans laquelle fermente tant d'avenir, y ajoute sa poésie.

Les Jardins de la Lombardie, *l'Automne à Parme*, *les Beaux contrastes de Sienne*, toutes ces pages demeurent en nous, avec la ténacité d'un parfum qui nous fit autrefois défaillir.

... « Je pénétrai sous une haute futaie de lauriers. C'était, en plein jour, l'ombre la plus saisissante et par quoi s'augmentait encore la noblesse de ces branches sacrées. Noirs rameaux et feuilles lisses! A mon pas, une vingtaine de colombes se levèrent de terre, mais d'un vol si lourd qu'on eût pu les prendre dans la main. J'en fus beaucoup touché, parce qu'elles me parurent demi-ivres des parfums accumulés, sur des terrasses si étroites, par tant d'arbres de tous les climats. Cette atmosphère unique dans l'univers semblait les étouffer. Nul aujourd'hui ne se promène sans malaise, parmi tant d'essences accumulées par la violence d'un art pompeux. C'est le royaume de la fièvre; c'est une beauté irrespirable. »

Il nous a donné une Espagne de plaisir et de sang, stylisée certes, et qui, si elle ne correspond

plus à l'Espagne moderne, a du moins cette odeur qui flotte encore sur certaines rues des vieilles villes d'Andalousie et des Castilles.

Il a entrevu le secret de l'Espagne, « aux profondes alcôves de ses églises », comme il le dit si justement. De la sensualité mystique, après les drames de l'amour et des taureaux, l'Espagne d'aujourd'hui sent dévier jour à jour son donjuanisme vers les luttes sociales. La barricade remplacera le cirque. Le drapeau rouge, c'est encore la *muleta*!

*
* *

Venise devait revoir M. Barrès. Aucune ville ne l'a plus séduit. Pour notre joie, elle lui a inspiré *Amori et Dolori Sacrum*, une œuvre agencée selon le plan de *Du sang, de la Volupté et de la Mort*, et où l'on rencontrera les pages les plus colorées, les plus parfaites. Depuis la trop célèbre méditation de Volney sur les Ruines de Palmyre, les impressions de l'*Itinéraire* de Chateaubriand, depuis les paysages de Fromentin dans le Sahel, et les nuits d'Orient vécues par Lamartine, il n'est pas de description qui atteigne la splendeur éblouie et précise des pages où il décrit un coucher de soleil au retour de Torcello.

Amori et Dolori sacrum nous apparaît dès

maintenant un des plus beaux livres *intellectuels* et *artistes* de notre littérature. M. Léon Blum écrivit :

« Il est véritablement un grand écrivain. Quel art certain de toucher toujours aux points sensibles du cœur! Quelle grâce et quelle magnificence! Il se joue et s'éploie au-dessus des sujets avec une fierté, une liberté inimitables. Les pages qu'il publie aujourd'hui (*Amori et Dolori sacrum*) appartiennent, comme il l'a bien senti, à la même veine que *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, et c'est la veine la plus rare et la plus riche de sa sensibilité... Ce livre a mérité son titre... Il est digne d'avoir été dédié à l'amour et à la douleur. Il est singulier comme l'amour, et fécond comme la souffrance. Il est nourri d'analyse et d'enthousiasme, d'expérience et d'illusion, d'ardente réflexion et de passion désabusée.

... Le tissu très serré, très profond du style mêle et unit les éléments les plus disparates : lyrisme romantique et précision abstraite, ornement et sécheresse, une certaine crudité grave dans la couleur qui me rappelle les chefs-d'œuvre du goût espagnol ».

*
* *

Avec *Les Déracinés*, le nationalisme apparaissait dans l'œuvre de Maurice Barrès. Ce premier roman d'une seconde trilogie : *Le roman de l'Energie nationale* (qui compte *L'Appel au Soldat* et *Leurs Figures*), est un de ceux qui ont le plus fortement ému la jeunesse française.

C'est l'histoire des ennuis, des espérances trompées, des ambitions et des malheurs de sept élèves du Lycée de Nancy. On a suscité leur ambition, on leur a donné un enseignement purement humanitaire sans marquer un but à cette énergie.

Ainsi le plus pauvre et le plus énergique de tous ira-t-il jusqu'au crime et mourra sur l'échafaud. Les autres auront grand'peine à s'adapter bien ou mal. Seul, celui qui est demeuré en contact avec sa terre sera fort et réussira entièrement.

Le professeur de philosophie des sept nancéens les a désorganisés. Il a interrompu en eux la sève natale et porte la responsabilité morale de leur échec.

L'Appel au Soldat analyse la crise et la fièvre du Boulangisme.

C'est là que Sturel et Saint-Phlin parcourant la vallée de la Meurthe y retrouvent l'enseignement de la race.

Leurs Figures, tableau du monde parlementaire au temps de Panama, fresque grouillante et furieuse, termine cette trilogie qui conclut à la faillite de l'héroïsme moral enseigné par Kant. L'homme ne peut se montrer fort s'il ne s'appuie sur le sentiment de la race, sur l'exemple des aïeux. Les impératifs catégoriques, la raison pure sont impuissants à étayer une vie. L'homme, comme

les plantes, plonge dans le sol de sa patrie. On reconnaît ici la théorie du racinement.

« Si les attaches qui retiennent un individu à son lieu de naissance doivent être rompues, je ne m'en plains pas, pourvu que, dans le lieu où il ira se fixer, il puisse prendre des attaches locales. Si les vieux préjugés héréditaires de caste ou de paroisse qui faisaient une raison aux petits groupes doivent être dissipés, je m'en féliciterai, à condition qu'un néant moral ne leur succède pas et que le petit génie local demeure dans la région pour animer d'une nuance d'âme particulière la science internationale.

Bref, pour enraciner les Français nous souhaitons simplement que les gens de province ne soient pas obligés d'intriguer uniquement à Paris et d'y expédier leurs projets, leurs désirs, leurs vœux, mais en outre, qu'ils puissent s'administrer eux-mêmes de façon à respecter les particularités locales. »

M. Jules Lemaitre déclarait :

L'Appel au Soldat me paraît être de l'histoire au même titre, par exemple, que les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Mémoires d'Outre-Tombe* ou les visions de Michelet, et à plus forte raison que les admirables chapitres de l'*Education sentimentale* où est racontée la Révolution de 1848. Toute histoire est forcément « subjective », c'est-à-dire interprétée, et par suite transformée par le narrateur, à moins que celui-ci soit un esprit tout à fait indigent. L'histoire est, dans *L'Appel au Soldat*, d'un subjectivisme qui avoue, voilà tout... »

Et M. Émile Faguet :

« *L'Appel au Soldat* contient de très grandes beautés! La figure de ce niais prétentieux et faible, Boulanger... mais si nôtre, si français, si représentatif de la race elle-même, et qui explique, et par lui-même, et par l'engouement qu'il avait excité chez nous, la principale cause de nos malheurs, c'est à savoir que nous sommes des irréfléchis; la figure de Boulanger peinte avec amour par un homme très réfléchi... était intéressante, curieuse, un peu énigmatique, mystérieuse, puis touchante, infiniment, aux derniers temps, aux temps d'amour et de mort. Tout simplement, le Barrès amoureux de Stendhal, s'était tout à coup éveillé comme un Stendhal nouveau, aussi inquiet, aussi frémissant, presque aussi inquiet, aussi frémissant, presque aussi perspicace, meilleur écrivain, racontant l'histoire d'ambition, d'amour et de désespoir d'un condottiere italien. C'était excellent, plus qu'excellent. »

*
* *

Chacun doit cultiver ses souvenirs. Pour cela, M. Maurice Barrès, illustrant sa théorie de son propre exemple, a écrit en l'honneur de sa région : *Les Amitiés françaises*, et commencé une nouvelle série : *Les Bastions de l'Est*, qui comprend déjà : *Au service de l'Allemagne* (1) et *Colette Baudoche*. Soit

(1) Dans le *Journal des débats*, M. André Hallays affirme :

« Cet ouvrage *Au Service de l'Allemagne* n'est point seulement une belle œuvre d'art, peut-être la plus achevée qu'ait produite son

qu'il conduise son jeune fils, Philippe, à travers les paysages de la province natale et recommence le pèlerinage de Sturel et Saint-Phlin, soit qu'il nous décrive les inquiétudes, les scrupules de Paul Erhmann, alsacien annexé qui doit servir comme volontaire dans les armées du Kaiser, M. Maurice Barrès compose toujours la même couronne de fleurs nouvelles, pour en parer la pierre funèbre du souvenir ou le front de l'Exilée. Toujours, il cherchera, le long de la Moselle, dans le cimetière de Sainte-Odile, sur les sommets où éclate le devoir alsacien, les raisons mystérieuses, les éléments secrets qui agitent et composent son âme.

Comme ces raisons, ces éléments échappent souvent à l'analyse, le romancier, le lyrique les glorifiera par les seuls témoignages de sa sensibilité et de son émotion.

« Nous sommes les prolongements des ancêtres. Mais ceux-ci ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux les ressources du sol de France, les efforts qu'il réclame, les services qu'il rend, les conditions enfin dans lesquelles s'est développée notre race forestière, agricole et vigneronne, que nous comprendrons comme des réalités et non comme des mots nos traditions natio-

auteur, celle où il a exprimé l'énergie et la complexité de sa pensée avec le plus de force, avec le plus d'aisance, de la manière la plus continûment harmonieuse; c'est aussi un document historique.

nales et qu'en même temps nous apprécierons les forces nouvelles qui ont grandi sur notre sol. Les précédents historiques et les conditions géographiques règlent la vie d'une nation. L'administrateur et le législateur doivent s'inspirer dans toutes les mesures de ce grand principe : la patrie est plus forte dans l'âme d'un enraciné que dans celle d'un déraciné ».

Ce culte du souvenir n'empêche pas M. Maurice Barrès d'être essentiellement agissant et ne fait que donner de nouvelles forces à son esprit, au lieu de l'accabler de regrets. Et c'est par son émotion, son lyrisme, son activité que s'explique l'unité entière de son œuvre. Maurice Barrès a commencé à garder son âme du contact des Barbares; ensuite, il l'a gardée, âme française, du contact cosmopolite; aujourd'hui, plus particulariste encore, il garde l'âme alsacienne de l'invasion morale de l'Allemand. Cela ne veut point dire que M. Barrès la veuille garder, cette âme s'affaiblissant jour à jour, comme une noblesse qui se meurt de consanguinité. Non!... mais il redoute tout mélange qui l'entraînerait hors de ses destins, qui l'asservirait ou la rabaisserait à de moins nobles devoirs, qui l'amoindrirait dans son orgueil.

L'aventure de Paul Ehrmann, alsacien annexé (*Au Service de l'Allemagne*) qui doit servir comme volontaire dans l'armée du Kaiser, qui se plie sans renoncer, qui sait, au milieu des Bar-

bares, imposer le respect et l'admiration de sa culture française, de son humanisme latin, dites, n'est-ce pas la plus belle application du culte du moi, n'est-ce pas l'exemple vivant du didactisme hautain des trois romans idéologiques? Quant à l'enseignement que l'auteur a tiré des lignes du paysage natal, de la densité de l'atmosphère, des coutumes urbaines, n'est-ce point par la même méthode que Delrio, d'*Un amateur d'âmes*, cherchait des émotions parmi les décombres et les palais déserts?

*
* *

Si Maurice Barrès admire autant sa province, ce n'est pas seulement par patriotisme local mais parce que cette province lui semble avoir gardé avec le plus de fierté son « Moi ». C'est leur « moi » que gardent jalousement les provinces perdues; c'est pour cette fidélité à veiller sur tout l'héritage de sensibilité qu'elles doivent à la France, que l'Alsace et la Lorraine annexées paraissent séduire le plus Maurice Barrès. Ce *moi,* il l'a symbolisé dans *Colette Baudoche* qui continue *Au Service de l'Allemagne.*

Après la résistance morale du conscrit, la résistance des femmes : Colette résistera à l'affection et à la science. Elle n'épousera pas l'homme venu à la suite des envahisseurs.

Que les pédants germaniques ne tentent pas

d'expliquer la résistance de cette petite fille! Les races ne peuvent fusionner encore. Un jour viendra où les vaincus d'aujourd'hui, — même si rien ne modifiait leur sort, même si aucune revanche ne surgissait, — un jour viendra où les vaincus imposeront au conquérant leurs mœurs, leur manière de voir et et de sentir.

Volontairement composé d'un style dépouillé et presque sec, musclé et pur, *Colette* est le plus *achevé* des romans de Barrès, et peut-être de nos romans.

Il ne fallait pas émigrer, mais il fallait garder son moi, c'est-à-dire une sensibilité française, délicate et forte : voilà le conseil que donne la terre d'Alsace à ses enfants. C'est ce conseil que suit Colette Baudoche préférant rester seule et pauvre que d'accepter la main de l'envahisseur, même s'il ne lui déplaît point comme homme.

Dans tous ces livres apparaît la colline de Sainte Odile d'où la magnifique Alsace, toujours pareille et toujours diverse, dicte sa pensée. Sainte Odile est le vrai sommet d'où comprendre et sentir la continuité de l'Alsace et du pays Messin.

« Vu de la plaine, le couvent de Sainte-Odile semble une petite couronne de vieilles pierres sur la cîme des futaies. Il occupe au sommet de la montagne un énorme rocher coupé à pic vers l'Est, accessible d'un seul côté et qui surplombe trois précipices de forêts. Sans doute

on trouve dans les Vosges des sites également pittoresques, mais celui-ci suscite la vénération! Sainte-Odile, depuis douze siècles, demeure la patronne de l'Alsace; sa montagne est, avec la cathédrale de Strasbourg, le plus fameux monument du pays; et, si l'on veut prendre en considération que son mystérieux « mur païen » fut construit par une peuplade qui venait de bâtir Metz, on admettra qu'elle préside l'ensemble du territoire annexé.

. . . . . .

Dans ce paysage aux motifs innombrables, l'essentiel, c'est l'armée des arbres qui s'élève de la plaine pour couvrir de ses masses égales les ballons et les courbes des Vosges, cependant qu'au loin, l'Alsace agricole s'étend, avec ses verts et ses jaunes variés, ses rares bouquets d'arbres sombres, ses rouges petits villages et, doucement, bleuit, pour finir là-bas, dans une sorte d'eau lumineuse. Mais plus lyrique encore, selon ma préférence, que cette escalade forestière et que ce repos champêtre, il y a le royaume des airs. Nous assistons aux échanges du ciel et de la terre, quand les vapeurs montent et descendent. Parfois sur la plaine glisse une grande ombre qu'y projettent les nuages. Parfois ceux-ci s'interposent entre la terre et notre regard. Ils circulent rapidement comme une flotte défile devant un promontoire.

Les matinées de septembre, à Sainte-Odile, sont des matinées de bonheur. On voit une plaine aussi douce, aussi neuve, dans ses blondes vapeurs flottantes, que la jeune fille classique de l'Alsace. Délicieusement mouvementée, bien qu'aux regards distraits elle paraisse unie, cette vallée du Rhin prouve les grâces et les forces de la ligne serpentine. Ses chemins, jamais droits, ondulent avec nonchalance. La jeune plaine d'Alsace auprès de la vieille montagne! serait-on tenté de dire; mais que le

Cliché Pierre Petit

MAURICE BARRÈS A L'AGE DE 25 ANS

soleil atteigne la montagne si noire, elle s'éclaire, devient jeune à son tour. Plaine rhénane ou montagne vosgienne, c'est ici une bienfaisante patrie, le lieu des plaisirs simples. Une nation laborieuse y sait jouir de son bonheur terrestre. Quelles figures satisfaites chez les pèlerins qui défilent sur la terrasse de Sainte-Odile! Se bien promener et bien manger, en gaie compagnie, c'est la devise de l'Alsace heureuse.

Mais à mesure que l'hiver approche, on ne voit plus qu'à travers des espaces d'humidité les villages devenus bruns, les terres roses, les prés d'un vert clair. De longs rubans de nuages restent indéfiniment accrochés à la montagne, et l'Alsace, en bas, devient un archipel dans une mer lointaine et bleuâtre. »

*
* *

Depuis *Colette Baudoche*, une étude fort précise et colorée sur le peintre espagnol le Greco, *Gréco ou le secret de Tolède*, et des notes de voyage en Grèce (*Le voyage de Sparte*) ont confirmé la diversité et l'unité de l'œuvre de Maurice Barrès. Enfin, hier, cette *Colline Inspirée*, ce livre auquel aucun autre ne saurait être comparé, qui fait l'union de l'intellectualisme et de la mysticité, ce livre profond, traversé de sublimes éclairs, parfois obscur, parfois lumineux comme la révélation, ce livre qui suffisait à lui seul, pour situer, au-dessus et à part de tant d'autres, son auteur parmi les maîtres.

Dans *Le voyage de Sparte*, Maurice Barrès nous apporte la preuve que, pour si nourri qu'il fut de sou-

venirs littéraires, il ne s'en laissait pas imposer par eux lorsqu'il les croyait nuisibles au développement fécond de ses sentiments. Vers le même temps parurent *La Grèce Éternelle* de Gomez Carillo, *La Grèce du Soleil et des Paysages* de Louis Bertrand.

M. Louis Bertrand est lorrain comme M. Barrès. Comme ils ont vu la Grèce de façon différente! L'un y a retrouvé tous les secrets du génie helléno-latin dont son œuvre palpite; l'autre n'a voulu y admirer que la dure architecture des châteaux construits par les croisés sous Beaudouin. Il a répudié l'Hélène d'Homère, la pâle Tyndaride aux bras neigeux qu'un pâtre troyen emporte sur la mer. Non! il a évoqué l'autre Hélène, celle qui, dans le second *Faust*, surgit à l'appel du Docteur Faust.

En Grèce, Maurice Barrès n'a voulu entendre qu'une voix qui lui disait d'aimer mieux encore son pays, sa terre, ses morts. Ce livre où il se propose de reprendre chez les étrangers la part de culture française qu'ils nous doivent, apparaît comme une sorte de réponse à *Corinne*.

Renan avait maudit la cité militaire, la maîtresse d'erreurs sombres, Sparte, et seule cette ville sera exaltée par M. Barrès qui voit en elle l'organisatrice et la patrie de Léonidas, et aussi, peut-être, par l'émotion qui gagna Lycurgue lorsque ce général pleura, dans Athènes conquise, en enten-

dant un chœur de vierges qui chantait les malheurs d'Electre!...

M. Jean Moréas, qui était d'Athènes, ne s'effraya point des conclusions du *Voyage de Sparte*. Il jugea ainsi :

« J'aime les tourments de Barrès devant le paysage attique. Ces tourments vont plus haut qu'un chant d'adoration; ils lui découvrent plus nettement la beauté terrible de cette terre. Hélas! on ne cueille pas les violettes des Muses, comme les œillets d'Andalousie ou les camélias des lacs italiens, avec une félicité sensuelle.

... Maurice Barrès a senti vivement combien tout dans ce pays de l'Attique répugne au *théâtral*. A Sparte, Chateaubriand poussait des cris en appelant Léonidas. Mais à Salamine, au milieu d'une nuit translucide, tandis que le rythme des vagues battait le rivage, en se souvenant de Thémistocle, il n'ose point rompre le silence d'une nature si divine... Par un détour, Barrès devait aboutir à une notion très fine de l'Attique et de son art ».

On sait par quel admirable discours, le jour de l'incinération du poète d'*Iphigénie*, Barrès devait répondre aux mânes de Jean Moréas.

*
* *

C'est dans ce magnifique *Adieu à Moréas* que Maurice Barrès a défini le mieux les vérités qui peuvent unir, en un même effort vers l'expression

française, en une même communion dans un art régi par le goût, tous les jeunes intellectuels :

« Je crois que j'ai recueilli le testament littéraire de Moréas. C'était, il y a peu de jours, dans cette chambre, où nous venons pieusement de lever son corps. Il avait demandé qu'on nous laissât tout seuls, et la garde elle-même s'éloigna. Nous avons causé de ce qui lui tenait le plus au cœur, de littérature, et il m'a dit : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques... C'est des bêtises... Je regrette de n'être pas mieux portant pour l'expliquer... » Nous ne saurons jamais quels arguments se réservait de me donner Moréas, mais je suis de son avis; je crois qu'un sentiment dit romantique, s'il est monté à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique. J'ai vu Moréas passer de l'une à l'autre esthétique, à mesure qu'il s'ennoblissait moralement, et je me rends compte qu'il a trouvé ses perfectionnements d'art dans son cœur assagi.

Ce bon ordre, cette économie souveraine qui règne dans ses poèmes, c'est la simplicité qu'il mettait dans sa vie si digne et si claire; son lyrisme concentré, c'est une mâle pudeur; ses raccourcis, son style énergique, ses belles inversions, c'est de la bravoure; sa grâce fière, c'est la loyauté que nous aimions dans toutes ses mœurs.

Devenir classique, Messieurs, c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre à une délicatesse d'âme qui rejette les mensonges si aimables qu'ils se fassent et ne peut goûter que le vrai; c'est, en un mot, devenir plus honnête. »

Une intelligence très vive double la sensibilité de M. Barrès; c'est elle qui, en lui permettant

d'aimer un plus grand nombre de choses, devait le faire accuser de pensées contradictoires et taxer son œuvre de manque d'unité, parce que cette œuvre est avant tout sincère.

Cette intelligence nous a fait paraître la sensibilité de M. Maurice Barrès *très littéraire*, comme une sensibilité cultivée d'après un choix de classiques spéciaux...

On distingue cependant, à travers le tissu somptueux des phrases, un certain nombre de sentiments et d'attitudes qui ne sont pas de ceux que la littérature enseigne et que, seule, elle peut aider à soutenir.

D'abord une admiration très grande pour la santé, pour le peuple, réserve des énergies nationales, pour la force. Le goût de la domination devait fatalement en dériver avec l'entêtement et l'orgueil et faire accuser l'auteur de césarisme.

> L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux!

dit Lamartine. *Tout l'effort continu des héros de M. Maurice Barrès sera de reprendre possession de leur divinité.* Et ils réclameront pour cela le double appui de la terre qui donnait sa force à Antée et des puissances spirituelles qui animèrent les prophètes. C'est-à-dire qu'ils cultivent à la fois leurs souvenirs et l'exemple de leurs morts, et aussi

tout le développement intérieur de leur esprit et de leur sensibilité. Un âpre besoin de domination, une âcre soif de se sentir maître d'une âme fraternelle ou ennemie, bouleverse les personnages de M. Barrès. Mais si, à ce désir de dominer, se mêle aussi un grand emportement pour les voyages, ne nous y trompons pas, c'est plus que « l'ennui » baudelairien :

> Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
> Pour partir...

Non, c'est une application de ce besoin de dominer et cette fougue à laquelle il ne peut se soustraire.

« ... Je n'avais encore vu la beauté qu'au milieu de ma famille, je restais confondu en l'apercevant sur le visage d'une femme étrangère, » avoue Chateaubriand. Par contre, M. Maurice Barrès essaiera de retrouver l'essentiel de l'universelle beauté « sur le visage sans éclat de sa terre natale ».

En résumé, l'œuvre de M. Maurice Barrès nous présente la lutte perpétuelle de la sensibilité et de la raison. On sent le combat qui se livre entre le désir de mener les hommes à des conquêtes morales et la conscience très nette que l'auteur possède de la vanité de tout effort. De là, une œuvre pleine de cris de victoire et de lamentations désolées, tout un ensemble romantique dont M. Eugène Montfort

a expliqué les sources et vérifié la sincérité (1). Cette lutte que M. Maurice Barrès a engagée avec lui-même, c'est la même dont Chateaubriaud, Fromentin et Byron nous ont raconté les épisodes douloureux, les triomphes amers et les épuisants réveils. Il s'est jeté dans la lutte pour se persuader à lui-même que la vie valait d'être vécue; il a moralisé, il a chanté parce que le silence l'effrayait.

Et, des chocs amers ou doux que supporta cette sensibilité, des voyages entrepris sur les bords méditerranéens, parmi les ruines qui marquent la gloire des dieux, nous avons reçu une œuvre complexe, singulièrement nuancée et vivante, la plus représentative de nos qualités nationales, car son harmonie est faite de mélancolie lorraine, de la vigueur musclée qu'on voit aux nymphes de Goujon et aux femmes de Van Loo, et de toute la fureur mystique et sensuelle des amoureuses méridionales. M. Maurice Barrès a compris et aimé les qualités de chacune de nos provinces, et c'est son honneur d'avoir commenté et goûté à la fois le génie latin d'un Mistral, la rêverie germanique de Stanislas de Guaïta, la douceur des Flandres chez Verlaine.

La « *magnificence désolée* » de ses proses, sa

(1) Cf. *Les Marges*.

passion pour tout ce qui touche à la grandeur de notre idéal national, sa sensibilité d'une finesse incomparable, ses dons de coloriste et d'évocateur, l'ensemble d'un labeur qui s'affirme en une vingtaine de volumes, dont un seul suffirait à honorer un écrivain, tout cela confère à M. Maurice Barrès une autorité qui égale déjà cet auteur aux principaux directeurs de la pensée littéraire française.

*
* *

L'œuvre de Maurice Barrès nourrie de pensées fécondes et aussi d'ironies, d'une sensibilité tour à tour violente et raffinée, n'apparaît pas tout d'abord accessible à tous. Elle est comme ces jardins du XVIII[e] siècle où l'on traçait des labyrinthes propres à dérouter les fâcheux, mais que les amoureux prisaient fort. Si certains tours de son esprit ne sont pas sans irriter le lecteur non prévenu, ses fervents ne lui pardonneraient point de se priver de ses pointes, de ses constructions de phrases et de tout ce qui fait le charme délicat du style de Maurice Barrès.

Peu à peu, d'ailleurs, ce style s'est dépouillé jusqu'à la splendeur des phrases nues de *Colette Baudoche*. Partant, M. Maurice Barrès est un lyrique et un grand lyrique. L'ivresse qui l'emporte

sur les cimes et devant les paysages l'apparente à Châteaubriand comme à Fromentin qui, lui aussi, fut préoccupé du problème de la terre et des morts.

Rien n'est plus personnel pourtant que l'ensemble des livres de Maurice Barrès.

Parti des jardins artificiels d'un intellectualisme subjectif, Maurice Barrès a compris la parole de Moréas; il tend vers la plus pure simplicité, comme il le confesse dans *Le Voyage de Sparte* (p. 282) :

« Il y avait une erreur dans ma manière d'interpréter ce que j'admirais; je cherchais un effet, je tournais autour des choses jusqu'à ce qu'elles parussent le fournir. Aujourd'hui, j'aborde la vie avec plus de familiarité, et je désire la voir avec des yeux aussi peu faiseurs de complexités théâtrales que l'étaient les yeux grecs ».

Admirable exemple! Haut enseignement! Maurice Barrès ne pouvait donner de plus fécondes leçons à cette jeunesse qu'il aime — et dont une partie s'effraie de son évolution *religieuse* sans cesser de l'admirer (1), — que celles qui découlent de son évolution littéraire. Chacun de ses livres nouveaux n'a été qu'un moyen de se perfectionner, de se connaître davantage. Cette œuvre a été

(1) V. p. 162, une lettre inédite et très récente de Maurice Barrès qui nous édifie là-dessus. G. N.

l'objet d'un perpétuel effort vers la plus simple, la plus pure beauté! Les initiés d'Eleusis avaient de ces scrupules! Maurice Barrès a porté dans l'art une âpre soif de vérités consolantes. Les a-t-il rencontrées, l'ont-elles désaltéré de sonder le mystère des destinées de l'art? Est-ce la Beauté, est-ce la Mort qui sera la Victorieuse?...

Ernest Gaubert.

LA SOIRÉE D'HAROUÉ

Simon, un peu gâté, selon moi, par l'éducation de la rue Saint-Guillaume, ne goûtait qu'à demi mes intuitions. C'est un historien d'une réserve extrême. Il collectionne et cote les petits faits, sans consentir à recevoir d'eux cette abondante émotion qui pour moi est toute l'histoire. Or, les vieilles choses de Lorraine, en huit jours, avaient réveillé des belles-aux-bois qui sommeillent en mon âme; Simon me laissa tout à les caresser. Il me précéda à Saint-Germain; d'ailleurs des repas médiocres, toujours, l'indisposèrent.

Je n'ai pas oublié cette soirée silencieuse, vers les cinq heures, dans la petite ville d'Haroué, où la vieille place est abritée de noyers malades. Le soleil de février, en s'inclinant, avait laissé dans l'air quelque douceur. J'allai, désœuvré, jusqu'à l'étang que forment les fossés écroulés d'un château pompeux, bâti sous Stanislas, et dont la froide impériosité contrarie le paysage. Je m'ennuyais d'un ennui mol, et toujours les plaines d'eau me disposèrent à la mélancolie. Il me sembla que l'eau elle-même, sous ce climat, désormais vivait avec médiocrité. Je sentais bien que des parcelles

de l'ancienne âme de Lorraine, éparses encore dans ce paysage malingre d'hiver, faisaient effort pour me distraire; mais la ruine de ma nation m'avait trop lassé pour que sa douceur posthume me consolât de sa vigueur abolie; et une triste migraine me venait du plein air.

Le pâle soleil couchant offensait mes yeux striés de fibrilles par la lampe tard allumée sur les actes et les pensées de Lorraine. Nancy, oublieuse du passé, m'avait choqué, mais dans ces campagnes, où tout est souvenir de nos aïeux et qui, repliées sur elles-mêmes, n'ont pas remplacé la grande morte qui les animait, je me sentis avec une netteté singulière l'héritier d'une race injustement vaincue. De rares paysans — mes frères, car nos aïeux communs combattaient auprès de nos ducs — passaient, me saluant comme un ami d'un geste grave dans ce crépuscule. Tristement je les aimais.

A cause de l'humidité je revins jusqu'à l'auberge. Avec le soir, la voiture du chemin de fer arriva, et j'eus le cœur serré que personne n'en descendit pour me presser dans ses bras.

Je dînai mal, impatient d'en finir, à la lueur du pétrole. Ensuite, quand je voulus, malgré l'obscurité profonde, faire quelques pas à l'air car j'étais congestionné, des chiens hurlant m'intimidèrent. Je rentrai dans l'auberge, disant : « Je suis là, perdu, isolé, et pourtant des forces sommeillent en moi, et, pas plus que ma race, je ne saurai les épanouir. »

Dans cette vieille salle, le silence me pénétrait d'angoisse. Je sentais bien que ce n'était que de l'inaccoutumé, que tout ce décor était en somme de bonté. Dans la nuit répandue, la Lorraine m'apparaissait comme un grand animal inoffensif qui, toute énergie épuisée, ne vit plus que d'une vie végétative; mais je compris que

nous nous gênions également, étant l'un et l'autre le miroir de notre propre affaissement.

Pour rendre un peu sien un endroit qu'on ignore, où l'on n'a pas sa chaise familière, son coin de table, et où la lampe découpe des ombres inaccoutumées, le meilleur expédient est de se mettre au lit. Ce sans-gêne réchauffe la situation. Mais je n'osais appuyer ma joue sur ces drap bis; tout mon corps se sauvait en frissonnant de ces rudes toiles, — ou, solide et confiant en moi, je me serais brutalement enfoui au chaud.

Alors je rentrai dans mon univers. Par un effort vigoureux que facilitaient ma détresse morale et la solitude nue de cette chambre, je projetai hors de moi-même ma conscience, son atmosphère et les principales idées qui s'y meuvent. Je matérialisai les formes habituelles de ma sensibilité. J'avais là, campés devant moi comme une carte de géographie, tous les points que, grâce à mon analyse, j'ai relevés et décrits en mon âme :

D'abord un vaste territoire, mon tempérament produisant avec abondance une belle variété de phénomènes, rebelle à certaines cultures, stérile sur plusieurs points, où des parties sont encore à découvrir, pâles, indécises et flottantes.

Par-dessus ce premier moi, je vis dessinées des figures frémissantes qui semblaient parler. Ce sont les maîtres que nous interrogions à Saint-Germain, devenus aujourd'hui une partie importante de mon âme.

Je vis aussi de grands travaux accomplis par des générations d'inconnus, et je reconnus que c'était le labeur de mes ancêtres lorrains.

Or, tous ces morts qui m'ont bâti ma sensibilité, bientôt rompirent le silence. Vous comprenez comment cela se fit : c'est une conversation intérieure que j'avais

avec moi-même; les vertus diverses dont je suis le son total me donnaient le conseil de chacun de ceux qui m'ont créé à travers les âges.

Je leur disais : « ... je me suis reposé dans vos plaies; j'ai vécu la passion de l'esprit que vous avez soufferte. Quand mériterai-je le bonheur?... Pourquoi, mes amis, ne fûtes-vous pas heureux? »...

Alors Benjamin Constant : « J'aurais dû ne pas demander mon bonheur aux autres. »

Sainte-Beuve : « J'eus tort de chercher à leur plaire. »

... Ainsi parlèrent-ils, et Moi je leur disais :

« Vous souffriez donc pour avoir accepté les Barbares! Vous, que je pris pour intercesseurs, vous n'avez même pas compris la nécessité de l'isolement, le bienfait de l'univers qu'on se crée. Vous ignoriez qu'il faut être *un homme libre!* »

Étendu sur ce lit, à la lueur tragique d'une chandelle d'auberge, je méprisai douloureusement ces gens-là; je vis qu'ils étaient grossiers. Et ces parties de moi-même, qui m'avaient enchanté jadis, m'écœurèrent.

L'imitation des hommes les meilleurs échouait à me hausser jusqu'à toi, Esprit, Total des émotions! Lassé de ne recueillir de mes *intercesseurs* que des notions sur ma sensibilité, sans arriver jamais à l'améliorer, j'ai cherché en Lorraine la loi de mon développement. A suivre le travail de l'inconscient, à refaire ainsi l'ascension par où mon être s'est élevé au degré que je suis, j'ai trouvé la direction de Dieu. Pressentir Dieu, c'est la meilleure façon de l'approcher. Quand les Barbares nous ont déformés, pour nous retrouver, rien de plus excellent que de réfléchir sur notre passé. J'eus raison de rechercher où se poussait l'instinct de mes ancêtres; l'individu est mené par la même loi que sa

race. A ce titre, Lorraine, tu me fus un miroir plus puissant qu'aucun des analystes où je me contemplai. Mais, Lorraine, j'ai touché ta limite, tu n'as pas abouti, tu t'es desséchée. Je t'ai une infinie reconnaissance, et pourtant tu justifies mon découragement. Jusqu'à toi j'avais sur moi-même des idées confuses; tu m'as montré que j'appartenais à une race incapable de se réaliser.

Je ne saurai qu'entrevoir. Il faut que je me dissolve comme ma race. Mes meilleures parcelles ne vaudront qu'à enrichir des hommes plus heureux.

Alors la Lorraine me répondit :

« Il est un instinct en moi qui a abouti; tandis que tu me parcourais, tu l'as reconnu : c'est le sentiment du devoir, que les circonstances m'ont fait témoigner sous la forme de bravoure militaire. Et, si découragée que puisse être ta race, cette vertu doit subsister en toi pour te donner l'assurance de bien faire, et pour que tu persévères.

« Quand tu t'abaisses, je veux te vanter comme le favori de tes vieux parents, car tu es la conscience de notre race. C'est peut-être en ton âme que moi, Lorraine, je me serai connue le plus complètement. Jusqu'à toi, je traversais des formes que je créais, pour ainsi dire, les yeux fermés; j'ignorais la raison selon laquelle je me mouvais : je ne voyais pas mon mécanisme. La loi que j'étais en train de créer, je la déroulais sans rien connaître de cet univers dont je complétais l'harmonie. Mais à ce point de mon développement que tu représentes, je possède une conscience assez complète; j'entrevois quels possibles luttent en moi pour parvenir à l'existence. Soit! tu ne saurais aller plus vite que ta race; tu ne peux être aujourd'hui l'instant qu'elle eût été dans quelques générations; mais ce futur, qui est

en elle à l'état de désir et qu'elle n'a plus l'énergie de réaliser, cultive-le, prends-en une idée claire. Pourquoi toujours te complaire dans tes humiliations? Pose devant toi ton pressentiment du meilleur, et que ce rêve te soit un univers, un refuge.

(*Un homme libre*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50. Émile-Paul, éd.).

LE JARDIN DE BÉRÉNICE

... J'étais à Arles depuis quelques jours, et cependant que j'en visitais les mélancoliques beautés, je m'étais mis en relation avec les esprits les plus généroux de l'arrondissement, avec ceux qui sont impatients de toute modification et avec ceux qu'on avait mécontentés. Nous causâmes ensemble des injures subies par la patrie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et de politiques nos relations devinrent presque cordiales.

Au milieu de ces délicates démarches, c'est Bérénice qui me remplissait. Arles, où rien n'est vulgaire, me parlait de l'enfant du musée du Roi René. Ses arènes et ses temples dévastés manifestent que les hommes sont des flétrisseurs; or si j'ai tant aimé ma petite amie, c'est qu'elle était pour moi une chose d'amertume. Mon inclination ne sera jamais sincère qu'envers ceux de qui la beauté fut humiliée : souvenirs décriés, enfants froissés, sentiments offensés. Saint-Trophime, humide et écrasé, dit une louange irrésistible à la solitude et s'offre comme un refuge contre la vie. J'y retrouve le sentiment exact qui m'emplissait jadis, quand, m'échappant de mes dures besognes ou d'études abstraites, je courais

fort tard dans la soirée, à mes étranges rendez-vous avec Petite-Secousse; ce n'était, comme on pense, ni amour, ni amitié; dans cette trop forte vie parisienne qui créait en moi la volonté mais laissait en détresse des parts de ma jeunesse, c'était un besoin extrême de douceur et de pleurs.

Ainsi rêvant à l'enfant pitoyable et fine qui est devenue une fille éclatante, je me promène sous le cloître. Des colombes roucoulent sur son bas toit de tuiles, les écoliers énervés tapagent dans la ruelle, et pourtant c'est la paix où mon rêve est à l'aise. Arles, visitée tant d'hivers, toujours me fut une cité de vie intérieure. Chevaux qui riez avec un entrain mystérieux dans l'*Adoration des rois* de Finsonius, — petite vierge de quinze ans, grave et délicate, avec vos yeux à nous faire mourir, qui présidez un *Conseil provincial* de jolis hommes vêtus avec un soin extrême et une brillante diversité de chapes d'or, d'argent, de pourpre et de noir tombant sur de longues robes blanches, — et vous surtout, ma très chère reine de Saba, — de la seconde travée de la galerie est du cloître, vous qui existez à peine, mais que je maintiens dans mon imagination, — l'âme que je vous apporte, si différents que soient les gestes où elle se témoigne, n'a pas varié. Les petites intrigues auxquelles je semble participer ne me pénètrent que pour se modifier harmonieusement en moi; elles sont les conditions dédaignables du culte nouveau que je vous rends.

. . . . . .

Aigues-Mortes! consonnance d'une désolation incomparable! Dans le train si lent à traverser la Camargue, je m'imagine ces mornes remparts qui depuis sept siècles subsistent intacts. J'évoque ces mystérieux Sarrasins, ces légers Barbaresques qui pillaient ces côtes et fuyaient, insaisis même par l'histoire. Aigues-Mortes, le

vieux guerrier qu'ils assaillaient sans trêve, est toujours à son poste, étendu sur la plaine, comme un chevalier, les armes à la main, et figé en pierre sur son tombeau.

Sur ce plat désert de mélancolie où règnent les ibis roses et les fièvres paludéennes, parmi ces duretés et ces sublimités prévues par mon imagination, la belle petite fille vers qui j'allais m'excitait infiniment.

Quand je descendis de la gare, déjà les grenouilles avaient commencé leur coassement; il n'était pas encore cinq heures, mais cette plaine immense, toute rayée de petits canaux, est leur fiévreux royaume. Une jeune fille à qui je demandais la villa de Rosemonde s'offrit à me conduire; nous contournâmes les hautes murailles, puis quittant l'ombre de la ville, muette et dure dans sa haute enceinte crénelée, nous nous engageâmes sur une chaussée étroite entre deux eaux stagnantes. C'est à quelque cent mètres, sur un terre-plein, que je trouvai la pâle maison de Bérénice, faisant face au soleil couchant. Cinq à six arbres l'entouraient, les seuls qu'on aperçut dans cette vaste étendue où cette soirée d'hiver mettait une transparence de pleine mer. A l'entrée de son grêle jardin, ma chère Bérénice m'attendait, et je ne verrai de ma vie un geste plus gracieux que celui de son premier accueil.

Cette année, la mode était des couleurs jaunes, vieux rose, violet-évêque, scabieuse et vert d'eau; elle portait une robe exquise de l'un de ces tons, et le paysage, avec ces étrangetés de l'hiver méridional, faisait voir des couleurs identiques ou complémentaires.

Cette pâle maison de Rosemonde, rosée à cette heure d'un étrange soleil couchant, me séduisit dès l'abord par l'inattendu d'une installation sobre et froide d'An-

gleterre, au lieu du taudis méridional que je redoutais. Petite-Secousse faisait là aussi étrange figure qu'une brillante perruche des îles dans une cage de noyer ciré. Je crus y sentir une maison d'amour, glacée par l'absence d'amour; mais la petite main brûlante qu'elle me tendit plusieurs fois pour me témoigner son contentement de me revoir me donnait la fièvre.

Singulière fille! Elle me montra, qui jouait dans son jardin, un de ces ânes charmants de Provence, aux longs yeux résignés, et des canards, un peu viveurs et dandineurs, qui des étangs revenaient pour leur repas du soir. Je reconnus cette générosité d'âme, jadis devinée sous son masque trop serré d'enfant. Pourquoi toujours rétrécir notre bonté, pourquoi l'arrêter au chien et au chat? En moi-même, je félicitai Petite-Secousse d'avoir précisément choisi l'âne et le canard, pauvres compagnons, à l'ordinaire sevrés de caresses et même de confortable, parce que, sur leur maintien philosophique, ils sont réputés se satisfaire de très peu de chose. Leur volonté amortie de brouillards, leur entêtement de besogneux, elle comprenait tout cela, sans dédain ni répugnance; n'avait-elle pas vécu jadis dans un profond rapport avec nos aïeux du quinzième siècle, comme ceux-ci maladroits, très proches de la nature et étriqués!

(*Le Jardin de Bérénice*. [Le Culte du Moi.] 1 vol. in-12. 3 fr. 50. Emile-Paul, éd.).

LA MORT D'ATHÉNÉ (1)

... A cet instant, une rumeur monta de la place, un bruit de course, des cris d'effroi : dans le lointain, un nuage de poussière s'élevait, comme la marche d'un grand troupeau. Les Solitaires! Ainsi étaient déchaînés les plus féroces des hommes contre une femme.

Lucius et ses amis voulurent entraîner Athéné.

— « Ils n'ont que moi, répondit-elle en indiquant d'un geste les bibliothèques et les statues des ancêtres. Je ne délaisserai pas les exilés ».

Amaryllis se jeta à genoux et elle baisait les mains de la vierge héroïque.

— « Jamais! » reprit celle-ci.

La grandeur du sacrifice lui donnait à cette heure une beauté inconnue des vivants. Elle reprit :

— « Quittons-nous, mes frères. Le passage des jardins est libre encore ».

(1) Maurice Barrès intercala dans *Sous l'œil des Barbares*, la nouvelle refusée par la *Nouvelle Revue* (*Les Héroïsmes superflus*). Elle conte les dernières heures et la mort de cette jeune philosophe Alexandrine Hypathie à laquelle Leconte de Lisle a consacré un si admirable poème. E. G.

Elle devina leur refus, et ses lèvres qu'allait sceller la mort consentirent au mensonge.

— « Seuls, dit-elle, les chefs chrétiens peuvent arrêter ces fanatiques; ils nous savent innocents et nobles; hâtez-vous de les prévenir...

« Mais s'il advenait ce que vous craignez, garde-toi, Lucius, de toute amertume. Transmets à mes frères ma suprême pensée, et que toujours ils se souviennent des ancêtres. Et toi, Amaryllis, puisque tu es belle, console les jeunes hommes; s'il se trouvait, — je puis, à cette extrémité, supposer une chose pareille, — s'il se trouvait que quelqu'un d'entre eux ait soupiré auprès de moi, et que ma froideur l'ait contristé, prie-le qu'il veuille me pardonner, dis-lui qu'il n'est rien de vil dans la maison de Jupiter, mais qu'il m'a paru que, à la dernière d'une race, cela convenait de demeurer vierge et de se borner à concevoir l'immortel; et comme je n'avais pas la large poitrine des femmes héroïques, mon cœur gonflé pour Hellas l'emplissait toute ».

Amaryllis, qui pleurait depuis longtemps déjà, éclata de sanglots et déchira ses vêtements avec des cris qui faisaient mal. Le vieillard et Lucius ne purent retenir leurs larmes.

Athéné leur dit doucement :

— « Je vous prie, mes amis ».

Puis Amaryllis tremblait d'effroi.

Dehors un silence sinistre pesait. On sentait l'attente de toute une ville et comme l'embuscade d'un grand crime.

La vierge dit au vieillard, qui seul était demeuré :

— « Père, laisse-moi ».

Il répondit en sanglotant :

— « Je t'ai connue quand tu étais petite... Je suis

Cliché Piron

MAURICE BARRÈS A L'AGE DE 26 ANS

très vieux, et toi seule m'aimes parmi les vivants... »

Soudain, ils se turent.

En bas, une marche cadencée retentissait sur les dalles.

— « Les légions! » cria-t-il.

Et tous deux se sentirent une immense joie, et cependant quelque chose comme une déception de martyrs. C'étaient les barbares à la solde de l'empire casqués d'airain et leurs épées sonnant à chaque pas. Mais quoi! Où se rangent-ils? Une telle honte! Ils protègent la ville seule! Ils sacrifient le Serapis aux fanatiques qui accourent, farouches sous leurs peaux de bêtes, avec des piques.

Athéné répéta :

— « Père, laisse-moi, car il n'est pas convenable qu'une femme meure devant un homme. »

Il cessa de pleurer, et relevant la tête :

— « Linus fut déchiré par des chiens enragés, mais Orphée enchantait les bêtes féroces. Le dernier de leurs pieux disciples s'enorgueillit de tenter un destin semblable ».

La jeune fille n'essaya pas de le retenir. Peut-être convenait-il que des vers fussent déclamés devant la mort de la petite-fille de Platon et d'Homère.

De la terrasse, elle vit le doux vieillard s'avancer vers la populace. A peine il ouvrait la bouche qu'une pierre lui fendit le front, où chante le génie des poètes. Et la vierge immaculée dédaigna d'en voir davantage. De ce peuple vautré dans la bestialité, elle haussa son regard vers le ciel et jusqu'au divin Hélios, qu'environne l'éther immense, où se meuvent, sur le rythme des astres, les âmes les plus nobles.

On entendait le bruit des poutres contre les portes vermoulues, et des voix hurlant la mort.

Comme une prêtresse, avec une lente sérénité, dans un jour solennel, accomplit selon les rites anciens les prescriptions sacrées, ainsi Athéné se tourna vers la lointaine, vers la pieuse patrie d'Hellas.

— « Adieu, disait-elle, ô ma mère! ô la mère de nos aïeux! Athènes qui n'est plus qu'une ruine harmonieuse, près de dépouiller l'existence, je te salue de ma dernière invocation!

« Tu m'adoucis ma jeunesse, tu m'instituas un refuge dans ta gloire contre les choses viles, contre la médiocrité et la souffrance, et s'il n'avait tenu qu'à toi, j'eusse connu la douceur du sourire.

« Tu déposas en moi tes plus nobles pensées et tes rythmes les plus harmonieux, et tu ne craignis point que ma faiblesse de femme et de vierge, alanguît ton génie. Et maintenant, mère, puisqu'il te plaît de me délivrer, enseigne-moi l'antique secret de mourir avec simplicité ».

Puis s'adressant aux statues d'Homère et de Platon :

— « Un jour, dit-elle, que je rêvais à vos côtés, j'appris de mon cœur qu'une belle pensée est préférable même à une belle action. Et pourtant, je dois me contenter de bien mourir. Le corps est beau, mais il vaut mieux qu'il souffre que l'esprit; et m'exiler de vous ne serait-ce pas chagriner à jamais mon âme?

« Ma mort, toutefois, n'offensera point votre sérénité, et mon sang pâli lavera les parois de votre demeure ».

Elle se pencha encore vers les cours intérieures. Çà et là, des pigeons y sautillaient de grains en grains. Elle demeura un instant à regarder les plantes, les bêtes, la

vie qu'elle avait toujours dédaignée, et cette dernière seconde lui parut délicieuse.

Cependant elle couvrit son noble visage d'un long voile, puis elle apparut aux regards de la foule sur les hauts escaliers. Le flot d'abord s'entr'ouvrit devant elle, car sa démarche était d'une déesse, et nul ne voyait ses lèvres pâlies. Mais ses forces faillirent à son courage; elle s'évanouit sur les dalles.

Alors comme les mâchoires d'une bête féroce, la foule se referma et les membres de la vierge furent dispersés tandis que, impassibles sous leurs casques et sous leurs aigles, les barbares ricanaient de cet assassinat, éclaboussant la majesté de l'empire et le linceul du monde antique.

Au soir, tandis qu'Alexandrie, ayant trahi les siècles anciens, se tordait dans l'épouvante et le délire avec les cris d'une agonisante et d'une femme qui enfante, Amaryllis et Lucius recherchèrent les restes divins de la vierge du Serapis.

(*Sous l'Œil des Barbares*. 1 vol. in-16 : 3 fr. 50. Émile-Paul, éd.).

L'ENNEMI DES LOIS

... Louis II, jeune Bavarois doux et grave, ne voyait rien sous l'aspect de frivolité. Avec son beau regard de rêve, son expression amoureuse du silence et cet ensemble idéal d'étudiant assidu aux sociétés de musique, c'était un de ces êtres qui n'ont aucune faculté de domination, mais trouvent une force invincible de résistance dans la fuite, dans l'horreur instinctive que leur inspirent tous, — tous, hors l'être, homme ou femme, élu pour posséder leur âme. En eux l'humanité a mis sa plus profonde et mystérieuse sensibilité, et leur âme, éparpillée à toute la nature, par la musique est pénétrée d'une volupté et comme d'une possession physique intense qui seule y fait l'unité.

Aussi n'est-il pas singulier qu'à quinze ans, ayant entendu Lohengrin, le prince héritier de Bavière ait élu Wagner comme son domaine. Un ambitieux fut allé à un héros de la volonté, un sentimental à un poète; mais celui-ci, n'est-ce point au musicien qui venait de remuer profondément sa sensibilité qu'il devait apporter ce sentiment, si fréquent dans l'éveil de la vingtième année, le désir de se dévouer et de trouver par un maître la

paix et l'emploi de ses enthousiasmes? Ah! combien s'écrièrent ainsi, avec les différences de tempérament et de situation : O maître, ô toi en qui je me remets!

Quatre semaines après son élévation au trône, Louis II appela Wagner au château de Berg; ce sont probablement les instants les plus intenses de sa vie toute consacrée à chercher le bonheur. Au contact de celui en qui il avait personnifié son idéal, son énergie lui fit illusion; il put croire qu'avec cet homme il accomplirait des choses sublimes, et il se donnait avec d'autant plus d'âpreté à ce vainqueur que par cette dilection singulière il affirmait son moi contre son entourage.

Où mieux qu'en Wagner un tel jeune homme eût-il satisfait son besoin d'amitié héroïque? En outre du musicien, la direction imaginative du philosophe contentait ses plus secrets mouvements. Dans le héros constant de ces « actions dramatiques », dans ce jeune homme qui est mû par l'amour, mais ne l'emprisonne pas sous les seins de la femme, dans cet être ambigu qui semble éprouver, pour toutes les conditions de l'amour terrestre, exactement l'effroi qu'inspirent à un pur des complications contre nature, Louis II reconnaissait son frère. Cet être de fierté et d'élan virginal qui supporte mieux l'impérieux commandement d'un homme que la caresse d'une faible créature, c'est l'éternel Hippolyte, jeune et rude et fuyant Phèdre dans une sublime solitude.

Hippolyte, figure primitive en qui parle toute la nature et qui se refuse à fixer, c'est-à-dire à limiter, les ardentes inquiétudes dont son cœur est rempli! L'amour, chez lui, ce n'est encore que se donner passionnément à tout ce qui augmente et réjouit son être; il aime les eaux vives, les bois, la chasse, le sommeil réparateur, et son souci est moins de maintenir son espèce que

d'exister. Ceux de cette sorte, en tout temps, s'accommodèrent mal de collaborer au bonheur de la société.

Mais ce qui fait de ce légendaire Louis II plus qu'un exemplaire d'individualisme, c'est qu'en lui nous ne saisissons pas seulement les oppositions de certains rêves singuliers avec le rêve social ; il nous fait toucher l'antinomie irréductible d'un rêve avec sa réalisation. Par là je tiens cet homme pour unique. Louis II est un problème d'éthique tout parfait. Il ne se contenta pas de composer des châteaux en Espagne ; sa situation privilégiée lui permit d'entreprendre de les bâtir.

Cette brève première période, toute à la joie de posséder Wagner, l'avait laissé insatisfait. On ne peut absorber son moi dans un autre moi ; il essaya de l'objection.

L'opinion populaire, dans les légendes qu'elle crée, va droit au point essentiel : elle simplifie l'ensemble, déblaye les détails, exagère la part de singularité, et, en l'isolant des circonstances explicatives, lui donne plus le relief et l'allure. Le nom de Louis II est désormais lié à ces châteaux qu'il bâtit dans les plus beaux sites de son royaume. Il figeait là les fumées de son imagination. Hohenschwangau, Neu-Schwanstein, Linderhof, Chiemsee, Berg, peuvent être tenus pour des chapitres divers de l'éthique de Louis II. Ils renseignent sur ce roi, comme un cloître de chartreux révèle la pensée intime de saint Bruno, et un couvent de carmélites le brûlant secret de Thérèse d'Avila.

Claire et André visitèrent d'abord Hohenschwangau et Neu-Schwanstein, voisins l'un de l'autre, dans les Alpes Bavaroises, dans une région silencieuse de forêts puissantes enserrant des petits lacs à truites.

C'est Maximilien, père de Louis II, qui bâtit Hohenschwangau. Avec la dure allure que lui composent les

ravins qu'elle domine, cette maison royale est toute pleine de la simplicité de cette délicieuse famille de Bavière. Claire et André n'y trouvèrent nulle marque du prince mélancolique qui l'habita jeune homme et souvent y revint pour surveiller la construction de Neu-Schwanstein. La bibliothèque est composée des histoires de Thiers, Sybel, Louis Blanc et du Dictionnaire de la Conversation. Tout ce qui reste de Louis II, c'est, en nombre incroyable, des images du cygne de Lohengrin, mais appropriées, abaissées à tous les usages domestiques : cygnes de faïence, épars sur les meubles où ils portent des fleurs, des bonbons, et qui deviennent jets d'eau, sous les fenêtres, dans un gracieux parterre analogue à ceux d'Auteuil. Le bel oiseau n'est plus que sur le Schwansee, qui fait le fond du haut cirque des montagnes boisées où s'accroche le château.

Les deux pèlerins virent, sous la tempête, quand tous les arbres se courbaient, les cygnes du lac désormais légendaire se promener impassibles. Orgueilleux, ils avaient, en sifflant, voulu se jeter sur André qui leur offrait, au lieu de pain, des branchages ramassés à terre, et cette dérision avait irrité les bêtes confiantes, comme si quelque chose était en eux de l'âme naïve et trop sensible de ce Louis II, qui tant de nuits les réveilla du glissement de sa barque.

Le charme de Hohenschwangau était trop doux pour Louis II; c'est Ophélie qui ne peut fixer Hamlet. Le prince mélancolique aspirait à monter plus haut sur la montagne; il s'y bâtit une solitude pour ses veilles ardentes. Burg de Manfred, aperçu du lointain de la plaine, entre les gorges sauvages, combien il dut frapper les imaginations populaires! Après ce long voyage, à demi-assoupis par le roulement de leur voiture sur la mousse des forêts qui l'enserrent, Claire et

André sentaient sa maigreur bizarre se confondre avec les figures de leur insomnie.

Ses salles immenses et trop neuves, de style roman, ne surent les toucher que par la gravité commune à toute solitude. Nul plaisir d'art. Mille peintures détestables y remémorent l'œuvre de Wagner, et les meubles, achetés fort cher au faubourg Saint-Antoine, contrarient le goût le moins susceptible. Évidemment le mélancolique qui s'édifia cette retraite se suffisait avec des signes graphiques qui le rappelaient à ses chers accablements. Il était ainsi fait de ne se plaire que dans la tristesse. De cet immense mobilier, seul est marqué d'usage le prie-Dieu dans l'oratoire. Quelles ardentes rêveries furent les prières de ce personnage singulier, qui passait ses nuits à rôder de fenêtre en fenêtre, de balcon en balcon, et à contempler la mystérieuse désolation de la montagne et de la plaine, sur qui se déployait son orgueil d'homme différent que tout milieu froissait!

La chambre du Tasse, ainsi se nomme la pièce où couchait ce prince lunatique à Hogenschwangau, et quel nom y conviendrait mieux que celui du grand poète qui ressentit jusqu'à la démence la difficulté d'accorder son moi avec le moi général? D'une sensibilité que tout offensait, le Tasse, entre tant de barrières qu'il opposait au contact des hommes, avait invoqué un jour, contre les plus nobles seigneurs d'Italie, sa prééminence de poète. C'était moins orgueil que misanthropie. Dans un sentiment analogue, Louis II recourut à son privilège royal, et comme il s'était enfermé dans la passion de Wagner et dans la musique, il se réfugia dans la notion monarchique et dans le culte de Louis XIV.

(*L'Ennemi des lois*, 1 vol. in-16. 3 fr. 50. Emile-Paul, éd.).

GRENADE

... Grenade est bâtie sur les extrémités de trois collines qui se détachent de montagnes élevées et neigeuses. Ses maisons et d'admirables arbres couvrent leurs pentes, qui s'abaissent pour mourir au seuil d'une immense plaine de verdure bénie. La ville basse est moderne; on y voit des hommes de cercle ou plutôt des buveurs d'apéritifs, comme on en trouve dans tout le Midi de la France, en Espagne, en Italie, importants, fats, demi-élégants; et, quand on aura signalé le perron de la Cartuja où s'étagent les mendiants, les infirmes, comme un des plus étonnants pourrissoirs humains, et puis reconnu l'insignifiance de l'école de peinture grenadine, visible à la cathédrale, on connaîtra l'essentiel. Tout l'attrait demeure dans l'ancienne Grenade, dont les ruelles délabrées serpentent pour escalader les côtes de l'Alhambra et de l'Albaycin, où elles se font sous la lumière un pittoresque vis-à-vis.

Quand fut passé le gros du jour, la Pia, Lucien et Delrio visitèrent l'Alhambra. Ce n'est pas un simple

monument, c'est tout un quartier de la ville. On y trouve, sous d'immenses ombrages, une église, des hôtels, des masures, des ruines qui survivent aux rois maures, et leur palais d'été, le Généralife, très fin, très nu, dans ses jardins et parmi ses fontaines, où ruisselle la neige des sommets qui closent un horizon toujours serein.

Des petits jardins de l'Alhambra, ils prirent d'incomparables points de vue sur l'immense plaine qui réjouit Grenade. Les plis de la terre et les montagnes d'Andalousie se développent comme d'admirables draperies. Tout est douceur, agrément dans la Vega. L'air, qui vient des neiges éternelles, par-dessus les vergers tropicaux, apporte plus de fraîcheur et de trouble que ne ferait sur la face, le soir, la jeune bouche des Espagnoles qui ont quinze ans.

La Pia se livrait à ces magnifiques espaces au delà de ses forces nerveuses. Ses yeux se fatiguèrent avant que la lumière eût cessé de réjouir son cœur, et baissant ses paupières, elle tendait les mains pour saisir encore de la clarté.

Le charme de Grenade n'est point compliqué : c'est de posséder les plus beaux arbres du nord et des eaux vives, sous un soleil africain. Son nom attire l'univers, mais elle n'est qu'une tente dans une oasis, et, sous un parasol délicieusement brodé, un des plus mols oreillers du monde.

Ni ce décor fragile, ni ce bien-être sensuel ne peuvent toucher profondément les âmes, qu'à la longue pourtant ils sauraient engourdir. Aussi Delrio, soucieux d'utiliser toutes les vertus de cette station, et pour que le paysage prît un sens complet dans l'âme de la jeune fille, excitait le guide à leur raconter tant d'incidents

mêlés de délices et de peur qui tachèrent ces dalles de sang et d'amour.

Depuis la porte d'Elvira jusqu'à celle de Bivarambla, il voulait que tous les lieux de l'Alhambra prissent dans l'imagination de son amie leur sens grand et naïf, et que par leurs légendes ils s'animassent de dames morisques et de chevaliers sarrasins en jupons verts, manteaux rouges, éperons d'or, larges étriers d'argent, montés sur des cavales baies et sur des genêts tout fiers de leurs plumes. Le Romancero s'étend à toute l'Andalousie et pénètre dans Ubéda, la Guardia, Andujar, Baeça, Jean, Riofrio, Alhama, Quesada, Cacorba, villes pauvres et précieuses, bijoux de fer, cris ardents et sauvages qui frappent fort sur l'âme et la caressent. La chute de Grenade est aussi fameuse que la chute de Troie ; la romance qui fait soupirer, se fixe dans la mémoire des hommes, qu'elle amuse, comme la tragédie qui les affermit. El rey Chico, le petit roi Boabdil, lâche, traître et assassin, est pour nous caché à demi par les branches tombantes de ce laurier-rose sous lequel il se déroba, un jour que ses soldats mouraient bravement pour sa cause. Nous lui sommes indulgents et nous le parons, parce qu'on l'avait surnommé Zogoibi, le malencontreux, et qu'il était né sous une mauvaise étoile. En regardant la porte par où il quitta l'Alhambra et dont il demanda, pour suprême faveur, qu'elle fût à jamais murée, en descendant le chemin qui va du côté de Saint-Antoine-le-Vieux et qu'il fit construire pour fuir au camp des chrétiens sans rencontrer ses Maures, on se dit que, pour tant tenir à l'existence, ce roitelet avait dû connaître d'incomparables voluptés.

Afin de compléter cette atmosphère du plus pur romantisme, Delrio signalait à sa petite sœur le portrait de Marie de Neubourg, un peu bouffie, à la façon

d'Autriche, et qui du doigt désigne une fleur entre ses seins décolorés par le temps. Cependant la Pia respirait, elle-même, une rose-thé qui sentait les étangs et contenait de la tristesse.

A tous les visiteurs, les guides, les jardiniers offrent des bouquets ; dès le soleil couché et quand les parasites s'éloignent, ces treilles immenses sont toutes dépouillées de leur gloire, mais dans leur solitude mystérieuse, à l'heure où la lune magique visite l'Alhambra, tandis que les Anglais, mangeurs de viande, tapent sur les pianos des hôtels et se disent les uns aux autres : *beautiful !* les roses reprennent courage et, pensant toujours que Lindaraja a besoin de leur essence, au matin, par milliers, elles s'épanouissent. Le loyalisme et la prodigalité des rosiers de la Bétique sont inlassables.

Les trois voyageurs finirent la journée par une promenade en voiture au col d'Alhendin où l'on perd de vue Grenade quand on va vers l'Alpujarra. Les Arabes l'appellent Fedj-Allak-Akbar, en souvenir des paroles que Boabdil prononça quand, jetant de là un dernier regard sur ses palais perdus, il s'écria : « Dieu est grand ! », puis versa des larmes. Les Espagnols le nomment « El ultimo sospiro del rey moro ». La mère du fugitif l'insulta : « Tu fais bien de pleurer comme une femme ce que tu n'as pu défendre comme un homme. » Mais un vizir lui disait : « Considérez, seigneur, que l'adversité rehausse la gloire de ceux qui la supportent avec fermeté. » — « Hélas ! répondit-il, quelle infortune a jamais égalé la mienne ! » Vers 1851, en démolissant de vieilles maisons arabes à Tlemcen, on trouva un seuil de porte en marbre onyx que couvrait l'épitaphe du petit roi. Sa pierre tombale, par

mépris, était foulée aux pieds des musulmans qui ne lui pardonnèrent pas l'islamisme écroulé en Espagne. La lâcheté et les malheurs de ce voluptueux émouvaient la sympathie de la Pia, parce qu'elle se croyait faible, elle aussi, et que pour supporter de pareilles angoisses, elle aurait demandé du chloroforme.

Cette journée, de tout le voyage, parut être la plus au goût de la jeune fille. Elle n'y trouvait rien d'impérieux et qui la contraignît à penser dans un âge où l'on préfère céder à son cœur.

Un après-midi, ils visitèrent les pentes décharnées de l'Albaycin où des trous creusés dans le roc abritent, parmi les nopals gigantesques, le peuple décharné des tziganes.

Cette nation errante, quel romanesque elle a mis dans le monde ! Sur le passage de ses filles tombe au rang de simple bêtise *qu'on ne peut pas aimer ce qu'on n'estime pas*. Elles dansent, des haillons pailletés sur les reins, et avec des yeux de braise, longs, fendus, qui ne disent point s'ils sont amis ou ennemis. Par toutes les villes de l'Europe, elles éveillent, dans l'âme des simples, une sensualité analogue à cette rêverie tendre et impure amassée par les peintres et par les poètes autour d'Hérodiade qui est une fleur et un aromate.

Au seuil des cavernes apparurent des mendiants demi-nus, de tous sexes. Six petites filles marchaient à reculons devant les trois visiteurs et, de leurs mains appliquées sur leurs bouches un peu épaisses, envoyaient des baisers en répétant à la Pia : « *Bonita caramella.* » Belle comme un bonbon ! Un peu intimidée de les sentir qui agaçaient leurs doigts sur sa robe, la Pia voulut se réfugier dans une église mais avec précipitation,

sur le parvis délicieux de fraîcheur, l'aînée de la bande, qui pouvait bien avoir huit ans, organisa une extraordinaire danse, où des libertés de jeunes animaux dévoilaient des hanches presque de femmes. Fantaisie déroutante, ces enfants avides dansant un *zorongo* comme des hérétiques, dans ce demi-jour religieux ! Mais la chose sinistre et le signe inoubliable, c'était, sur ces pupilles trop brillantes, le clignement de paupières qu'elles lançaient à Delrio et à Lucien et qui déjà sous la petite fille révélait la vieille entremetteuse... Puis, indéfiniment à travers les sentiers, ces mauvaises enfants obsédèrent les trois jeunes gens de leurs cris, de leur tournoiement, les pieds nus sur les cailloux brûlants, la main toujours tendue et, pour signifier qu'elles partiraient si on leur faisait un cadeau, elles mêlaient à leur demande l'apostrophe que si souvent leur avaient lancée tant de voyageurs agacés : « Cinq centimes et allez-vous-en !... Cinq centimes et allez-vous-en ! »

C'était six heures du soir, au déclin d'une journée triomphante de splendeur ; mais la nature, quand elle atteint à cette magnificence, nous fait trop sentir son implacable indifférence pour nos misères : elle exagère notre solitude. En outre, ce battement affreux de la paupière chez l'enfant gitane anonyme de Grenade avait révélé à la jeune femme d'une façon voilée, mais suffisante à lui serrer le cœur, le désordre du désir et les humiliations qu'entraînent certaines parties confuses de notre sang.

Peu de jours après, comme la Pia remontait la vallée du Genil, non loin du lieu mémorable où le dur vainqueur reçut la clef des mains du petit Boabdil, cinquante voix d'enfants, sur la côte opposée, célébraient la

Vierge très pure de leurs voix aigrelettes. Une procession se déroulait au long du quartier des gitanes. La Pia reconnut ses petites mendiantes. En vain, d'une voix officielle, crient-elles dans la montagne : « Maria... Ora pro nobis, Maria ». L'écho répète : « Merito, senora, cinco centesimos ».

(*Du Sang, de la Volupté, de la Mort*. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Emile-Paul, éd.)

LES DÉRACINÉS

... La veille, samedi 30, Racadot avait été convoqué au cabinet du juge d'instruction, à qui sa lettre écrite avec Suret-Lefort offrait des renseignements. Vers midi, il fit passer sa carte; au bout d'une heure, il attendait encore dans ce long couloir éclairé par douze fenêtres sur la cour de la Sainte-Chapelle. Bien que tous ses raisonnements le rassurent, il préférerait en finir avec ce magistrat. Il se rapproche d'un huissier assis à une façon de bureau sur une petite estrade, analogue au pupitre du pion dans les classes, et d'un ton confiant : « Pensez-vous que j'attendrai longtemps? » Son regard et son accent veulent dire : « Croyez-vous que c'est ennuyeux! je me suis dérangé pour aider la justice : je viens volontiers, mais chacun ne devrait-il pas y mettre du sien! » Cette diplomatie est inutile : les huissiers ne songent qu'à causer entre eux et avec les gardes; leur curiosité blasée ne daigne pas démêler les innocents et les coupables. Racadot pensa que toute la sympathie qu'il inspirerait ne serait pas un fétu de paille dans le dur engrenage : et, quand même il fumerait des cigarettes avec les deux municipaux, ceux-ci ne sont là que

pour l'arrêter au sortir de son audition, si le juge leur en donne mandat. Il se promena le long du couloir; continuellement des avocats le croisaient, rats de prison qui trottinent allègrement dans leur domaine. A travers les vitres, il contempla la Sainte-Chapelle et surtout des passants qui ne semblaient pas jouir assez du bonheur d'être libres. Il s'efforçait d'oublier sa culpabilité pour se mettre exactement dans son rôle, pour être celui qui ignore les circonstances du drame, mais vient spontanément édifier la justice sur le caractère de la victime.

Qui donc pourrait le convaincre?... Après le crime, et quand ils constatèrent que Boulogne est une souricière, ils s'étaient divisés. Racadot, avec bon sens, avait franchi de son pas le plus naturel l'octroi du Point-du-Jour, estimant que dans un passage si fréquenté les employés ne garderaient pas mémoire de sa physionomie. Et par surcroît, le lendemain, il prenait la précaution de se faire couper la barbe. La terreur rendit Mouchefrin absurde : il franchit le saut-de-loup du bois de Boulogne et courut dans le taillis. Et s'il avait été saisi par une des rondes qui, de nuit, traquent les fraudeurs, qu'aurait-il raconté? L'aventure lui réussit. Il rentra dans Paris sans avoir rencontré personne... En argent, sur ce beau corps ensanglanté, ils avaient pris dix-huit cents francs, de quoi payer les deux échéances dues pour *la Vraie République*. A Mouchefrin, Racadot déclara simplement : « J'aurai toujours pour toi un louis. » Le nain, claquant de peur, ne songeait pas à défendre ses intérêts, mais sa tête... Quant aux perles et aux turquoises, Racadot les expédia, dans une cassette de fer, chez une amie de la Léontine, à Verdun. Enfin, sans mettre sa maîtresse au courant, il la persuada de jurer, quoi qu'il advînt, qu'il avait passé avec elle et avec Mouchefrin la

soirée du 21... Voilà-t-il pas un ensemble de conditions bien faites pour rassurer Racadot?

Au bout de deux heures, il attendait encore; mais le juge sortit de son cabinet pour s'excuser et le prier de vouloir bien demeurer. Vers quatre heures, il se prit à espérer qu'on remettrait son audition au lendemain. Décidément il redoutait cette entrevue. Comme l'action des excitants fait défaut après un court délai, le courage qu'il s'était préparé lui manquait. Brusquement, son nom retentit; on l'introduisit dans une petite pièce, où il se trouva seul avec le greffier indifférent et le juge qui, poliment, disait :

— Monsieur Racadot, vous avez désiré être entendu pour donner des renseignements sur madame Astiné Aravian. Je ne vous demande pas le serment. Je verrai si je peux vous convoquer à titre de témoin. Voulez-vous dire ce que vous savez?

Dans cette toute petite pièce, le pauvre Racadot se trouvait si éloigné, si distant de ces deux hommes! Il aurait tant aimé, à cette minute, un bon sourire, une grosse plaisanterie! On a toujours manqué de cordialité avec lui... Comme les fonctionnaires sont odieux!... Il parla, et le son de sa voix lui redonna du courage. Il raconta, en dénaturant un peu les faits pour éviter de mettre en cause Mouchefrin, comment madame Aravian, fort honorablement, était venue lui dépeindre la fâcheuse situation de nos compatriotes à X... : il avait pu servir des Français et obliger cette dame. Ensuite il avait eu le plaisir de lui faciliter des excursions dans les bas-fonds de Paris : un goût qu'elle partageait avec tous les grands-ducs et le prince de Galles. « Probablement, elle se sera mise en relation avec des rôdeurs... »

Le magistrat lui posa deux questions à peine, puis le remercia. De bien-être, en cette minute, Racadot crut

rajeunir; il se leva, prit sa canne, s'inclina. En s'appliquant bien à ne pas se presser, il se dirigeait vers la porte, distante de trois pas, quand le magistrat, pour l'acquit de sa conscience professionnelle, presque pour soutenir la conversation, — il a raconté depuis qu'alors il était à mille lieues de rien supposer, — l'arrêta du geste et négligemment :

— Vous avez coupé votre barbe, monsieur Racadot?

— Ma barbe?... Non... oui...

Il se croyait déjà dehors et voilà que cette question... Il se rappela ce que l'on dit de la politesse, de la douceur des juges d'instruction, — et puis c'est au dernier moment, par une phrase, et d'un air détaché, qu'ils vous reprennent.

— Mais qu'avez-vous, monsieur Racadot? vous pâlissez, vous aller tomber! Asseyez-vous!

Et quand Racadot, livide, et des perles de sueur au front, fut tombé sur une chaise sans répondre, alors il ne lui dit pas d'une voix tonnante : « Malheureux, vous vous êtes livré! », mais il se tut et le regarda. Enfin :

— Racadot, je suis obligé de vous garder... Je ne vous arrête pas, mais j'ai besoin de vous avoir à ma disposition. On ne vous conduira pas à Mazas; vous demeurerez ici.

Il supplia, pleura, en s'essuyant toujours le front; quand il sut que c'était inutile, ce gros garçon à la figure amaigrie se mit en une fureur terrible. Il traita de haut en bas le juge et mit en avant le nom de Bouteiller. Au greffier, il cria qu'il le ferait destituer; il qualifia tout le Palais et ses « enjuponnés » de lupanar réactionnaire, et, saisissant le tapis vert, envoya rouler sur le plancher encriers, dossiers, plumes, buvards, et la montre du magistrat. L'aiguille s'arrêta sur une heure mauvaise pour Racadot.

MAURICE BARRÈS A SAINTE-ODILE

— Je n'ai jamais vu un prévenu plus maladroit, dit avec conviction le greffier à son chef.

En réalité, c'est une bête puissante qui, prise au piège, voudrait s'en arracher la patte. Il écumait surtout qu'on l'arrêtât sans preuves, et comme on n'aurait pas traité le directeur d'une feuille tirant à cent mille exemplaires. Tel était son tapage que, derrière le mur, tant d'avocats qui flânent tout le jour dans les couloirs s'amassèrent ; et un sentiment de férocité les animait contre le journaliste, parce que deux corporations se croient toujours obligées de se haïr.

Enfin, la porte du juge s'ouvrit brusquement. Racadot apparut ; ses larmes, sa sueur non essuyée trempaient son visage pourpre et gonflé :

— Arrière les riches, les voleurs, les fainéants! cria-t-il, les deux bras en l'air.

De plus en plus, il se tenait pour une victime de l'ordre social. Les témoins le huèrent. Il bouscula ses gardes qui coururent pour le rejoindre. Ils le dissuadèrent difficilement de préférer le chemin par où il était venu à la petite porte qu'ils ouvraient sur la gauche. Elle se referma sur lui, comme l'eau sur un noyé. Le rire immense des avocats accompagna sa disparition. Il était hors du monde et seul avec ses gardes : un faible avec des forts. Immédiatement, ils le battirent, le frappant de préférence dans la poitrine et dans la figure. Puis on l'entendit qui descendait le petit escalier tournant : pan! pan! en cadence. Il était calmé. Les gardes, dans l'intimité, ont la manière pour vous apaiser et vous faire l'âme résignée qui convient au prisonnier.

De ces détails, Sturel connut une partie, le dimanche matin 31 mai. En bon contribuable, il fut assuré de la culpabilité de ses amis dont il avait douté tant qu'il n'avait eu que son propre témoignage. L'arrestation,

c'est, pour un Français, plus probant qu'un flagrant délit.

Qu'allait-il faire de Mouchefrin?

. . . . . .

Le jour où l'on guillotina Racadot, Renaudin, seul de la petite bande, eut l'atroce courage de se porter sur le lieu du spectacle. Au cours de cette affaire qui avait passionné l'opinion, il s'était fait lire par le public et augmenter par les directeurs; il s'était montré un bon et utile camarade pour Suret-Lefort, et ce petit reporter avait, sans y paraître, forcé Bouteiller à compter avec lui. Rœmerspacher et Sturel acceptèrent sa proposition de leur apporter des détails. Ils veillèrent ensemble, dans cette petite chambre de l'Hôtel Cujas où M. Taine, par une belle après-midi, était entré. Ils demeuraient étendus, dans une demi-lumière, immobiles et muets. Des sentiments d'une atroce tristesse les emplissaient. Quand le petit jour parut sur le ciel, ils avaient le front collé contre la vitre; cette lumière jaunâtre, qui, s'échappant de la nuit, salissait les espaces, les terrifia comme s'ils avaient vu le sang jaillissant de leur ancien ami colorer le son du panier où dans cette seconde on le basculait.

Moins d'une heure après, Renaudin entra : Racadot était bien mort, marchant lourdement à la guillotine, sans bravade, — « comme un bon gendarme lorrain ». — Une voix, de la foule qui s'en était longuement émue, avait crié : « Bravo! » Alors quelques-uns avaient applaudi; beaucoup avaient hué. Le reporter avait reconnu Fanfournot qui, dans cette horreur de la Roquette béante et des grands poteaux meurtriers, et de la même voix blanche qu'à la conférence, saluait le dernier acte de son maître. Renaudin faisait des efforts pour prendre un ton plaisant, mais il était verdâtre. La

lumière blafarde et son insomnie accentuaient encore sur ses traits les marques précoces de l'âge; les deux amis remarquèrent combien, en quelques années, l'Alfred Renaudin de Nancy s'était effacé sous un inconnu qu'ils écoutaient en silence. Quand il comprit qu'ils ne se piquaient pas de frivolité, il s'avoua malade, et s'en alla coucher.

— Je lui ai vu le cœur sur les lèvres, disait Rœmerspacher; mais sous le sein gauche?...

Au matin, ils reçurent un télégramme de Saint-Phlin : « Suis de grande amitié avec vous. »

Ils se regardèrent et faisant un retour sur eux tous :

— Suret-Lefort, lui, a dormi!

— Et Mouchefrin? dit Rœmerspacher.

— Je le tiens pour mort.

Rœmerspacher secoua la tête :

— Racadot lui-même n'est pas mort; son crime continuera d'agir. Je ne te parlerai plus de Mouchefrin, François; mais te voilà responsable de la courbe qu'il va continuer à dessiner à travers la société.

Et comme Sturel, surpris de paroles qui, dans un tel moment, lui paraissaient trop dures, se taisait, son ami continua :

— Après beaucoup de réflexions, je suis revenu à admettre le principe que nous donnait, il y a cinq ans, Bouteiller...

— Oh! Bouteiller...

— Je te parle de ses paroles, non de sa conduite. « Agis toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que ton action serve de règle universelle. » Agis selon qu'il est profitable à la société... J'aurais dû livrer Mouchefrin, ou du moins, puisque son crime est ton secret, insister pour te convaincre. J'ai hésité : j'ai reconnu que la société, dans ses rapports avec Racadot, avec Mouche-

frin, ne s'était pas conduite selon le principe kantien... Si l'individu doit servir la collectivité, celle-ci doit servir l'individu. J'ai hésité à perdre un misérable en m'autorisant d'une doctrine dont on n'avait pas songé à le faire bénéficier : car, je le reconnais, s'il a tant souffert et s'est ainsi dégradé, c'est par le milieu individualiste et libéral où il a été jeté encore tout confiant dans les déclarations sociales du lycée... Cette considération d'un cas particulier a prévalu, bien à tort, je l'avoue, contre mon respect de l'intérêt général. Comme toi, Sturel, j'ai une part de responsabilité dans ce qui adviendra.

— Pour moi, répondit Sturel, voici comment je me suis décidé à épargner Mouchefrin. C'était, tu te le rappelles, la nuit qui précéda l'enterrement de Victor-Hugo. En suivant toutes les cérémonies de ces imposantes funérailles, j'ai été amené à penser que si l'on voulait transformer l'humanité et, par exemple, faire avec des petits Lorrains, avec des enfants de la tradition, des citoyens de l'univers, des hommes selon la raison pure, une telle opération comportait des risques. Un potier, un verrier perdent dans la cuisson un tant pour cent de leurs pièces, et le pourcentage s'élève quand il s'agit de réussir de très belles pièces. Dans l'essai de notre petite bande pour se hausser, il était certain qu'il y aurait du déchet. Racadot, Mouchefrin, sont notre rançon, le prix de notre perfectionnement. Je hais leur crime, mais je persiste à les tenir par rapport à moi, comme des sacrifiés. Voilà, Rœmerspacher, pourquoi j'ai refusé de témoigner contre ces deux misérables.

Ayant précisé leur position respective et sans se déloger, ils n'avaient plus qu'à cesser une lutte pénible. Au bout d'une demi-heure, Sturel dit :

— Nous n'avons pas agi légèrement ; nous avons jugé selon notre conscience.

— Oui, mais selon la conscience sociale?

Cette matinée, qui fermait un cycle de leur vie, fut pour eux l'instant d'un démarrage pénible, mais aussi le point de départ d'une nouvelle et plus importante activité. Par un brutal accident, ils avaient pris avec la société ce contact direct qu'ils avaient tant cherché. Tombés à l'eau, ils viennent de se débattre tous en plein courant. C'est à ceux qui ont pu regagner la rive d'examiner s'ils veulent dorénavant y demeurer, ou s'ils tenteront une nouvelle navigation avec leurs expériences personnelles accrues, — ou s'il ne serait pas raisonnable d'aviser à rendre, par des travaux d'ordre général, le fleuve plus flottable.

(*Les Déracinés*. [Le Roman de l'Énergie Nationale]. 1 vol. in-18, 3 fr. 50. Émile-Paul, éd.).

METZ

... Les Prussiens, qui brûlèrent et rebâtirent avec magnificence des quartiers de Strasbourg, n'ont ici rien modifié. Metz, une fois franchis les travaux qui l'enserrent, apparaît, dans sa servitude, identique à elle-même. Sturel et Saint-Phlin la reconnaissant encore française, lorraine et messine, sentirent avec une vivacité qui les troubla une nuée d'impressions se lever des uniformes, des visages prussiens, des inscriptions officielles.

Quand ils eurent visité, au hasard de leur après-midi, les maisons de la rue des Tanneurs, la rivière derrière la Préfecture, les nombreux ponts de la Seille et de la Moselle où s'offrent des vues pittoresques, les vieilles portes militaires, la vénérable cathédrale avec le cortège de ses filles, églises et chapelles :

— Eh quoi ! se disaient-ils, nous ne savions pas les maisons si humbles et si vieilles. Toutes ces rues dont les noms émeuvent les émigrés, et qui, parfois, telle la Serpenoise, ancienne route de Scarpone, nous relient au monde romain, ne sont que d'importantes ruelles où les fenêtres qui se font face voisinent.

Devant ces modestes magasins, aux enseignes encore

françaises, et tandis qu'ils coudoyaient d'innombrables soldats et quelques indigènes, de types aisés à distinguer, ils crurent comprendre que Metz a perdu son élégance de bon ton, fameuse avant la guerre. Et cela, loin de leur déplaire, ajoutait à leur affection. Peut-être l'eussent-ils moins aimée, à la voir, en même temps qu'un lieu sacré pour la patrie, un riche entrepôt ou une belle œuvre d'art. Ils lui savaient gré de favoriser un sentiment désintéressé. Il suffisait qu'elle existât juste pour mettre de la chair vivante autour de leur notion abstraite du patriotisme.

Depuis cinq jours qu'ils voyageaient et bien qu'ils eussent compris avec affection chacune de leurs étapes, ils n'avaient pas encore ressenti la qualité de tendresse que leur inspira cette cité pour laquelle ils eussent été heureux de faire un sacrifice. Les jeunes femmes de Metz font voir un type particulier de douceur qu'ils retrouvaient dans la physionomie d'ensemble de la ville. Sa vaillance, son infortune, son cœur gonflé les enivraient d'une poésie qu'ils n'auraient pu lui exprimer que les deux genoux à terre et lui baisant la main.

— C'est, pensaient-ils, l'Iphigénie de France, dévouée avec le consentement de la patrie quand les hommes de 1870 furent perdus de misère, sanglants, mal vêtus sous le froid, et qu'eux-mêmes, les Chanzy, les Ducrot, les Faidherbe, les Bourbaki, les Charette, les Jaurès, les Jauréguiberry renoncèrent. Toi et ta sœur magnifique, Strasbourg, vous êtes les préférées ; un jour viendra que parmi les vignes ruinées, sur les chemins défoncés et dans les décombres, nous irons vous demander pardon et vous rebâtir d'or et de marbre. Ah ! les fêtes alors, l'immense pèlerinage national, toute la France accourant pour toucher les fers de la captive !

Ces rêves et ces sentiments, la nature entière les partage à chaque fois qu'un excitateur, tel Boulanger, ministre de la Guerre, crie le « Garde à vous! », qu'il faut pour mettre en action et monter au même plan des hommes, accaparés dans l'ordinaire par les conditions propres de leur vie ; et combien ils croîtront chez celui qui ne se borne pas à connaître Metz dans les événements contemporains! A la suivre parmi les siècles, on voit à cette ville un foyer d'énergie intérieure : dans sa résistance à la germanisation, elle se conduit exactement comme le veulent les lois qui ont présidé à son développement et non point selon une émotion accidentelle, mais par une nécessité organique.

Cette petite vue modeste et la biographie d'une ville pourtant de troisième ordre éveillaient dans leurs âmes préparées un tel sens de tragique qu'ils restèrent plusieurs heures à laisser s'agiter en eux des pensées d'amour et de respect pour leur patrie. Sans doute avant 1870, cette étroite terrasse plantée ne leur aurait proposé qu'un agréable coup d'œil sur un paysage de rivière ; maintenant elle nourrissait de longues rêveries sur une terre esclave.

Les deux statues de l'Esplanade s'imposaient à leur attention : le maréchal Ney, qui fait face à la ville et qui naturellement date du temps français, et puis, tourné vers l'horizon, leur grand empereur Guillaume. « *Errichtet von seinem dankbaren Volke* : dressé par son peuple reconnaissant, » dit le piédestal de ce dernier. Qu'est-ce que son geste de main ? Un remerciement au peuple de Lorraine dont il accepte l'hommage ? Ou bien indique-t-il la frontière française pour dire à son armée : « Veillez. » Affirme-t-il du doigt : « Toutes ces terres sont de mon empire » ? Telle quelle, cette pesante statue infiniment plus lourde, plus grande que le Ney à qui

elle tourne le dos, détruit le caractère, la douce qualité de cette campagne mosellane. A tout Français qui passe elle met une épée dans la main : elle commande ce même geste que donnerait à de jeunes officiers le récit des hauts faits d'un Ney ou d'un Fabert. Le malheur vaut comme la gloire pour réveiller l'énergie.

En dépit de ce Guillaume le Grand, il n'est pas une terre d'où la patrie française soit plus invoquée, plus adorée que de cette Lorraine. Sur ce sol, ils peuvent ériger des trophées, mais l'indigène qui passe dans leur ombre élève spontanément, pour la leur opposer, une pensée d'amour vers la France. Les mots allemands peuvent bien proclamer : « *Die für immer süss denkwürdige Capitulation von Metz* : la capitulation à jamais doucement mémorable de Metz »; jamais des syllabes françaises ne s'assembleront pour affirmer une telle façon de voir. Et voilà pourquoi des vainqueurs, conseillés par leur raison nationale, veulent que les écoles du pays annexé n'enseignent plus que l'allemand. C'est pour contraindre chacun à déserter les mots de ses aïeux, et pour tenir en échec l'âme héréditaire de ce territoire.

Or, se promenant ainsi sur l'Esplanade, Sturel et Saint-Phlin entendirent avec épouvante des tout petits enfants qui, au pied de l'Homme de la race ennemie et dans ce vent léger de la rivière lorraine, s'amusaient en grasse langue allemande. Eh! quoi donc! si vite ces terribles mesures ont tué les enfants français? C'est le massacre des innocents. L'un d'eux pouvait être le sauveur. En quelques années, le maître d'école lui enlève toute vertu. Vainement, la France l'appelle. Il ne sait plus son propre nom. Wilhelm, Karl, Fritz, héritiers d'une longue lignée de Français, répondent : « *Was will mir dieser Fremde* : que me veut cet

étranger !... » — L'isolement des deux voyageurs, leur sentiment de vaincu s'aggrava au point qu'ils pensaient à quitter Metz immédiatement... Comme ils les aimèrent, quelques pas plus loin, les bonnes petites commères de huit, de douze ans, qui disaient « ma chère » par ci, « ma chère » par là, assises sur des bancs ! Sûrement, ces garçons qui viennent de les inquiéter appartiennent à des fonctionnaires immigrés, et il faut se réjouir, car leur allemand a déjà pris un peu l'accent chanteur de Lorraine.

Ils gagnèrent, pour le souper de sept heures, un restaurant où l'un et l'autre, jadis, avaient mangé avec leurs familles et qu'ils trouvèrent encombré d'officiers de toutes armes. La salle, très simple, sans lourdeur de brasserie, les servantes, des petites demoiselles lorraines, faisaient un vieil ensemble messin où ces beaux géants, méçaniques dans leurs saluts et compassés dans leur fatuité, semblaient tout à fait déplacés. Les deux jeunes gens s'attristèrent à reconnaître que ces types-là maintenant se promènent nombreux à Paris. Sous des casques à pointes, ils retrouvaient ces espèces de figures avec les basses parties énormes qui souvent les avaient irrités chez des contradicteurs de leur entourage. Il y a en France une incessante infiltration d'Allemands, qui, même s'ils renient leur patrie, compromettent nos destinées naturelles, car tout leur être se révolte contre notre vraie vie où ils ne trouvent pas les conditions de leur développement naturel. Les officiers de ce restaurant avec leur morgue alliée à une évidente acceptation de la discipline, avec leur forte carrure, sont d'intéressants types d'humanité, mais des servants d'un autre idéal. Sturel et Saint-Phlin songeaient avec amour à ce que de tels êtres sont en train de détruire sur un espace de 14.587 kilomètres carrés.

Depuis le début de ce voyage, l'imagination de Sturel était souvent mise en mouvement par des objets usuels, ainsi, sur la table où ils mangeaient, des modèles surannés de la faïencerie de Sarreguemines, comme il en avait manié dans sa petite enfance ; et tel sucrier blanc de forme empire, à filet d'or, décoré de têtes de lion, utilisé comme pot à fleurs sur le bureau de la caissière, bouleversa agréablement tout le jeune homme pour le ramener là-bas, là-bas, vers son passé. La couleur aussi et le goût du petit vin de la Moselle ravivaient en lui un ensemble d'images et de sensations auprès desquelles contrastaient plus durement les éclats tudesques et les traîneries de sabres. Cependant que ces délicatesses un peu puériles troublaient les deux Lorrains, l'un et l'autre s'appliquaient à n'en rien trahir : dans ce milieu, il fallait par décence de vaincus éviter la moindre singularité. Seulement, au sortir du restaurant, contre leur habitude, ils se prirent le bras.

Ils marchaient ainsi affectueusement, quand ils rencontrèrent quatre bons voyous à la française, si sympathiques que Sturel proposait à Saint-Phlin de leur payer des cigares, mais les voyous, dégoûtés qu'on les examinât, se mirent à poursuivre ces passants indiscrets d'injures pittoresques devant lesquelles les deux amis fuyaient, tout réjouis que la discipline sociale allemande n'eût pas encore privé totalement ce pays des bénéfices libéraux de la critique alerte à la française.

Ils choisirent un café parce que les lettres de son enseigne dataient de la bonne époque ; ils n'y trouvèrent aucun soldat allemand. La propriétaire, une petite femme, avait la douceur, la gentillesse de la Moselle dans ses yeux. Ces excellentes gens, qui ont toute la finesse des vieilles villes, s'appliquent encore à plus de courtoisie et d'urbanité par réprobation de cette lour-

deur teutonne qui, pour une sensibilité française, sera toujours goujaterie. On causa de la chose éternelle : l'amertume d'être allemand. Les troupes si nombreuses ne rapportent pas un sou au commerce ; elles se fournissent dans des coopératives ; il ne vient d'outre-Rhin que des gens de peu, avec une éducation de sauvages et seulement quelque argent pour parader, tels enfin que la vieille colonie messine ne voudra jamais les recevoir. Cette immigration incessante relèvera-t-elle les immeubles tombés à rien ? Et enfin la grande chose : on avait tout espéré du général Boulanger, il terrifie les Prussiens ; comment se trouve-t-il des mauvais Français pour le persécuter ?

A Metz, les petites et les grandes filles de qui Sturel et Saint-Phlin subissent la puissance émouvante, touchent par une délicatesse, une douceur infinie plutôt que par la beauté. Leur image, quand elles parcourent ces rues étroites, pareilles aux corridors d'une maison de famille, s'harmonise aux sentiments que communique toute cette Lorraine opprimée et fidèle. Quelque chose d'écrasé, mais qui éveille la tendresse ; pas de révolte, pas d'esclaves frémissantes sous le maître, mais l'attente quand même, le regard et le cœur tout entiers vers la France. C'est ici une caserne dans un sépulcre, mais c'est aussi un parfum, une manière de vieille province. Depuis 1870, la France fait voir d'immenses transformations, mais cette ville où ne sont restées que les classes moyennes et dans des conditions qui les soustraient à l'influence parisienne et des centres allemands, montre les couleurs fanées que l'imagination met sur l'ancien temps. Charmants anachronismes : dans Metz se promènent de jeunes sœurs de nos mères. Avec cela une honnête habileté. Sturel et Saint-Phlin qui cherchaient divers objets et un mécanicien, assez rare à cette date,

pour réviser leurs bicyclettes, s'émerveillèrent de la gentillesse, de la fraternité des « bonjour monsieur » qu'on répondait à leurs « bonjour » d'entrée. Et les « veuillez m'excuser », les « pardon », toute cette menue monnaie de la politesse française, comme les marchands la leur donnaient très vite, avec fierté, pour leur marquer : « Vous êtes Français ; nous aussi ! » Après cela, pouvait-on discuter les prix ? Tandis qu'on parlait de bicyclettes, de chaussures, de lainage, on ne pensait rien qu'à la France, présente tout entière dans la langue des vaincus, langue du passé, des souvenirs, de ceux qu'on aime et sans accent germanique. Et puis des compliments, des tas de petites fleurs. A Sturel : « On voit bien que monsieur se fait chausser à Paris et prend ce qu'il y a de mieux. » — A Saint-Phlin, tout naïvement : « Monsieur a le pied très joli : ce n'est pas comme ces Allemands. » Après une demi-heure de courtoisie, et les objets payés fort cher, on se quittait en disant : « Espérons. »

Le troisième jour de leur arrivée, ils visitèrent, au cimetière de Chambière, le monument élevé à la mémoire de sept mille deux cent trois soldats français morts aux ambulances de la ville en 1870. C'est, au milieu des tombes militaires allemandes, une haute pyramide. Deux inscriptions terribles lui donnent un sens complet. L'une tirée des *Ecritures :*

MALHEUR A MOI !
FALLAIT-IL NAITRE POUR VOIR LA RUINE
DE MON PEUPLE, LA RUINE DE LA CITÉ
ET POUR DEMEURER AU MILIEU, PENDANT
QU'ELLE EST LIVRÉE AUX MAINS DE L'ENNEMI !
MALHEUR A MOI !

MAURICE BARRÈS ET SON CHIEN FAVORI
Portrait par Mlle C. Laguarde

Cette plainte, cette imprécation, le passant français l'accepte dans tous ses termes, et l'ayant méditée, se tourne vers la France pour lui jeter : « Malheur à toi, génération qui n'as pas su garder la gloire ni le territoire ! » Et aussitôt encore : « Malheur à moi ! » Ne faut-il pas, hélas ! que tous, humblement, nous supportions une solidarité dans le crime commis, puisque après tant d'années écoulées et les enfants devenus des hommes, rien n'est tenté pour la délivrance de Metz et de Strasbourg que nos pères trahirent? Mais, dans ce même instant, il leur sembla qu'une main douce se posait sur leurs épaules; ils venaient de lire à l'autre face de la pyramide cette phrase plus pathétique encore que l'anathème :

LES FEMMES DE METZ
A CEUX QU'ELLES ONT SOIGNÉS

(*L'Appel au Soldat*. [Le Roman de l'Énergie Nationale.] 1 vol. in-18. 3 fr. 50. EMILE-PAUL, éd.).

Universitat
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ESPRIT RÉGIONAL

. . . . . .

« Moi, homme du terroir, éloigné de vos querelles parisiennes, j'embrasse la situation mieux que vous ne le pouvez. Ce n'est pas d'aujourd'hui, François, que tu souffres des Bouteiller. Te rappelles-tu, en 1879, au lycée de Nancy, notre classe de philosophie si fiévreuse? Bouteiller nous promenait de systèmes en systèmes, qui, tous, avaient leurs séductions, et il ne nous marquait point dans quelles conditions, pour quels hommes, ils furent légitimes et vrais. Nous chancelions. Alors il nous proposa comme un terrain solide certaine doctrine mi-parisienne, mi-allemande, élaborée dans les bureaux de l'Instruction publique pour le service d'une politique. « Je dois toujours agir de telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle », tel était le principe kantien sur lequel Bouteiller fondait son enseignement. Il y a là une méconnaissance orgueilleuse et vite tracassière de tout ce que la vie comporte de varié, de peu analogue, de spontané dans mille directions diverses. En effet, pour conclure, Bouteiller nous enseignait qu'un certain parti possède une règle

universelle, propre à faire le bonheur de tous les hommes.

« Cette prétention, qui fait de Bouteiller avec toutes ses tares un apôtre, un fanatique religieux, je la vois également vive chez notre Suret-Lefort qui, lui, pourtant, n'est qu'un ambitieux. Il m'a demandé de le mener çà et là chez des fermiers qui m'accordent quelque confiance et de les mettre au courant des besoins du pays. J'arrive bien à lui faire entendre, ce que savent les moindres de nos vignerons, que les méthodes pour travailler les cépages, pour négocier les produits, sont bonnes et vraies selon les régions; on lui fera encore admettre que nos maladies se développent et se traitent différemment selon les divers climats, mais il n'est pas assez plongé dans notre vie pour sentir que des nuances analogues existent dans tous les ordres de notre activité locale.

« Ce brave Suret-Lefort ne distingue pas qu'il y a des vérités lorraines, des vérités provençales, des vérités bretonnes, dont l'accord ménagé par les siècles constitue ce qui est bienfaisant, respectable, vrai en France, et qu'un patriote doit défendre. Sur tous les points où ne l'avertit pas un vigoureux holà! de ses électeurs, notre député est à la merci d'un dialecticien habile; il est prêt à toutes les expériences, parce qu'il ignore celles que ses aïeux et notre terre ont résolues pour lui; il ne se rend pas compte de l'avantage que nous aurions à persévérer dans notre tradition, c'est-à-dire dans la vie pour laquelle nous sommes appropriés, adaptés. Contre toutes les singularités qu'on lui propose, qui peuvent être des vérités ailleurs et qui par là sont soutenables dans l'abstrait, il ne se ménage point de refuge dans son innéité...

« Ici, Sturel, j'insisterai, et craignant de laisser dans

l'ombre la principale vérité qui m'anime, je veux te dire brutalement qu'étant donnée l'anarchie générale, pour la conduite de nos vies privées, — aussi bien que pour parer aux langueurs mortelles de la France, — c'est dans ses réserves héréditaires que chacun de nous doit se replier et chercher sa règle.

« Considère l'affreuse aventure de Racadot et les carrières douteuses de Renaudin, de Mouchefrin. Transportés de notre Lorraine dans Paris, ils adoptèrent des idées et des mœurs qui peuvent valoir pour d'autres, mais où ils n'étaient point prédestinés. Reniant leurs vertus de terroir et impuissants à prendre racine sur les pavés de la grande ville, ils y furent exposés et démunis. Les cafés devenus les tuteurs de ces orphelins volontaires les engagèrent dans la voie au bout de laquelle le boulevard acclame ses favoris. Elle ne convenait assurément pas à nos humbles camarades. Privés des crans d'arrêt que leur eussent été leurs compatriotes, ils glissèrent à la déchéance où nous les voyons. Regarde au contraire Rœmerspacher. Je ne partage pas toutes ses opinions, car nous eûmes au même sol des berceaux différents ; mais je dis que voilà un homme, parce qu'il reste profondément lorrain et qu'au lieu de se laisser dominer par les éléments parisiens, il les maîtrise, les emploie selon sa guise. J'ignore s'il trouvera de grandes occasions où donner sa mesure, mais toutes les circonstances se dénoueront pour lui dignement, d'une manière harmonieuse à son type, car il appliquera le fameux proverbe de son grand-père : « Quand on monte dans une barque, il faut savoir où se trouve le poisson. »

« Voilà des réflexions, Sturel, dont s'étonneraient seuls les Français qui ne diagnostiquent pas leur mal. Ils sont bien rares, en effet, ceux d'entre nous qui n'ont

point souffert d'un déracinement physique et moral. Tu cherches notre remède dans une exécution des Bouteiller. Que n'es-tu resté à la Chambre! Je te recommanderais une idée que je caresse. A qui m'adresser? Peut-être à Bouteiller. Tu te récries? Eh! s'il nous coûte cher, c'est bien le moins qu'on l'emploie.

« Je voudrais obtenir que, dans les écoles normales, on donnât aux futurs instituteurs un enseignement régional.

« Je voudrais, par exemple, qu'à l'Ecole normale de Nancy les maîtres futurs de nos enfants fussent avertis par des promenades et par des leçons de choses (visites aux industries, aux cultures, aux lieux mémorables) sur les conditions particulières au milieu desquelles notre petit peuple lorrain s'est élevé et participe à la culture française.

« Tu souris, Sturel. Non point, je le sais bien, de la *vertu régénératrice que je prête au sens historique* : tu souhaites avec moi que nos provinces sortent de leur anesthésie et cessent de s'oublier elles-mêmes, que *nos enfants se connaissent comme la continuité de leurs parents*. Mais la mesquinerie de mon moyen te heurte. Hé! Sturel, il s'agit de remonter une si longue pente! On méconnaît si totalement la loi où je m'attache : à savoir que *la plante humaine ne pousse vigoureuse et féconde qu'autant qu'elle demeure soumise aux conditions qui formèrent et maintinrent son espèce durant des siècles*. Je serai bien heureux si je puis seulement en rapprocher les esprits, la faire « prendre en considération ». Je présente aux Chambres ma très modeste proposition de la même manière qu'on leur demande parfois d'inscrire au budget une centaine de francs ou de réduire un chapitre d'une somme insignifiante, « à titre d'indication. »

« Au reste, je ne songe pas à me substituer aux spécialistes de la pédagogie. Je leur signale qu'ils obtiendront un plus beau rendement, s'ils tiennent compte (puisqu'aussi bien *on ne saurait donner à un élève que ce qu'il possède*) des qualités de race, des dispositions locales, de toute l'hérédité qu'ils doivent éveiller et façonner dans leurs écoles. Mais c'est à eux de connaître les moyens. Et même je ne me fie dans aucune disposition formelle des programmes : les plus sages règlements demeureront impuissants si un esprit ne vient pas animer l'ensemble des études. Il y faut les inspirations de l'amour, de l'amour pour la terre et pour les morts. Nul manuel d'histoire locale ne suppléerait chez les instituteurs certain sentiment de vénération qui, *sensible à chaque minute* de leur enseignement, saura seul éveiller chez l'enfant la génialité de la race.

« Peut-on calculer dans quelle mesure Bouteiller nous atrophia pour avoir marqué si peu de déférence envers ma grand'mère, pour avoir un certain jour livré à nos ricanements le dessein que je tenais d'elle de rester dans l'Est et dans la condition des miens? Je m'en prends à l'Université autant qu'aux dévastations du Cardinal-Roi et qu'aux grandes guerres de l'Empire, s'ils sont devenus rares chez nous, les géants de grande verve, hardis et matois, dignes compagnons de Bassompierre, rudes partisans de frontière, en qui je reconnais les gens de la « Marche » lorraine. Quelques survivants de notre nationalité brillent encore dans nos villages, et leur popularité, incompréhensible pour l'étranger, vivifie tout le canton. Où qu'ils s'exilent, d'ailleurs, ils ne passent pas indifférents. As-tu rencontré à Paris Monseigneur M...? Quel vigneron lorrain que ce vénérable prélat! Et G..., de la Sorbonne, l'as-tu

entendu bougonner, conter? Les Parisiens croient que c'est le sel attique, mais c'est la verve de l'ancien Nancy, du Nancy autochtone, non mêlé d'Alsaciens, de protestants et de juifs. Et puis, il y a E. G., qui essaya de jouer l'anarchiste. Anarchiste, lui l'un des trois plus jeunes engagés de 1870! Un bon « gueulard »! comme on dit à Vézelise. Il lui fallait la vie des camps, des coups à donner et à recevoir pendant une vingtaine d'années pour dépenser son atavisme de joyeux partisan. Ces trois hommes, si divers et tous proches de notre terroir, si nous causions librement, ah! Sturel, comme je les déshabillerais et que je te ferais saisir en chacun d'eux la particularité lorraine!

» Quelques personnes redouteront cet esprit régional dont je voudrais pénétrer tout l'enseignement. Elles craindront qu'un système si réaliste ne nuise à la culture classique, et l'on plaidera contre une « nourriture » lorraine au nom des bonnes humanités. Hélas! ce sont nos lycées qui n'ont plus rien d'humain au sens des « humaniores litteræ » et si l'on entend par « humanités » les études qui font l'homme. Ah! plutôt que des Bouteiller qui nous imposaient éloquemment leurs affirmations, que n'eûmes-nous un promeneur qui, parcourant avec nous le sentier de nos tombeaux, nous éveillât *en profondeur!* Ses leçons de choses locales, suivant une espèce d'ordre naturel et historique, fussent allées ébranler jusque dans notre subconscient tout ce que la suite des générations accumula pour nous adoucir, pour nous doter de gravité humaine, pour nous créer une âme. Nos vignes, nos forêts, nos rivières, nos champs chargés de tombes qui nous inclinent à la vénération, quel beau cadre d'une année de philosophie, si la philosophie, c'est, comme je le veux, de *s'enfoncer*, pour les saisir, jusqu'à nos vérités propres!

« Je craindrais d'alourdir cette lettre, Sturel, mais j'ai tracé pour mon premier fils, Ferri de Saint-Phlin, plusieurs plans d'études littéraires, philosophiques et artistiques en Lorraine. Les champs de bataille de 1870, la petite ville de Varennes où la monarchie française périt dans un accident de voiture; les Guise; Saverne, sur la frontière d'Alsace, que le bon duc Antoine ensanglanta des Rustauds; Jeanne d'Arc, telle que l'illumine Domrémy parcouru pas à pas; Beaudricourt et Domvallier, humbles villages qui couvèrent la lointaine formation de Victor Hugo; Chamagne, dont Claude Gelée n'oubliait point dans Rome la douceur; le sublime paysage de Sion-Vaudémont, désert, et qui embrasse sept siècles de nos destinées; la Moselle, chantée par Ausone et pleine de romanité, voilà qui nous parle; voilà qui nous découvre nos *points fixes*. Et dans l'hypothèse d'une annexion (hypothèse toujours pressante pour nous autres, gens des marches orientales), ce sont ces grands souvenirs reconnus en commun qui nous permettraient le mieux de garder sous un joug politique étranger notre nationalité profonde. Mon petit garçon s'en assurera, un sac d'enfant de troupe sur le dos, sa main dans la main de son père, au cours de belles promenades sur le plateau lorrain, dans la vallée mosellane et meusienne et sous les sapins de nos montagnes. A chaque pas et dans tous les âges, qu'y trouvera-t-il de principal et qui fait toucher la *pensée maîtresse de cette région? Une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin.* Ce fut la destinée constante de notre Lorraine de se sacrifier pour que le germanisme, déjà filtré par nos voisins d'Alsace, ne dénaturât point la civilisation latine. Quel grossier aveuglement si, pour écarter une éducation par la terre et par les morts lorrains, l'on invoquait les intérêts du classicisme! Les gens de la

marche lorraine furent éternellement l'extrême bastion du classicisme à l'est.

« Mon fils, si Dieu favorise mes soins, héritera ces vertus de notre nation. Il possédera la tradition lorraine. *Elle ne consiste point en une série d'affirmations décharnées, dont on puisse tenir catalogue, et, plutôt qu'une façon de juger la vie, c'est une façon de la sentir; c'est une manière de réagir commune en toutes circonstances à tous les Lorrains.* Et quand nous avons cette discipline lorraine, — disons le mot, cette épine dorsale lorraine, — oui, quand une suite d'exercices multipliés sur des cas concrets a fait l'éducation de nos réflexes, nous a dressés à l'automatisme pour quoi nous étions prédisposés, nous pouvons alors quitter notre canton et nous inventer une vie. Sortis du sol paternel, nous ne serons pourtant pas des déracinés. Où que nous allions et plongés dans les milieux les plus dévorants, nous demeurerons la continuité de nos pères, nous bénéficierons de *l'apprentissage séculaire que nous fîmes dans leurs veines avant que d'être nés et tandis qu'ils nous méditaient.*

« Depuis quatorze années, Sturel, que nous apprenons en commun la vie, toutes nos expériences t'affirment l'utilité de l'œuvre profonde où je te convie. Reconnais qu'en t'y consacrant tu répliqueras aux Bouteiller plus victorieusement que si tu t'abîmes à les suivre.

« Pour me presser de t'accompagner derrière le cercueil de Boulanger, il y a deux ans, tu mis au bas de ta lettre une belle formule très juste : « Ton ami, disais-tu, d'une amitié qu'ont faite nos pères. » J'ai cédé à ton désir, car ce vaincu, après tout, en appelait aux énergies de notre vieux pays, mais notre amitié et nos pères ne demandent pas que je m'enrôle dans une conspira-

tion indéterminée. Accepte mon refus et pèse mes raisons. Hypnotisé par une juste haine, crains, François, que ta figure ne prenne l'expression de figures dont tes yeux ne paraissent pas pouvoir se détacher.

(*Leurs Figures* [Le Roman de l'Énergie nationale], 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Émile-Paul, édit.)

COUCHER DE SOLEIL

... Je fus averti qu'un tel jour approchait de son terme par les torrents de sang qui se mêlèrent à la lagune. Le soleil, en la quittant, ne voulait-il laisser derrière lui qu'une belle assassinée? De monstrueuses araignées travaillaient à relier de leurs fils les chétifs arbustes de la rive. Les crabes se hissaient hors de l'eau. C'était l'heure de la plus active fermentation, et pour gagner Venise, j'avais encore un long temps de gondole.

L'eau qui entoure San Francesco est plus morte que sur aucun point de cette mer esclave. Nous serpentions dans un chenal étroit, à travers des terres demi-noyées et faites d'herbes pourries, d'où se levaient de grands oiseaux. Tout auprès de nous, les perches dressées pour avertir les bateliers semblaient des tracés posés sur un tableau sublime pour guider d'inhabiles copistes. Là-bas, sur notre droite, Venise au ras de la mer, s'étendait et devait faire une barre plus importante à mesure que le soleil s'anéantissait. Des colorations fantastiques se succédèrent qui eussent forcé à s'émouvoir l'âme la plus indigente. C'étaient tantôt des gammes sombres et ces verts profonds qui sont propres aux ruelles mysté-

rieuses de Venise; tantôt ces jaunes, ces orangés, ces bleus avec lesquels jouent les décorateurs japonais. Tandis qu'à l'Occident le ciel se liquéfiait dans une mer ardente, sur nos têtes des nuages enivrants de magnificence renouvelaient perpétuellement leurs formes, et la lumière crépusculaire les pénétrait, les saturait de ses feux innombrables. Leurs couleurs tendres et déchirantes de lyrisme se réfléchissaient dans la lagune, de façon que nous glissions sur les cieux. Ils nous couvraient ils nous portaient, ils nous enveloppaient d'une splendeur totale, et, si je puis dire, palpable. Vaincus par ces grandes magies, nous avions perdu toute notion du réel, quand des taches graves apparurent, grandirent sur l'eau, puis nous prirent dans leur ombre. C'étaient les monuments des doges.

Nous rentrâmes dans la ville avec un sentiment de stupeur et de regret, avec la courbature générale que dut avoir Lazare à sa résurrection. Au sortir des sépulcres de Burano, de Torcello et de Mazzorbo, nous venions d'être ravis, la fièvre aidant, jusqu'aux fulgurations que les croyants placent après la mort.

Au reste, il est impossible de rapporter l'agonie du soleil sur la lagune vénitienne. Après s'être prodigué jusqu'à nous contraindre à sortir de notre personnalité, il nous touche le front d'un dernier rayon pour nous dire : « Et maintenant, oublie; il ne faut pas que ces choses soient révélées. » C'est qu'alors nous atteignons aux points extrêmes de la sensibilité, quand le rare s'élargit et se défait dans l'universel, et que notre imagination, à poursuivre le but sans trêve reculé de nos désirs, s'abîme dans une lassitude ineffable. La nuit qui succède à ses aspects extraordinaires envahit notre cerveau, et leur conjuration ne nous laisse que des souvenirs vacillants.

PORTRAIT DE MAURICE BARRÈS
Peinture par Jacques-Blanche

Je suis allé respirer un myrte du désert : comment prouver son parfum, dont la poésie provient de ce qu'il se dissipe stérilement et retombe aux miasmes d'un rivage décrié?

(*Amori et Dolori Sacrum*. [La Mort de Venise. 1 vol. in-12. 3 fr. 50. Émile-Paul, éd.).

LES
AMITIÉS FRANÇAISES

Pour jouir du soleil couchant, nous étions remontés sur la sainte colline...

Sous la feuillée du Bois-Chenu, quand nous marchions silencieux, l'*Angelus* de la paroisse commença de tinter. Ces sons limpides agrandirent subitement nos méditations et le paysage. Ils animaient dans ma conscience les documents qu'y accumulèrent de fréquentes lectures du double procès de condamnation et de réhabilitation. Nous n'avons jamais lu les interrogatoires de l'héroïne ou les réponses des témoins sans être frappé de la puissance qu'avait sur elle le son des cloches.

Au procès de réhabilitation, un laboureur de Domremy dépose : « Quand elle était dans les champs et qu'elle entendait sonner la cloche, elle s'agenouillait. » Le marguillier ajoute que Jeanne lui avait promis de la laine (de ses brebis, sans doute) pour qu'il mît du zèle à sonner les cloches de complies (pour qu'il sonnât longuement au coucher du soleil). — Dunois raconte :

« Elle avait cette coutume, à l'heure des vêpres, au crépuscule de la nuit, de se retirer à l'église et faire sonner les cloches pendant une demi-heure. » — Elle-même, au cours de son procès, sur interrogation, déclare que dans ce jour ses voix la visitèrent « trois fois, à savoir : le matin, à vêpres et tandis qu'on sonnait l'*Ave Maria* du soir ». — Mais il lui fallait le grand silence. « Plusieurs fois, est-il dit au procès, Jeanne ne parvint pas à comprendre ses « voix » à cause du bruit de la prison et au milieu du tumulte de ses gardiens. » C'est même là-dessus qu'elle prononça la phrase sublime : « *Quod si esset in uno nemore, bene audiat voces venientes ad eam.* » — Le vendredi 30 mai 1431, étant « à sa fin et en l'article de la mort », elle fut interrogée par plusieurs de ses juges avant que d'être emmenée au bûcher, et la pure victime dit qu'elle entendait ses voix surtout à l'heure des complies (qui sont le dernier office du jour), et aussi le matin quand les cloches sont en branle. Alors maître Pierre Maurice, un des misérables habiles hommes qui l'épiaient, l'obsédaient, la poussaient dans des pièges, dit que « diverses personnes, lorsqu'elles entendent sonner les cloches, croient entendre et comprendre des paroles ».

Quel méchant homme! Je me demande s'il fut jamais rien chuchoté de pire que cette phrase grisâtre qui voulait *in extremis* dépouiller Jeanne de toute confiance dans son passé et de tout espoir dans son avenir.

S'il s'associe à notre passion de méditer respectueusement sur le secret de Jeanne d'Arc, le lecteur m'excusera d'avoir ici rassemblé les textes qui prouvent le rôle des cloches dans la vie de cette voyante.

Dans ce long calme et ce désert, dans ce jour privilégié qu'est un voyage à Domremy, qu'avons-nous

entendu des cloches sous les arbres? Je connais que le frémissement des branches fait une vie, un geste, une phrase. Mais qu'y puis-je distinguer? Je ne pénètre point leur domaine mystérieux où la vierge était familière. Les forêts lui proposent d'agir. Elles m'apportent les enchantements de la mélancolie.

Force sublime de la virginité, qu'avaient reconnu nos aïeux les Celtes, que soupçonnent les physiologues et que parfois je crus comprendre. Donner de la vie, c'est aussitôt connaître dans une lassitude le vrai sentiment de la tombe. Il se mêle aux vertes ramures, à l'audace joyeuse des oiseaux, à notre émoi de la beauté, le roman vaporeux de la mort. C'est qu'à certain philtre on ne fait pas sa part une fois qu'il s'est glissé dans nos veines où nos puissances ne sont plus intactes.

Empêché de s'introduire au monde céleste avec les ramures, mon esprit du moins s'ébranle à l'appel du clocher dont les fondements s'assurent au milieu des tombes. *Deum cano*, dit la cloche dans les airs sans que je suive sa louange, mais son *Defunctos ploro* se répercute dans mon âme pensive. La cloche mène au cimetière comme elle convoque au baptistère; de la même voix qui proclame : « Ils ont gagné leur repos », elle annonce à la société de nouveaux collaborateurs. Son joyeux carillon nous assure d'un prochain glas funèbre, mais pour l'entre-deux va-t-elle nous avertir?

Les cloches disaient à Jeanne un large chant de confiance : « Tu marcheras, tu triompheras... » Et l'enfant soumise s'enivrait des rêveries d'une action glorieuse. Mais trop vite la cloche se taisait. . La cloche qui nous fait nous connaître, puisqu'elle ébranle notre émotivité, ne nous dit point les événements. Dès l'aube, je sais ma vocation; seul mon couchant connaîtra mon destin.

« Sonne, sonneur; pourquoi t'interrompre? Avec oji

je partagerai la laine de mes brebis, si ta cloche claire achève de me dévoiler mon sort... » Hélas! le battant a cessé de frapper; des ondes continuent à vibrer dans les airs, qui décroissent, se taisent. Extrêmes confidences que Jeanne agenouillée longuement essaie de surprendre. Les sons vaporisés se fondent avec les vapeurs du ciel. Beaux nuages indécis et multicolores, mouvantes constructions, sur ma curiosité vous demeurez suspendus...

L'ignorance est tiède à ceux que glacerait une vue nette des lointains. Je ne paierai point le sonneur pour que les prophétesses plus longtemps au clocher se balancent puisque ces grandes semeuses de bruit ne peuvent pas jeter sur la terre de la semence de bonheur.

J'ai connu leur psaume, qui n'est qu'une implacable affirmation de la dure nécessité. Quand survinrent la mort de mon père et puis la mort de ma mère, et que je marchai derrière leur corps vers le cimetière, la cloche de ma paroisse soudain commença publiquement à me parler. Je tremblai quand son premier coup ébranla l'air et qu'au milieu de mes parents et de mes amis je passai le seuil familial, la porte de la maison où désormais j'étais le maître. Grâce à cette annonciatrice, je n'étais plus seul dans une nature indifférente. Les airs retentissaient de ma plainte. Ne te tais pas, glas de terreur! Après toi, commencera l'affeux silence, et quand, mon tour arrivé, tu devras retentir pour moi, nul ne saura plus les mots ni les vertus des miens. Leurs portraits même seront brutalement maniés et rejetés parce qu'ils manquent de valeur artistique. Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut, c'est un petit

garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose...

Cependant les cloches se sont tues, et Philippe, qui n'aime pas qu'on rêve, veut que je lui dise comment furent punies les méchantes gens qui brûlèrent Jeanne au Vieux Marché. Je n'assombrirai pas son imagination. C'est d'un autre qu'il connaîtra l'une des pages les plus dures de l'histoire. Plusieurs des bêtes féroces par qui la Lorraine avait été martyrisée jouirent de la faveur et même de l'amitié royale. Quand Charles VII fit son entrée solennelle à Paris, l'un des tortionnaires le harangua au nom des Facultés. Ce ne serait pas la peine que je me fusse mêlé à quelque politique, si je devais là-dessus me scandaliser. De tels faits, à les bien comprendre, donnent sa véritable couleur à la vie qui est cruelle. Mais ils ne font point une nourriture pour un pauvre petit garçon. Je me bornai à lui dire :

— Cauchon était si méprisé qu'après sa mort on l'a déterré et jeté aux ordures...

Je vois bien qu'il fait un geste pour m'interrompre... Peut-être a-t-il oublié que Cauchon était le président du tribunal...

— Non, me dit-il, je le connais. Et tu sais ce qu'on répond?

— Quoi donc?

— Mais quand on dit Cauchon?

— Eh bien! Philippe, je ne t'entends pas.

— On répond : « Cauchon toi-même. »

Il rit avec un regard d'ange, avec ses yeux, avec son front où tout est limpidité. J'en demeure stupide, puis très vite enchanté. O petit innocent, tu recueilles la tradition. Ce n'est pas en vain que je t'ai amené de Paris sur la terre natale! Comme une jeune éponge, à peine

plongé dans le milieu lorrain, tu t'appropries les facéties qu'il y a des années, des années, j'ai déjà ramassées sous les bancs de notre école, dans notre petite ville lorraine. Tu travailles modestement dans la voie. Tu vis chacune de mes heures ; avec toi, je repasserai par mon humble sentier. O ma jeunesse, ma plus bête et jeune jeunesse, qui refleurit ! Quand j'étais rassasié, voilà que, par cet enfant, je me retrouve à jeun devant le vaste univers.

Il est des jours qui sont des îles... Au bord d'une telle journée de l'automne en Lorraine, viennent battre les sombres flots de l'hiver parisien. Mais plus sombres l'entourent les nuages, les neiges et les pluies de toutes nos vies médiocres. Divine douceur de ce chétif paysage si mol et si fort, racinien et cornélien ! Il brise le cœur et l'affermit. Perpétuel attendrissement, mais qui formerait des héros.

(*Les Amitiés Françaises*, notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie. 1 vol. in-18. 3 fr. 50. Emile-Paul, éd.).

L'ARRIVÉE A SPARTE

Nous suivons un torrent pétré à travers des plateaux stériles. Il semble que la même cause ait désolé cette vaste pierraille et le cœur de mon cocher. Çà et là, un paysan, qu'on dirait un Kabyle, mène une charrue, dont le fer débile gratte mal la surface du sol. Parfois on croise une fuite en Égypte. Une heure plus loin, des bergers aux visages noirs nous regardent du haut des roches. Appuyés sur de longs bâtons et le fusil à l'épaule, ils ont des poses de style. Leurs chiens-loups aboient furieusement. Quelques bandes de terre rouge héroïsent le paysage, mais il a, en général, la couleur du dos des rares ânes qui, les oreilles droites, y promènent leur sympathique humilité.

Un pauvre Khani nous fournit du lait de chèvre et un café buvable. A-t-il beaucoup changé depuis le passage de Chateaubriand? « J'avais mangé l'ours et le chien sacré avec les sauvages; je partageai depuis le repas des Bédouins, mais je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce premier Khani de Laconie ». J'y laisse reposer notre triste cocher mélomane, et, d'un pied léger, je le précède.

Il est midi ; l'heure ajoute à l'aridité. Seules, quelques rares chèvres, dispersées, bravent le soleil qui, brutalement, vient de succéder au froid : les bêtes font toute la vie de ces étroits défilés. Pour la première fois, le mince sujet classique, du pâtre qui se désespère d'une brebis égarée, m'apparaît avec un sens vivant...

Mon voiturier m'avait rejoint. Par mille lacets, nous gravissions une montagne toute en verdure. Quand nous fûmes exactement au point de partage et que nous franchîmes le col, nous rencontrâmes une tempête qui courait sur nous de la Laconie et qui faillit nous dépouiller; puis, dans la même minute, à travers les poussières que ce vent furieux soulevait, là-bas, par-dessus les abîmes où gît la plaine de Sparte, nous découvrîmes des crêtes puissantes et nombreuses. Je n'eus pas à demander leur nom : le Taygète.

Sa chaîne se disposait avec ordre et puissance. Son nuage faisait marcher de grandes ombres sur les montagnes plus basses interposées entre nous et cette suite d'arêtes tragiques.

L'ouragan qui nous secouait sur ce plateau pelé s'harmonisait avec mon premier saisissement. Un tel grandiose, dont la musique de Beethoven m'a seule donné l'avant-goût, bouscula mon âme d'une si forte manière que je m'entendis m'écrier : « Hélène, je le jure, n'est pas une poupée ! En elle la volupté triste se confond avec les fureurs qui affrontent la mort. L'homme veut tuer et se perpétuer et les pics sévères que voici présidèrent aux efforts les plus réussis de ces deux sauvages instincts pour s'élever à l'héroïsme ».

Mais déjà de nouveaux renflements des sommets où nous courions me cachaient le Taygète.

Il avait suscité toutes nos forces intérieures. La morose cantilène de mon voiturier ne me semblait qu'un

soupir de la ville des pachas et la basse mélancolie d'un esclave. Le génie de Lacédémone, dans un grand coup de vent, venait de m'assainir l'âme et de balayer ce chant de malaria.

Bientôt je vis sans obstacle le Taygète, de ses cîmes jusqu'à sa base. Pour ajouter à mon plaisir par le contraste, en même temps que je reconnaissais le Taygète comme le héros du paysage, je promenais mes regards dans le ciel plein de nuages et de soleil, et dans la riche vallée surabondante de verdures étalées immédiatement sous mes pieds, je découvris l'Eurotas, dont les eaux brillaient; les blanches maisons de la nouvelle Sparte éclataient dans les vergers de la plaine; des villages aux toits rouges, pareils à des bosquets sacrés, s'abritaient sur les flancs généreux du Taygète. Et, perchée sur un monticule, là tout au fond du décor, je finis par distinguer la noble ville de Mistre que je cherchais expressément.

C'est une ivresse de mettre en place, sur des lieux qu'on aborde pour la première fois, des noms de poésie. Je me répète à l'infini ces syllabes : Mistre, Lacédémone, Eurotas, Taygète, tandis que d'interminables lacets nous conduisent au fond de la vallée parmi des arbustes verts, le plus souvent des lauriers-roses. Un mois plus tard, j'eusse atteint l'Eurotas à travers leurs branches fleuries.

Dans cette dernière heure, la plaine prend un aspect d'incomparable fertilité. Je m'engage entre les huttes qui recouvrent, dit-on, la Sparte des héros. Partout, des arbres à fruits et de petites rivières. J'aperçois deux gerbes bruissantes qui tombent de la montagne. Que ne peut la lumière de la Grèce? Elle charge de beauté une colonne de poussière soulevée au loin par le vent.

Sparte, le soir où j'y parvins, embaumait les lilas en fleur. Parmi les blanches maisons de ce grand village

neuf, je crus au premier regard retrouver l'Andalousie, Grenade, par exemple, d'où l'on voit, tout en brûlant, les neiges du Cerro de Mulhacen. Mais à l'ouest de Sparte, le fleuve Eurotas, en s'écoulant parmi ses désolations, fait avec le mont Taygète, un accord sublime. Le Taygète, vigoureux, calme, sain, classique (bien qu'il porte dans ses forêts toutes les lyres du romantisme), nous propose les âmes d'où l'on juge la vie fuyante. Cette plaine éternelle exprime des états plus hauts que l'humanité. Je puis dire d'un seul mot, le plus beau de l'Occident, ce que j'ai d'abord perçu dans ce fameux paysage : de la magnanimité.

(*Le Voyage de Sparte*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50. ÉMILE-PAUL, éd.).

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Le 4 octobre 1902, un peu avant sept heures du matin, nous nous trouvâmes une vingtaine de jeunes gens habillés en civil, dans la cour de la vieille caserne d'artillerie de la place d'Austerlitz. J'étais le seul Alsacien.

Les Allemands s'approchaient les uns des autres, en s'inclinant légèrement :

« J'ai l'honneur de me présenter à vous », et ils disaient leurs noms. Je dus à mon tour me nommer.

On me désigna avec trois autres pour la seconde batterie. Un sous-officier nous dit de le suivre. Nous payâmes la somme exigée par l'État pour le prêt d'un cheval et sa nourriture pendant six mois; le magasin d'habillement nous vendit trois casques, un manteau, des bottes, tous les effets de grande et de petite tenue. J'étais renseigné sur les usages : j'abandonnai au sous-officier de chambrée deux casquettes plates, deux sabres, un manteau, pour qu'il en fît son affaire avec les sous-officiers de ma batterie. On me conduisit dans

la chambrée de mon brosseur qui devenait ainsi la mienne; j'y partageais avec lui une petite armoire en bois blanc. Je fis la connaissance de mon cheval et du brosseur de mon cheval.

Ces longues stations et ces attentes debout dans l'humidité sont fatigantes, surtout si l'on a les nerfs en révolte.

Je ne pus prendre sur moi de me joindre à mes trois « camarades » quand ils m'avertirent qu'il serait sage d'offrir un verre aux sous-officiers.

A onze heures, un volontaire me dit :

— Nous allons boire un verre de bière et puis nous déjeunerons.

Je m'excusai de ne pouvoir les suivre. Ils partirent ensemble et déjà ils étaient liés. Je regagnai ma chambre. Je me sentais comme une île douloureuse au milieu d'un brutal océan d'indifférence. Si j'avais été soldat en France, j'aurais eu dans ma chambrée des compagnons un peu jaloux, défiants, désagréables, c'est possible ! et aussi des sous-officiers raides et contrariants; mais je crois que j'aurais trouvé en moi-même une bonne humeur, une qualité de vie supérieure et entraînante pour fondre toutes les préventions : celles des autres et les miennes propres. J'aurais été si évidemment un soldat de bonne volonté et un compagnon désireux de plaire, qu'entre nous tous, il se serait créé un lien fraternel. Ou bien encore, je me serais convaincu que j'étais à mon propre service, que je collaborais à la puissance de la France, et dans des petitesses sainement interprétées, j'aurais voulu voir des grandeurs.

Ces réflexions me tinrent lieu de déjeuner.

A deux heures après midi, les volontaires des différentes batteries étant réunis dans la grande cour, le lieutenant apparut pour la première fois.

Cliché Otto

L'UN DES DERNIERS PORTRAITS DE MAURICE BARRÈS

C'était un petit lieutenant à peine majeur, rose et joufflu, les cheveux ras, très raide et très sanglé. Il se promenait en caressant une moustache claire dont la pointe, trop dardée sous le nez, lui donnait un drôle d'air. Ses gants, ses manchettes et son col très haut émerveillaient par leur blancheur sur l'uniforme sombre. Certainement il jouissait de nous montrer sa suprême élégance militaire. Mes compagnons l'admiraient beaucoup. Eux et lui servaient le même idéal.

Tous ces gens-là étaient emboîtés dans le même ordre social. Notre lieutenant était exposé à fréquenter les familles de ces volontaires, à faire danser, voire à épouser leurs sœurs : aussi était-il enclin à se montrer homme du monde; mais en même temps il prenait un ton rude, parce que c'est une habitude traditionnelle, parce qu'il devait s'imposer à plusieurs d'entre nous qui étaient ses aînés, et enfin parce qu'il entendait réagir contre la secrète mésestime des hommes d'étude pour les militaires.

Sa première phrase fut sèche :

— C'est moi qui suis chargé de faire votre instruction. Je pense que nous nous entendrons bien. Nous allons commencer par vous enseigner le salut.

Un énorme maréchal des logis, aux yeux infiniment bleus, l'assistait. Pour se donner de l'autorité, il bombait sa poitrine, ce qui ne l'empêchait point de paraître bossu, car ses omoplates saillaient dans son vaste dos. Ce géant osseux à la grosse moustache broussailleuse semblait puéril à cause de son inhabileté à manier ses formidables mains et ses pieds. Il avait mis cinq ans à gagner son grade; quel ton devait-il prendre avec ces inférieurs riches et instruits, qui allaient devenir si rapidement officiers? Il était irrité contre ces heureux volontaires, en même temps qu'intimidé par le petit

lieutenant qui le surveillait en se pavanant : de là, un zèle maladroit et de la dureté.

Nous apprîmes à saluer, puis il y eut des exercices de marche et d'assouplissement, enfin une heure d'équitation. J'avais le sang à la tête, j'étais affaibli de n'avoir pas déjeuné, mais dans mon extrême malaise, mêlé de froid et, le dirai-je, d'une étrange peur confuse, je m'efforçais de me dominer, de ne pas me mettre en colère, d'être attentif à tous ces exercices de clowns que nous recommencions indéfiniment. C'était un orage dans mon cœur. Parfois, car je suis violent de caractère, j'admettais de rompre brusquement ce cauchemar. « Ai-je vraiment bien fait, me disais-je, de rester en Alsace? Supporterai-je cet esclavage? » J'aurais voulu réfléchir à ma misère; cet homme qui la créait m'en détournait. De minute en minute, j'entendais sa voix :

— Volontaire Ehrmann, vous n'êtes plus, ici, dans la vie civile; tâchez de faire attention.

Je calculais que cet être déplaisant jouissait de se sentir armé de pleins pouvoirs, et que ma révolte ne montrerait rien que l'impuissant soubresaut d'une âme trop débile. Ce long exercice, auquel mes muscles n'étaient pas assouplis et contre lequel je me cabrais, me mit au point que je pensai à me déclarer malade. Je demeurai pourtant au service d'écurie, où l'odeur des chevaux, les lampes fumeuses, la grossièreté des soldats, la rude voix du fourrier portèrent au paroxysme ma nausée.

Vers neuf heures du soir, harassé de fatigue et sans doute d'inanition, je quittai la caserne et regagnai ma chambre.

J'enlevai, j'arrachai mon uniforme pour m'habiller en civil.

Telle était mon horreur de mon nouvel état que je

pensai à M. Le Sourd pour lui donner raison. Il me sembla que j'avais méconnu où était la vraie virilité. Je vis mon devoir dans la désertion. Je commençai à garnir de vêtements et de linge une valise. L'Orient-express traverse Strasbourg à minuit vingt; en une heure, sans risques réels, il me mènerait à la frontière. J'allais être à Lunéville, libre de toute contrainte, la poitrine dégagée, jouissant de la beauté du monde, rendu à ma dignité aussi bien qu'à ma véritable patrie. Cette perspective m'enivrait plus qu'une convalescence. J'étais le noyé qui repousse le fond où les herbes, quelques secondes, le retinrent.

Mon premier soin serait d'écrire à mon père... Mais cette lettre, puisque je disposais de trois heures avant le départ du train, j'allais la rédiger. Je la déposerais à la boîte même de la gare.

Une véritable fièvre me dictait mes mots et mes phrases; il ne me fut pas difficile d'exprimer avec force mon horreur de cette nauséabonde journée; mais une réflexion me gêna, c'est que mon père et moi, nous n'avions jamais supposé que cette caserne pût m'être agréable, et cependant les raisons d'y entrer nous avaient paru les meilleures. Je vis bien qu'il ne suffisait pas de dire : « Je vais bien passer six mois abominables. » Je devais, en outre, lui démontrer que nous nous étions exagéré les inconvénients d'une désertion.

Mon père, dans la vie, n'admet pas le caprice. S'il me plaignait d'être soldat allemand, jamais il n'accepterait que j'eusse, d'un coup de tête, abandonné l'Alsace et ruiné son projet de m'établir médecin à Colmar.

J'ai vu des familles s'acheminer en groupes, à de certains jours, vers Belfort, Bâle, ou Nancy. « Où allez-vous? » leur disait-on. « Nous allons voir le fils qui a passé la frontière. » Deux années, trois années, cinq

années, on reste fidèle à ce pèlerinage ; puis la vie efface les traits ; on devient des étrangers.

Nul moyen de nier ce fait : à minuit vingt, sitôt monté dans l'Express-orient, je sortais pour toujours de l'Alsace et de ma famille. Mon père me soutiendrait-il en France? Je n'y comptais guère. Il aurait d'abord à payer une lourde amende...

Eh bien, je m'embarquerai... Repris par de vieux rêves aventureux, je me voyais médecin sur un vaisseau. Mais là encore, un obstacle. La loi française m'oblige à refaire en France toutes mes études médicales, échelon par échelon, et même il faut que je passe les baccalauréats...

L'effort ne m'effraye pas, et, d'instinct, j'aimerais les risques, mais je suis de ces gens qui naissent constructeurs : j'éprouve une invincible répugnance à détruire quoi que ce soit. Je pensai que j'avais déjà posé de solides blocs pour l'édifice de ma vie et que, dans une minute, j'allais tout jeter bas. Sur un inconvénient personnel, j'allais ruiner une édification sociale, une famille.

Un vrai désespoir moral vint accroître la fureur physique dont cette journée m'avait empli...

C'est alors que mes yeux tombèrent sur une lettre que le facteur avait apportée dans la journée. Je l'ouvris sans curiosité ; elle était de M^me^ d'Aoury. Je me rappelle exactement ses paroles, parce que, bien des fois, au cours de ce semestre, je me les suis répétées : « Monsieur, m'écrivait-elle, je viens vous donner des nouvelles de votre adversaire. Il est guéri. Je sais que c'est le jour où vous entrez au régiment, je tiens à vous assurer de notre sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez certainement avec succès. »

Ce que j'éprouvai ne peut être compris que si l'on se

représente dans toute sa force mon angoisse. Vous n'imaginez pas le bien que cela fait, quand on se sent un prisonnier abandonné aux Allemands, de recevoir un mot de sympathie française.

« Je tiens à vous assurer de notre sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez, certainement avec succès. » Cette dernière phrase, si claire et si modérée, alla très profond dans mon âme pour y ébranler ma fierté.

Si je passe la frontière, pensai-je et si je vois à Paris Mme d'Aoury, me félicitera-t-elle d'avoir modifié mon projet? C'est possible, mais elle arrivera nécessairement à me dire : « Vous voyez, monsieur, que mon frère, sous une forme trop vive, était dans le vrai quand il vous blâmait de rester en Alsace. Aujourd'hui vous vous rangez à son opinion. » Cette phrase où je n'aurais rien à répondre me mortifierait. Je serais un petit garçon devant cette Parisienne.

L'heure du train arriva et je n'avais pas pris de décision.

Vers une heure, sans défaire ma valise et demi-vêtu, je m'enfonçai dans une espèce de sommeil brutal et désespéré.

(*Au Service de l'Allemagne*. [Les Bastions de l'Est]. 1 vol. 1 fr. 50. Arthème Fayard, éd.).

COLETTE BAUDOCHE

... Cette fraternelle entente de M. Asmus avec ses collègues se maintint après le départ de l'empereur. Au milieu de mars, il continuait de déserter, chaque soir, la lampe et les conversations des dames Baudoche.

A cette date, les murs de Metz se couvrent d'affiches annonçant par trois mots, joyeux comme un bulletin de victoire, que *Salvator est arrivé*. Et l'on voit les Allemands se ruer dans les brasseries. Salvator est une bière de Munich, fameuse dans sa fraîcheur, qu'ils boivent jusqu'au vomissement. Quand ils ne peuvent plus parler, il suffit qu'ils laissent levé le couvercle de leurs pots à bière, et les servantes, toujours lymphatiques, mais électrisées par cette grande semaine, ramassent les pots, ne les rincent plus, les remplissent et les confondent. Qui s'en plaindrait dans cette immense communion?

Mais il arrive des accidents, et M. Asmus l'allait voir.

Une nuit, vers deux heures du matin, Colette entendit un pas lourd qui titubait, trébuchait à chaque marche : « Bon, dit-elle avec dégoût, c'est l'électricien. Pauvre

femme! » Mais le pas s'arrêtait au premier étage; une clef tâtonnait autour de la serrure; puis des jurons: la voix du professeur! Le sentiment de l'honneur du foyer envahit subitement la jeune fille. Elle se lève, court à la porte, ordonne à l'ivrogne d'attendre, hésite à réveiller sa mère, s'habille, s'indigne à l'idée que les voisins pourront dire : « Ah! bien, il en fait une vie, l'Allemand de chez les Baudoche! » et puis lui ouvre.

Quel sale maintien il avait, tout souillé et penché contre le mur! Un homme si instruit et tellement honnête! Alors, sans marquer d'indignation ni de colère, mais lui imposant par sa sévérité, elle le mène jusque chez lui, ne s'attarde pas aux remerciements qu'il balbutie d'une langue trop lourde, et revenue auprès de sa mère qui dort toujours, elle se dit :

— Tant de belles choses qu'il nous a racontées sur la noble vie familiale dans son pays ne rendent que plus odieuse sa conduite. Serait-ce donc qu'il nous méprise?

Le lendemain, à son réveil, l'Allemand estima qu'il devait des remerciements à la jeune fille. Il s'arrangea pour la rencontrer au bas de l'escalier et lui dit avec une paisible assurance :

— Je vous ai fait bien des ennuis, hier soir, mademoiselle Colette. Je vous remercie d'avoir été si bonne pour moi.

— Ah! monsieur le docteur, jamais je n'aurais cru que vous pussiez vous mettre dans un état pareil.

— Ce sont nos mœurs, dit-il.

Et sur un ton plaisant, il exposa que depuis qu'il est question des Germains dans le monde, on leur voit cette habitude nationale de boire, et qu'aujourd'hui encore c'est le vice dont se glorifient les plus illustres citoyens de l'empire. Il ajouta que l'usage de la bière,

très nourrissante et peu riche en alcool, entretenait la force musculaire des Allemands.

— Alors, dit la jeune fille, chez vous autres, un monsieur a le droit de se montrer plus grossier que ne voudrait l'être un simple ouvrier messin?

M. Asmus sentit confusément qu'il venait de se mettre dans son tort, et, comme il est net dans toutes ses actions, dès le soir même, au lieu de sortir, il revint occuper sa place dans la salle à manger. Les paisibles conversations reprirent. Il crut voir que madame Baudoche s'en félicitait, mais que la jeune fille tenait désormais en suspicion l'idéalisme de l'Allemagne. Et prudemment il se réfugia dans la collection de l'*Austrasie*.

Un soir, il lisait à haute voix un article poétique, quand éclata sur leurs têtes un affreux vacarme de meubles renversés.

— Krauss a bu, dit madame Baudoche.

Le professeur regarda Colette.

Mais là-haut maintenant, les cris se mêlaient à un fracas de vaisselle et si fort que tous trois, épouvantés, ils gravirent en hâte l'escalier.

Chez les Krauss, ils trouvèrent, dans une chambre bouleversée, toute la famille en bataille autour de l'ivrogne écroulé.

— Voyez-le! dit la femme en le montrant aux dames Baudoche. Mes parents ne m'ont jamais pardonné mon mariage avec lui. Eh bien! croiriez-vous qu'il vient d'aller leur demander de l'argent? Faut-il être assez Prussien pour manquer ainsi de cœur!

A cette minute, le petit garçon de sept ans, qui se tenait cramponné en pleurant aux jupes de sa mère, la saisit par les mains et la figure suppliante tournée vers elle, lui cria :

— N'est-ce pas, maman, que je ne suis pas un Prussien ?

Et ce fut une belle chose, alors, de voir le professeur, excité par cette tragi-comédie, prendre à partie en allemand son compatriote vaincu par le Salvator, et lui crier, sous la table, qu'il devait écouter sa femme et qu'elle valait mille fois mieux que lui.

Dorénavant, si l'on parlait de l'électricien, mademoiselle Colette retenait un sourire et M. Asmus s'embarrassait. Mais la grand'mère ignorait toujours l'aventure bachique du professeur; les deux jeunes gens avaient un secret.

(*Colette Baudoche.* [Les Bastions de l'Est. 1 vol. in-12. 3 fr. 50. Emile-Paul, éd.).

UN INSTITUTEUR FRANÇAIS EN 1910

... Maintenons notre regard sur cet instituteur. Sa position est véritablement pathétique. Il est isolé dans sa maison d'école, il est seul, au milieu de ces paysans et de ces ouvriers. Si incomplète, si chétive que soit sa demi-culture, elle lui crée l'isolement d'un penseur. Il a rejeté les idées terriennes et locales (1). Oui, il sait bien qu'il ne veut plus de la morale traditionnelle et chrétienne, mais il ne sait pas laquelle il veut. Il est tourné anxieusement vers la Raison, dont il pense qu'elle habite les grandes villes. Il n'est pas une des idées que nous élaborons ici qui n'aille frapper jusqu'à la porte de sa maison d'école. Il n'est pas un des systèmes de nos grands professeurs de Sorbonne qui n'aille se joindre à nos programmes d'hommes politiques pour l'assaillir. Dans cette solitude où il veille, il les attend, les uns et les autres, les sollicite et les écoute avec une curiosité poussée jusqu'à l'angoisse. Et ce n'est pas une vérité

(1) V. p. 159. *Ecoles et Clochers* par M. Edmond Blanguernon, Inspecteur d'Académie de la Haute-Marne.

que, depuis vingt-huit ans, les philosophes et les politiques lui expédient, c'est un cortège innombrable de vérités qui viennent, toutes en même temps, se proposer à lui.

Cette situation n'est pas sans précédents au cours de l'histoire. On a vu d'autres époques analogues. Tel solitaire de la Thébaïde, au troisième siècle, fut assailli, lui aussi, dans son ermitage, par toutes les grandes idées qui s'élaboraient dans Alexandrie, par les hérésies, les philosophies, les sagesses et les démences. C'est saint Antoine pressé, assiégé par tous les rêves. Ah! nous les connaissons bien toutes ces voix qui viennent assaillir l'instituteur dans sa maison d'école, et nous sympathisons aux incertitudes, à l'angoisse du maître d'école, à l'anxiété avec laquelle il se débat au milieu de tous les systèmes, de toutes les tentations intellectuelles et morales les plus hautes que nous ayons pu subir, les uns et les autres.

La première voix qu'il entendit, ce fut celle de Jules Ferry qui disait :

« Enseigne ce que tu enseignais la veille, mais garde-toi de le justifier comme un enseignement divin. Si tes propres scrupules ou si ton village le réclament avec trop d'insistance, l'administration te permet d'avoir, à l'arrière-plan, un Dieu législateur, rémunérateur et vengeur, voire une vie future où les méchants seront punis et les bons récompensés. Oui, cela nous te le permettons, pour faire plaisir à M. Jules Simon. »

M. Jules Simon allait bientôt mourir; ses amis se faisaient rares.

Une nouvelle voix se fit entendre :

« Cesse toute relation avec Dieu. L'administration n'exige pas qu'on l'attaque, mais elle veut que les membres de l'Université, au moins dans l'enseignement pri-

maire et secondaire, organisent contre lui la conspiration du silence. Si tu as besoin d'une aide pour faire la leçon à tes enfants, fais donc appel à la dignité humaine. »

C'était la conception kantienne, reblanchie par Renouvier. Elle ne fut pas sans plaire à l'instituteur, car elle flatte chez chacun de nous l'orgueil de la volonté.

Mais avant qu'il eût eu le temps d'en constater l'efficacité, l'instituteur voyait surgir M. Léon Bourgeois et la Solidarité.

Vous vous rappelez, messieurs, que M. Léon Bourgeois, quand il arriva au pouvoir, s'émut de constater la situation délicate de la notion du devoir qui était suspendue entre ciel et terre, sans point d'appui. Il se proposa de lui donner un fondement plus solide que l'impératif catégorique. Il fit appel à ses chefs de service et sous son impulsion éminente fut élaborée la notion de solidarité.

Jusque dans les plus petits villages, nos instituteurs surent qu'il fallait entendre le mot « devoir » au sens du mot « dette » ; que les petits enfants, dès leur berceau, se trouvaient liés par une dette qu'ils avaient contractée, sans le savoir et avant même que de naître, envers la société, parce qu'elle avait préparé tout leur bien-être matériel et moral.

Mais tout en écoutant M. Bourgeois, l'instituteur se disait : « Les immortels principes m'ont appris que l'individu ne peut être engagé que par un fait personnel. Qu'est-ce que cette dette que je vais faire peser sur la tête des écoliers? C'est quelque chose comme le péché originel qu'on va retrouver dans le berceau de ce petit enfant. Il va se trouver astreint à une obligation qui n'était pas de son fait, qu'il n'avait pas consentie. Et

l'instituteur se dit : « Ça, c'est encore du cléricalisme. »

Il se tourna vers la science qui lui parut plus sûre que la politique.

La Solidarité n'avait pas encore disparu du seuil de l'école que déjà, du côté de la Sorbonne, s'élevait une grande voix confuse, celle de la Sociologie. Elle disait :

« Il n'y a pas de commandements qui s'imposent à la conscience ; il n'y a que des mœurs variables auxquelles il faut s'adapter. Il y a des mœurs de l'humanité et de chaque nation dans une époque déterminée. En recueillant les faits d'ordre moral, on en dégagera les lois comme on dégage les lois physiques de l'observation des phénomènes naturels. »

L'instituteur trouva que c'était bien beau, mais il n'y avait rien là dont il pût faire usage pour les petits garçons de son école.

C'est alors que des pédagogues, M. Aulard et M. Bayet, accoururent pour mettre de la clarté dans son esprit : « C'est bien simple, lui dirent-ils, les bonnes actions sont celles qui nous sont utiles, c'est-à-dire celles qui rendent vraiment heureux. Les mauvaises sont celles qui nous sont nuisibles, c'est-à-dire celles qui nous rendent malheureux. »

J'entends, se dit l'instituteur, mais que répondrai-je à un homme qui me déclarera : il est évident que j'abuse de l'absinthe et que je finirai par une attaque de *delirium tremens*, mais mon plaisir c'est l'apéritif redoublé tous les soirs et, moyennant cette série de bonheurs immédiats, j'accepte parfaitement un désagrément pour l'avenir.

Dans l'esprit de l'instituteur, l'Utilitarisme s'en alla rejoindre, sur l'horizon, le Déisme, le Kantisme, le Solidarisme, toutes les morales que les savants et les hommes

qu'adviendra-t-il de la charmante source ? on ne goûte rien que de pur dans ses premiers bouillonnements. quand elle aura connu tout de l'ombre qui la protège, elle reflétera beaucoup de visages et aura plus d'un mélange. l'adolescent perdra son âge animalle et un de plus sans-t-il mûrir ?

Maurice Barrès

Autographe inédit de Maurice Barrès

politiques lui avaient tour à tour expédiées de Paris pour remplacer sa morale traditionnelle.

Et alors, aujourd'hui, nous voyons M. Steeg, dans son rapport, que j'ai lu avec le plus vif intérêt, rassembler toutes ces morales, les arrêter dans leur déroute pour les ramener à l'assaut, en bloc, sur l'instituteur. Aucune d'elles n'inspire une grande confiance au distingué rapporteur, mais il compte qu'elles auront en masse une autorité dont chacune d'elles manque.

Nous ne pouvons pas décider exactement quelle est celle de toutes ces morales qui vaut quelque chose. Mais prenons-les toutes, et sous leur effort combiné, c'est bien le diable si nous n'obtenons pas un résultat.

. . . . . .

(Discours de M. Maurice Barrès sur l'Enseignement primaire, prononcé à la Chambre des Députés le 18 janvier 1910. 1 broch. 0 fr. 10. Edition de « l'Echo de Paris »).

LES ÉGLISES

M. Maurice Barrès. — ... Je vous l'ai déjà dit, ne me plaçant ici aucunement à un point de vue confessionnel, je ne songe ni à contester les droits nécessaires de la raison, ni à humilier celle-ci devant aucun dogme. Je dis simplement qu'il ne faut pas compter sur le rationalisme non plus que sur la science pour cultiver toute l'âme humaine. Il y a une part dans l'âme, et la plus profonde, qu'ils ne rassasient pas et qu'ils ne peuvent même pas atteindre.

Demandez plutôt aux chefs de ce mouvement de libre pensée qui nous emporte. Allez rue Monsieur-le-Prince, Auguste Comte y construisit une église. Allez là-bas, en Provence, vous y trouverez l'oratoire que Stuart Mill y éleva. Stuart Mill, celui que Gladstone appelait le saint du radicalisme! Tous ne construisent pas des oratoires, tous ne vont pas jusqu'à donner une forme sensible à leurs aspirations religieuses, mais tous, au terme de leurs travaux, ils trouvent l'inconnaissable et ne se résignent pas à vivre sans aucune espèce de communication avec lui. Ils veulent l'atteindre, s'y abreuver. C'est un besoin profond de leur être. Leur raison claire

constate son impuissance et autorise alors l'intervention du sentiment, du rêve, de la vénération, des pressentiments, de l'intuition, bref de toutes les forces les plus profondes de leur âme.

M. Bouge. — Voilà un magnifique langage.

M. Maurice Barrès. — Cette inquiétude, cette tristesse, cet inassouvi au milieu du laboratoire, c'est ce que Albert Dürer a représenté dans cette sublime gravure de Melancholia au-dessous de laquelle on pourrait écrire : Insuffisance de la science pour contenter une grande âme. C'est l'aventure de Faust, l'aventure de tous les Faust, des plus hautes et plus savantes intelligences.

Et prenez bien garde, Messieurs, que cette émotion de qualité religieuse, ces forces profondes orientées vers le mystère qui est au fond de toute réalité, elles existent chez chacun de nous.

Sans doute, le cours de la vie, la médiocrité et la fatigue des besognes quotidiennes nous empêchent, et nos chétives aventures sont moins fécondes en réflexions que la magnifique détresse de Faust et de Pascal. Cependant la naissance, la fondation d'une famille, la mort, les extrêmes malheurs comme les maladies inguérissables dont on a l'idée que l'on ne pourra pas sortir, le sens de l'injustice constante et continue de la vie, ramènent l'attention du plus simple sur ce qu'il y a d'incompréhensible et d'implacable dans la destinée humaine. Le gémissement d'une vieille femme agenouillée dans l'église de son village est du même accent, traduit la même ignorance, le même pressentiment que la méditation du savant ou du poète.

C'est qu'aussi bien quelques notions de plus ou de moins n'y changent rien, nous sommes tous le même animal à fond religieux, inquiet de sa destinée, qui se

voit avec épouvante, encerclé, battu par les vagues de cet océan de mystère dont a parlé le vieux Littré et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile.

Sous le porche de l'église, chacun laisse le fardeau que la vie lui impose. Ici le plus pauvre homme s'élève au rang des grands intellectuels, des poètes, que dis-je? au rang des esprits : il s'installe dans le domaine de la pensée pure et du rêve. Rien de fastidieux ni de bas n'ose plus l'approcher, et tant qu'il demeure sous cette voûte, il jouit des plus magnifiques loisirs de la haute humanité. Même la douleur s'efface dans le cœur des mères en deuil et fait place aux enchantements de l'espérance.

Ces grands états d'émotivité religieuse, vous croyez pouvoir les dédaigner, ne rien faire pour eux. Peut-être même croyez-vous pouvoir les anéantir... Vous le croyez parce que tels de vos maîtres (j'entends des maîtres de votre intelligence) vous y ont incités. Mais faites attention! Aujourd'hui, ceux que vous reconnaissez pour vos maîtres ne vous disent plus cela. Bien au contraire! Les tenants de la méthode expérimentale, ceux qui ont voulu l'appliquer même aux choses de l'âme et constituer une science psychologique, vous disent que de ces parties profondes de l'être, de ce domaine obscur surgissent toutes les puissances créatrices de l'homme, toutes les intuitions, celles que la raison pourra contrôler, aussi bien que celles qui dépassent la raison.

Il y a tout au fond de nous un domaine, le plus riche domaine d'aspirations confuses, un domaine obscur, et ces psychologues scientifiques le reconnaissent comme la nappe profonde qui alimente nos pensées claires. Les plus grandes et les plus fortes pensées dont nous prenons conscience sont comme des pointes d'îlots qui

émergent, mais qui ont des stratifications immenses sous la mer.

De plus en plus, les esprits se tournent vers cette région subconsciente de l'âme.

Vous ne pouvez pas ne pas tenir compte de cette grande activité intérieure. Cette vie mystérieuse, cette conscience obscure, ce besoin du divin, c'est un fait et qu'il n'est pas en notre pouvoir d'abolir dans l'homme.

Que d'exemples saisissants je pourrais donner des exigences de cette vie profonde de l'esprit! Et quand la Chambre sera amenée, comme je le prévois, à examiner « la question de la Sorbonne », je crois qu'il sera facile de montrer que ces étudiants qui se plaignent de savantes éruditions toutes sèches de leurs maîtres (éruditions par ailleurs fort intéressantes), ce sont des jeunes gens dont la vie profonde réclame une nourriture et qui souffrent (souvent à leur insu) de ce que l'on cultive en eux seulement la surface de l'âme.

Mais, je n'insiste pas. Ces vérités appartiennent aujourd'hui à la masse des esprits. Et je n'aurai pas besoin d'un plus long raisonnement pour vous montrer qu'elles éclairent et règlent complètement le sujet qui nous occupe.

Cette conscience obscure, en effet, c'est elle qui a voulu l'église du village et qui continue à la vouloir, comme c'est elle qui a déchaîné l'inquiétude de Faust et fait ouvrir la chapelle d'Auguste Comte et l'oratoire de Stuart Mill.

Eh bien! une fois les églises de nos villages jetées par terre, avec quoi donnerez-vous satisfaction à tout ce monde d'aspirations auxquelles nos églises répondent? Où cultiverez-vous ces facultés de la vie émotive qui s'abritent, s'affinent et s'apaisent depuis des siècles dans l'église? Où trouverons-nous, si l'église est

fermée, cette satisfaction qu'elle donnait à l'inquiétude mystique, cet apaisement de l'angoisse profonde et, pour tout dire d'un mot, cette espèce de discipline du fond redoutable de l'âme?

Oui, Messieurs, le fond religieux est à la fois très fécond et très redoutable, et l'Eglise y met une discipline.

Pour quiconque a médité sur ces abîmes de la vie sous-consciente, l'Eglise demeure ce que l'homme a trouvé de plus fort et de plus salubre pour y porter l'ordre. Seule aujourd'hui, elle répond encore aux besoins profonds de ceux-là mêmes qui semblent les plus réfractaires à son paisible rayonnement. Seule, elle étend ses pouvoirs jusqu'à ces régions « où comme dit Gœthe, la raison n'atteint pas et où cependant on ne veut pas laisser régner la déraison. »

(Pour les Eglises, Discours prononcé par M. Maurice Barrès à la Chambre des Députés, le 16 janvier 1911. 1 broch. 0 fr. 15. Édition de l' « Écho de Paris »).

POUR
LES ÉGLISES DE FRANCE

M. Maurice Barrès. — .... Je vous ai exposé la situation. Pour y remédier, je recours aujourd'hui aux seuls moyens que notre législation met à notre disposition. Je m'en tiens à considérer les églises comme des monuments historiques, et cela me permet de leur obtenir des subventions, des subventions de tous, oui, le concours libre de tous les éléments laïques ou religieux.

C'est ainsi qu'on en a agi chaque fois que nos églises ont couru le péril où nous les voyons. Car, Messieurs, deux fois déjà la France a connu cette crise des églises rurales : elle l'a connue après l'invasion anglaise, au début du quinzième siècle, et une seconde fois au temps de la Fronde, lors des ravages des Espagnols dans le Nord. Et, dans ces deux époques, ce sont tous les éléments de la société religieuse et de la société civile qui sont intervenus pour les relever ou les réparer. Eh bien! c'est ce qu'il faut faire aujourd'hui. Avec des formes nouvelles, c'est la même nécessité que jadis. Et cette vue qui agrandit l'horizon nous engage à croire que

notre solution est juste, car, inspirée par les nécessités présentes, elle nous fait rentrer dans la vérité historique.

Messieurs, je vous ai exposé la situation et le remède immédiat que j'y vois : je l'ai fait sous ma propre responsabilité. Si mes solutions ne vous plaisent pas...

A gauche. — Non ! non !

M. Maurice Barrès. — ...cherchez-en, trouvez-en d'autres. Ce qui est impossible, c'est que le parti qui a la responsabilité du pouvoir ajourne plus longtemps d'agir. Cela ne lui est permis que s'il se connaît, au secret de son cœur, froidement décidé à accepter la mort des églises. Et, dans ce cas, expliquez vos mobiles, dites le fond de votre pensée, déclarez durement mais nettement : « Ce qui nous gêne dans les églises... »

M. Charles Beauquier. — C'est la religion.

M. Maurice Barrès. — ... « c'est qu'elles sont autre chose que des monuments, c'est qu'elles sont une idée, et cette idée, nous ne voulons plus la voir debout au milieu des villages. »

Cela, c'est une doctrine. Affreuse, mais qui possède une longue tradition. Elle a des représentants fameux. Edgar Quinet aurait voulu voir toutes nos églises par terre, et je sais de lui un mot qui jette dans cette discussion comme une lueur de pétrole. (*Exclamations à gauche.*)

Il ne pardonnait pas à Robespierre d'avoir, par son décret de décembre 1793, arrêté le mouvement des iconoclastes hébertistes et la dévastation générale des édifices catholiques. « Ce jour-là, déclarait-il avec amertume, Robespierre fit plus pour l'ancienne religion que les Torquemada et les saint Dominique. »

Est-ce là votre pensée? Etes-vous d'accord avec Hébert et avec Edgar Quinet dans cette doctrine de dévastation

et de ruine? Etes-vous de ceux qui, après avoir jeté pendant des siècles leurs sarcasmes et leurs injures contre les hautes murailles pieuses, croient le moment venu de les pousser à terre? Alors, venez à cette tribune; osez dire ce qu'au même Quinet écrivait Michel de Bourges : « Puissé-je m'endormir de mon dernier sommeil au bruit des temples catholiques s'écroulant sous les coups du marteau populaire! » Venez à cette tribune, étalez vos raisons, faites circuler les urnes, comptez les bulletins, osez décréter la mort de nos 40.000 églises paroissiales, de nos innombrables chapelles, calvaires, croix de carrefour, croix de cimetière. Donnez ordre qu'on les jette bas. Vous vous en défendez? Hé! ne voyez-vous pas qu'en la rendant inévitable, sans la décréter, cette ruine, vous vous souillez d'un crime aggravé d'hypocrisie?

M. Emile Laurent. — Ce sont vos amis qui ont créé cette situation, ce n'est pas nous.

M. Maurice Barrès. — Il n'est pas digne de cette Assemblée, et il n'est de l'intérêt de personne de rétrécir l'horizon, d'obscurcir l'horizon autour d'une si haute question et de cacher, de taire l'élément moral qui fait le centre, oui, l'intérêt central de cette question des églises. Vous ne me demandez pas de diminuer, de dénaturer, de masquer ma pensée complète. J'invoquais tout à l'heure en faveur des églises leur beauté, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, leur agrément dans le paysage, et je laissais de côté l'essentiel, quelque chose qui est en elles et qui éveille nos sentiments de vénération. Ce n'est pas facile à préciser, dès l'instant qu'on ne parle pas purement et simplement le beau langage du croyant. Et, pourtant, cela existe en dehors d'une âme croyante. Je n'en veux d'autre preuve que cette immense pétition des églises où se rencontrent

des hommes d'éducation et de pensée si différentes.

Pendant que s'organisait cette pétition, durant les longues semaines où, chaque matin, je voyais affluer de tous les points de la France ces noms illustres ou inconnus des défenseurs des monuments religieux, sans cesse me revenait à l'esprit le souvenir d'une discussion qui s'ouvrit, il y a quelques mois, devant la Cour de cassation.

C'était à propos de la loi de séparation. La Cour se posa cette question : « A qui appartenaient les églises sous l'ancienne monarchie? »

Les savants jurisconsultes répondirent : « A personne. »

Elles n'appartenaient à personne! Cela s'explique si l'on se représente comment était construite une église rurale. Il était d'usage que le curé construisît le chœur; les puissants personnages la nef, et les habitants le clocher. Il résultait de là, non pas une propriété d'État, non pas une propriété communale, mais une chose publique, commune à tous, hors du commerce, affectée à perpétuité au culte divin. Les églises, dans l'ancien droit, ce sont des choses sacrées, la propriété de ceux qui sont morts et de ceux qui naîtront, un domaine spirituel, le domaine de Dieu.

Quel saisissement d'entendre l'histoire du droit nous apporter une affirmation que, d'instinct, nos pétitionnaires ont retrouvée! Ils nous disent, chacun avec son langage : « Sauvez les églises; elles sont ce qui ne doit pas périr, ce qui est une réalité au-dessus de la nature, ce sur quoi se modèle la vie, oui, le modèle, la part du divin au village. »

Les pétitionnaires dont je suis ici le porte-parole... (*Exclamations à gauche.*)

M. Emile Bender. — Seulement vous faites ce qu'on

appelle, dans le langage familier du Palais, plaider sur le dos de la cliente. (*Rires à gauche.*)

M. Maurice Barrès. — Mon cher collègue, heureusement que vous êtes là et que, dans un instant, vous allez rétablir la véritable position par laquelle la cliente sera sauvée. (*Applaudissements et rires à droite et au centre.*)

Pourquoi voulez-vous que je mente à l'engagement tout naturel que j'ai pris au début de mon discours d'exposer ma pensée toute complète? Je le dois à la Chambre, je le dois à moi-même, je le dois à ceux qui ont signé la pétition des églises. Eh bien, eux, ils ne réduisent pas leur supplique à n'être que la défense de quelques pierres sculptées et heureusement dressées sur l'horizon. Si l'église fait bien dans le paysage, c'est qu'elle y est une âme et que nous groupons tout naturellement sur elle les sentiments qu'en dépit des apparences il ne serait pas malaisé de retrouver en nous tous. Nous tous, nous nous sentirions exilés dans un village où il n'y aurait plus d'église et dans une France où les clochers ne monteraient plus vers le ciel.

Oui, l'église nous attire tous, elle attire le fidèle, et celui-là même qui n'a pas la foi ou qui, du moins, ne se repose pas dans la tranquille possession de la certitude (1). L'un y trouve l'espérance et l'autre plus que

(1) Il nous paraît opportun de reproduire impartialement ici l'intéressante *Lettre ouverte à M. Maurice Barrès* que M. Edmond Blanguernon, Inspecteur d'Académie et poète de très grand talent, publia, sous le titre *Ecoles et Clochers*, à la suite de ce beau discours, dans le *Manuel Général de l'Instruction primaire* 7 décembre 1912) :

« Je ne sais si je puis vous écrire. Je suis chef d' « Aliborons », « Aliboron » moi-même : une pieuse feuille ne m'a-t-elle pas traité de « sous-primaire » et de... j'en frémis... « dolichocéphale »? Ce sont là gentillesses courantes ; et leurs pauvres auteurs croient procéder de vous!...

« Permettez-moi cependant de joindre mon modeste applaudisse-

le souvenir. En jetant par terre les églises, vous ne renoncez pas seulement aux idées dogmatiques qu'elles

ment à ceux qui accueillaient la semaine dernière, à la Chambre votre vibrant plaidoyer pour la conservation des vieilles églises de France. Je ne vous étonnerai pas en ajoutant que je me restreins aussi aux conclusions du discours « grave, généreux », comme vous l'avez dit, de M. Marcel Sembat. Mais ce n'est point mon opinion qui importe; et je viens simplement vous prier de vouloir bien considérer ce que peuvent faire et ce que font les « Aliborons » pour les églises françaises.

« Vous avez, dans les villes, des académies, des sociétés archéologiques, des savants, des artistes. Dans les communes rurales, vous avez le curé parfois, — s'il ne borne pas son idéal à la statuaire saint-sulpicienne, dont on souffre l'admission jusqu'en d'antiques et nobles collégiales, — vous avez l'instituteur. Vous devez l'avoir avec vous, s'il perpétue par l'école son influence sur les générations du village, sensibles par lui ou insensibles à la beauté d'un clocher aspirant au ciel, sensibles ou insensibles aux souvenirs qui flottent autour des vieilles pierres: vous devez l'avoir avec vous encore, s'il peut, secrétaire de mairie, conseiller de la municipalité, incliner l'assemblée communale au respect, à la conservation, à la restitution des monuments, des reliques du passé.

« Ne vous a-t-on pas dit le renouveau des études d'histoire régionale et locale dans nos écoles primaires? Nos instituteurs vivifient l'histoire de France par celle de la région, du petit pays, avec ses métiers, ses arts, et tout ce qui a caractérisé sur leur coin de terre la vie des ancêtres, qui a contribué à former lentement la physionomie de la race. Ils sortent de leurs écoles, et là où persistent de vieilles maisons, un vieux château, des restes de remparts, une vieille église, ils mènent leurs élèves, et font, devant leurs témoins, le commentaire des siècles.

« A l'école normale, ne s'efforce-t-on pas de préparer les futurs maîtres à cette intelligente et pieuse exégèse? Voulez-vous m'excuser de prendre autour de moi des témoignages? Il y a deux ans, l'archiviste départemental nous accordait sa précieuse collaboration et faisait à nos élèves-maîtres trois conférences d'une érudition suggestive sur l'historiographie haut-marnaise; et le *Bulletin de l'Instruction primaire* portait à la connaissance des instituteurs et des institutrices le catalogue raisonné des sources imprimées et manuscrites de l'histoire de notre département. Ce catalogue était suivi d'un plan-type de monographie communale. Voudriez-vous lire ce sommaire du chapitre réservé à *l'histoire religieuse*? « Circonscriptions ecclésiastiques : évêché, archidiaconé, doyenné. — Abbaye ou prieuré :

renferment, vous renoncez aux pensées libres, aux

leurs biens. — Fondation de la paroisse : saints patrons; chapelles fondées dans l'église... Commanderies et hôpitaux... Chapelles d'écart... » Voyez maintenant ce chapitre des *Monuments* : « Le château. — L'église, les cloches, tombes, vitraux. — Anciennes croix, vieilles statues, inscriptions, maisons anciennes. »

« Cette année, nos élèves-maîtres se sont vivement intéressés à une conférence consacrée aux monuments de l'architecture romane en Haute-Marne. Nous avons à Vignory une des plus vieilles églises de France, un des premiers monuments champenois de ce majestueux style roman : nous nous promettons d'y mener nos normaliens vivre une admirable leçon d'art et d'histoire.

« Pouviez-vous penser que nos élèves-maîtres aiment le passé de leur petit pays jusqu'à lui donner les loisirs de leur troisième année d'études? Vous avez entendu les dédains qu'on accorde à cette année d'études plus désintéressées, auxquelles rien ne préparerait nos élèves-maîtres, et où ils achèveraient de prendre le niais orgueil des demi-savants et, pour tout dire, des « primaires ». Savez-vous que plusieurs ont choisi, pour sujet de leur mémoire au certificat de fin d'études normales, la monographie de leur commune haut-marnaise?

« Bien plus, les instituteurs et institutrices en exercice, dépositaires en beaucoup d'endroits des archives communales, se sont mis, eux aussi, à l'œuvre, ou plutôt ils ont continué, avec plus de sûreté, leur modeste et fière besogne. Je sais plus de cent monographies ou travaux d'histoire locale achevés ou sur le chantier dans nos maisons d'école haut-marnaises. Et vous serez sans doute touché de ces efforts, si vous voulez bien penser que ces recherches et ces travaux sont poursuivis après de lourdes journées de classe, et que c'est à l'histoire vivante de la France que ces maîtres calomniés de la jeunesse française consacrent et enchantent leur repos.

« Ils sont cinq cents instituteurs et institutrices, membres actifs, cotisants, de notre section des Études locales dans l'enseignement public. Ils avaient, trois jours après votre discours, leur assemblée générale, et plus de cent assistaient, le soir, avec nos normaliens, à une conférence de M. Tillet, architecte en chef des monuments historiques, sur les monuments haut-marnais du moyen âge et de la Renaissance.

« Croyez donc qu'ils sont capables d'évoquer à leurs enfants les « gestes » de leurs pères, artisans, paysans, ouvriers, dans les décors traditionnels de ces « gestes ». Ils ont l'esprit assez libre, le cœur assez haut, le culte de la vérité assez serein, l'amour de la beauté assez pur pour les expliquer tous et toutes. Mais n'aimeriez-vous pas qu'entrant, pour l'expliquer, dans la vieille église, ils ne soient

impulsions profondes qu'elles éveillent depuis des siècles chez un homme de chez nous.

(*Pour les Eglises de France, Discours prononcé par M. Maurice Barrès à la Chambre des Députés, le 25 novembre 1912.* 1 broch. 0 fr. 15. Édition de l'« Écho de Paris »).

pas exposés, eux et leurs élèves, à lire, sur le pilier roman ou gothique, des listes de proscription et des anathèmes?...

« Je voulais dire simplement que ceux qui les connaissent comptent, pour la garde et l'intelligence des *beautés*, de *toutes les beautés françaises*, sur les « Aliborons » » — non! n'est-ce pas? — sur les instituteurs primaires des communes de France.

« Edmond Blanguernon,
« Inspecteur d'académie de la Haute-Marne ».

M. Maurice Barrès répondit à M. Blanguernon par une admirable *Lettre Ouverte* publiée dans l'*Echo de Paris* le 14 mars 1913. M. Blanguernon remercia. Je suis heureux de reproduire ici l'essentiel de la très noble *lettre privée* qu'il adressa en cette occasion, à l'admirable auteur de *La Colline Inspirée* :

«... Il se trouve que, dans la plupart de nos communes, l'église reste le seul témoin des vieux âges et des générations disparues. Elle demeure ainsi le symbole, lisible aux plus humbles, de la durée, de la persistance, à travers les morts, d'un groupe de familles françaises sur un coin du sol français. Elle donne l'impression de la lignée, de la filiation des efforts, de la communion des hommes. La beauté architecturale n'est donc pas nécessaire pour que je désire la conservation de la vieille église; il suffit qu'elle ait duré, vieilli, vécu avec le village. Et dans ce respect, il n'y a, je le répète, chez moi du moins, sans culte ni croyances, rien qui ne soit strictement humain, français, et au sens propre et plein du terme, *laïque*.

« Edmond Blanguernon. »

LE SOUVENIR D'HENRI REGNAULT[1]

Il y a quelques années, un Alsacien qui habite Buzenval, M. Schiller, secrétaire de rédaction du *Temps*, dit à Déroulède :

— Pourquoi, vous qui fêtez tous les ans les morts de la bataille de Buzenval, oubliez-vous l'un des plus glorieux, Henri Regnault, tombé ici, tout près, dans le parc de la Bergerie?

Sur l'heure, Déroulède s'en alla dans les bois de Saint-Cloud, à la recherche de cette place consacrée par la mort.

« J'errais depuis une heure, me dit-il, quand j'arrivai devant la grille d'une vaste propriété boisée. Un garde-chasse, que j'interrogeai, me dit que c'était bien là le

(1) Ce spicilège serait incomplet s'il ne contenait aucun des merveilleux articles que Maurice Barrès, journaliste de premier ordre, sème au vent de l'actualité avec une élégance et une prodigalité de grand seigneur des Lettres. Notre choix s'est porté sur ses « Premiers Paris » les plus récents — ceux dans lesquels se manifeste le plus complètement son caractère et son talent. G. N.

parc de la Bergerie. Il m'offrit de me conduire au monument d'Henri Regnault. Je le suivis à travers la futaie, et dans un fond, loin de la grille et de l'entrée, dans une parfaite solitude, m'apparut une stèle, longue et effilée, surmontée de la petite tête en bronze vert... » Emouvante apparition, dans ces arbres et ce silence, de cette charmante figure de jeunesse, toute pareille, avec son front d'énergie romaine et sa barbe frisée, au Lucius Verus du Louvre.

A cent mètres, voici le mur crénelé d'où est partie, dans une rafale de coups de feu, la balle qui brisa ce front plein de lumière et de rêve.

Déroulède déposa des fleurs au pied de la stèle. Il y revint, l'année suivante, avec une délégation de la Ligue des Patriotes. Il y revint encore l'année d'après. Mais cette fois, le buste avait disparu.

— Monsieur, lui dit le garde, on l'a volé. Nous avons coupé des arbres ; il a fallu ouvrir dans les clôtures des passages pour les voitures ; le parc était quasi ouvert à tout venant. Un beau matin, je n'ai plus rien vu sur la colonne...

Peu après, au marché à la ferraille, on retrouvait la petite tête de bronze vert, qui vint aussitôt reprendre sa place au fond du bois.

Elle n'y resta pas longtemps. Une seconde fois, l'année dernière, elle fut volée, et personne ne l'a jamais revue.

Il était honteux qu'on eût volé le buste de Regnault ; plus honteux encore que personne ne songeât à le remplacer. Ce fut le sentiment du président de la Ligue des Patriotes.

— Dès que je connus cette profanation, me dit-il, l'idée m'est venue d'une réparation.

Déroulède a communiqué son émotion à ceux qui furent à Paris et à Rome les compagnons d'Henri

Regnault, à Jules Claretie, à Louis Bernier, président de l'Académie des beaux-arts ; à Charles Widor, à l'architecte Pascal, auteur du monument de l'École des Beaux-arts; à Fernand Cormon, qui se lia avec Regnault à l'atelier Cabanel ; à Laguillermie dont nous avons un beau portrait du héros ; à Antonin-Mercié, son camarade à la Villa Médicis. Ils seront demain au parc de la Bergerie, où j'ai lieu d'espérer qu'un membre du gouvernement prendra la parole, et seule l'absence nous privera de Saint-Saëns, qui, lui aussi, fut de la promotion Regnault à la Villa Médicis, et qui jouait sur l'orgue de Saint-Augustin pendant la messe de l'enterrement une marche héroïque composée pour honorer son ami.

Par les soins de ce comité, on a fondu une nouvelle reproduction de l'œuvre de Barrias, qui, soit dit entre parenthèses, a été modelée d'après nature et du vivant même de Regnault. Et voilà l'origine et le sens de la cérémonie de dimanche, où je voudrais appeler tout ce qui, dans notre ville, voit l'union étroite de l'intelligence et du patriotisme. Et quel plus beau symbole de cette entente nécessaire que ce brillant artiste né d'un grand savant et mort au champ d'honneur!

Je voudrais que demain l'un des orateurs, soit Galli, soit Marcel Habert, qui représenteront la Ville de Paris et la Banlieue, songeât à diriger notre pensée vers le père du jeune héros. C'était un savant, l'illustre physicien Henri-Victor Regnault, ingénieur en chef des mines, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences. A la mort de son fils, il résigna toutes ses fonctions et vécut désormais dans une profonde retraite, dans le silence, dans un isolement sacré. Qu'il participe de la gloire de son fils devant les patriotes!

A demain donc, patriotes de Paris. Soyons le plus nombreux possible au rendez-vous. Après quarante

années, une société sportive, le Golf de Buzenval, s'est rendue propriétaire du parc de la Bergerie; elle vient d'en couper sur de grands espaces les arbres, mais elle a respecté ce coin marqué par la gloire, comme on respecte, dans les bois déserts des environs de Vienne, le site où Beethoven aimait à s'asseoir et qu'on appelle *Beethovensruhe, le repos de Beethoven.*

En ce moment, tout ce terrain, bouleversé par les travaux du golf, est d'un abord difficile. On n'y peut atteindre ni par Saint-Cucufa, ni par le chemin de la Guète. Heureusement, le directeur de l'école Saint-Nicolas, dont les jardins touchent au fond du parc, a sauvé la situation. Il offre le passage à travers son institution et la société du golf a jeté bas la clôture qui l'en sépare. C'est par cette brèche que nous passerons.

Point n'est besoin de souligner l'opportunité de cette fête patriotique. Henri Regnault mérite de recevoir l'hommage des nouvelles générations, qui elles-mêmes, semblent plus qu'aucune, depuis quarante années, dignes de le servir. Ce petit-fils de Géricault, de Géricault le grand peintre, qui mourut, les reins brisés d'une chute de cheval, avait le goût des choses violentes. A Rome, il fut précipité de cheval et eût la tête demi-fracassée. Il aimait la lutte, les grands efforts de volonté, les risques. Quelle vie rapide, quel génie remuant, que de couleurs et de mouvements en un bref espace! Deux années au milieu des marbres et des ombrages de la Villa Médicis, un séjour à Madrid, le temps d'y saisir, dans une révolution de la rue, un héros de pronunciamiento. Il passe le détroit, achète un terrain à Tanger, s'y fait construire un atelier, lâche tout pour accourir se battre contre les Prussiens.

Avait-il dans ses songes pressenti son destin? Faut-il croire avec Banville que

...La danseuse lassée
Qu'il peignit folle et sans remords,
C'est la destinée insensée
Assise parmi des trésors?

Saint-Victor avait-il raison de noter que cette imagination d'artiste apparaît toute ensanglantée, et faut-il voir un mauvais présage dans la flaque de sang posée en trompe-l'œil sur son dernier tableau?

Pourquoi donc? Le matin de janvier où le jeune héros s'en alla dans les bois de Saint-Cloud, son chassepot à la main, il emmenait avec lui la Jeunesse et sa plus belle compagne, l'Imagination, qui nous donne la puissance de goûter noblement toutes les beautés de l'univers et tous les sentiments du cœur, et la Gloire qui, très vite, était venue, elle aussi, le rejoindre. Et avec ces trois déesses longtemps encore il allait cheminer, sans la balle qui le jeta par terre dans ce parc hivernal, il y a quarante-deux ans. Les trois déesses se sont enfuies, l'ont laissé seul sur la neige sanglante. Il faut les y ramener. Il faut que la Gloire lui tienne une éternelle compagnie et que, dimanche, la Jeunesse et l'Imagination lui fassent leur visite.

(*L'ÉCHO DE PARIS*, 25 Janvier 1913.)

LA JEUNESSE ET LES NATURALISÉS

La jeunesse française, toute la jeunesse, celle des étudiants, des commis de magasin, des ouvriers et des cultivateurs, donne le plus bel exemple d'enthousiasme et de raison ; elle ne veut voir que l'intérêt supérieur de la patrie ; elle se garde d'aucune préoccupation personnelle. Nous saluons avec amitié ce noble désintéressement. Nous saluons l'allégresse des étudiants et des collégiens ; nous avons un sentiment de reconnaissance toute particulière pour les jeunes gens qui sont à cette minute sous les drapeaux. C'est pour eux que la loi de trois ans avec sa rétroactivité vient peser d'un poids d'autant plus lourd qu'il était moins attendu. Soit ! il l'accepteront, et sans une plainte, mais nous serions bien injustes, bien ingrats, si nous ne disons pas à ces soldats silencieux que nous comprenons, alors même qu'ils se taisent si dignement, la grandeur de leur abnégation.

Il faut que les chefs redoublent de justice et de bienveillance envers ces bons Français. On n'entravera pas

sans raison les inscriptions aux écoles, les congés nécessaires pour un mariage retardé, pour un coup de main à une industrie, à un commerce, à une culture. Il faut aussi que nos soldats sentent dans le législateur un ami ferme de la patrie, qui cherchera, dans toute la mesure du possible, à atténuer les duretés de la paix armée.

Eh bien, sans diminuer aucun des avantages militaires que nous attendons de la loi de trois ans, au contraire, en donnant à cette loi plus d'efficacité, nous avons, dès ce premier moment, une bonne occasion de servir les jeunes Français. Nous pouvons les soulager des préoccupations que leur donne la concurrence étrangère dans toutes les professions civiles.

*
* *

Quand il s'agit de légiférer sur des problèmes qui me passionnent, j'ai toujours peur d'obéir à mon sentiment propre et de mal voir les divers retentissements d'une réforme. J'ai des scrupules biens naturels. Mais j'ai pris mes précautions, et devant la Chambre (comme c'est ma coutume d'ailleurs), je ne parlerai qu'après m'être entouré d'avis autorisés.

L'autre soir, je causais avec un des maîtres du barreau français, homme tout de clarté, de force et d'esprit, M. le bâtonnier Chenu. Il me disait :

— Attention! Le projet sur la loi de trois ans reproduit textuellement, dans ce qu'il a d'exécrable, l'article 12 de la loi de 1905. Cet article a fait bien du mal au temps de la loi de deux ans; avec le service de trois ans il en ferait encore plus.

Et l'éminent avocat, qui a des grands garçons de fils, et qui, d'ailleurs, suit chaque jour, et de très près ce qui se passe au Palais, de s'expliquer abondamment.

Au terme de l'article 12, les étrangers naturalisés doivent à la France le service militaire. C'est très bien, c'est très juste. Mais de quelle manière le doivent-ils? Ecoutez bien : ils sont tenus d'accomplir le même temps de service actif que les jeunes gens nés Français, mais... il y a un mais — sans que cette obligation ait pour effet de les maintenir sous les drapeaux au delà de leur vingt-septième année révolue.

Comprenez-vous? Oh ! ce petit article de rien du tout, les jeunes étrangers désireux de s'établir en France l'ont très bien entendu et ils en savent tirer les plus heureuses conséquences personnelles. Il a tracé une ligne de conduite très nette à tous ceux d'entre eux qui sont décidés à recueillir les avantages de la nationalité française sans en supporter les charges.

Un jeune étranger, allemand, suisse, belge, italien, anglais, vient en France. Il entre dans quelque maison de commerce ou l'industrie, voire même dans une de nos grandes Ecoles. Il travaille de son métier, ou bien fait ses études, et puis, à l'heure où ses camarades français partent au régiment, lui, paisiblement, il s'occupe, sans leur gênante concurrence, à se caser. Qu'il soit simple commis ou bien élève de l'Ecole centrale, de l'Ecole de Châlons, de l'Ecole de médecine, cet habile jeune homme étranger a sur les jeunes Français deux années d'avance. Demain il en aura trois. Il attendra, bien à l'abri, ses vingt-sept ans, se fera naturaliser et n'aura plus à accomplir que ses périodes de réserve et de territoriale.

C'est un genre de plaisanterie que Me Chenu a vu se répéter fréquemment au Palais de Justice.

— Mais, dira-t-on, au barreau, la nationalité française est exigée.

La belle difficulté! Pendant que nos fils paient la dette militaire, les étrangers font leur droit, complètent

leur enseignement chez l'avoué ou l'agréé, attendent la vingt-septième année, se font naturaliser, et au vu de leur décret de naturalisation dont l'encre est encore humide, obtiennent leur inscription, prêtent le serment et plaident.

C'est une duperie qui ne doit pas se prolonger.

* * *

Il ne faut pas qu'un dur effort, allégrement consenti en faveur de la défense nationale, favorise une forme de l'invasion étrangère dont commencent à souffrir cruellement nos enfants.

D'ailleurs, en cas de guerre, je voudrais le demander à M. Etienne et à l'éminent vice-président de la commission de l'armée, M. Lannes de Montebello, en cas de guerre, quel service nous rendraient les mieux intentionnés de ces naturalisés après leur vingt-septième année? On reconnaît que deux années ne suffisent pas à faire d'un Français un bon soldat. Que serait ce néophyte qui aurait à son service tout juste quelques jours de service?

Plus on l'examine, plus la situation faite à nos fils en face de ces étrangers apparaît comme une imbécillité. Or, la loi de trois ans l'aggrave. Pendant trois ans, nos commis, nos étudiants, nos étudiants, tous nos jeunes gens, depuis la caserne, se verront concurrencer et distancer dans tous les emplois civils par de bons petits étrangers qui, peu d'années après, deviendront des Français comme vous et moi. C'est trop bête! Quel est le remède? Oh! fort simple.

On peut faire un excellent soldat à trente-cinq ou quarante ans. Nous avons un moyen très pratique d'éprouver la ferveur des sentiments que professent

pour la France nos naturalisés : c'est de leur assurer, et même de leur imposer l'entrée à la caserne jusqu'à l'âge de trente ou trente-cinq ans. Rien pour rien! ce doit être la devise des temps un peu âpres que nous traversons. Donnez à la France, jeunes gens qui dites l'aimer, trois ans de votre vie, et à cette condition vous aurez les avantages qu'elle réserve à ses nationaux. Mais vous permettre, par un artifice que la loi favorise, de tout obtenir sans rien donner! vous devez en rire, et le temps n'est plus de vous égayer à nos dépens.

Je ne vois pas — au contraire! — que la France perde sa réputation d'hospitalité si elle dit à ceux qui veulent être de sa famille : « Je vous adopte si bien que je vais vous traiter comme mes enfants. »

En tout cas, dans le moment où nous demandons à nos fils un effort, qu'ils consentent et qu'ils acclament sans y mettre aucune condition, c'est aux législateurs d'instituer tout ce qui, sans nuire à l'intérêt général, peut servir les intérêts des défenseurs de la patrie.

(*L'ÉCHO DE PARIS*, 12 Mars 1913).

JULES DELAFOSSE

Un bon moyen de réussir dans la vie publique, c'est de ménager ses adversaires. La méthode n'est pas nouvelle. Les condottieri de la Renaissance la pratiquaient et s'en trouvaient bien. Un bon nombre des parlementaires n'en connaissent pas d'autres. Ce n'est pas celle de Jules Delafosse. Depuis quarante-trois ans qu'il écrit dans les journaux, depuis trente-six ans qu'il siège au Palais-Bourbon, ce député n'a jamais cessé de parler ou d'écrire contre le Parlement. Il subit les inconvénients de sa manière rude et sincère. Et tel honneur auquel il pouvait légitimement prétendre jusqu'ici lui a échappé.

Du moins, ceux qui s'y connaissent savent qu'il est un de nos meilleurs écrivains politiques, et cela éclata lorsque la *Revue hebdomadaire* pria, il y a quelques années, diverses personnalités politiques d'exposer la philosophie de leurs partis. Jules Delafosse répondit pas un exposé d'idées sur le bonapartisme, que je ne prends pas à mon compte, mais qui est de tout premier ordre.

A la Chambre, Delafosse ne monte plus guère à la tribune, où il connut de grands succès. Il estime qu'il

n'aurait rien à y faire. Pour ce champion du bonapartisme, en effet, le triomphe de son idée ne sortira pas de l'organisation d'un parti; il sortira, si son heure doit arriver, de la décomposition du parti au pouvoir, car, après un temps d'anarchie, tout le monde se rallie naturellement autour du principe d'autorité. « Si l'Empire doit revenir, écrit-il dans son dernier volume, *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, ce n'est pas le parti impérialiste qui restaurera l'Empire. Ce ne sont ni les partis qui édifient, ni les oppositions qui renversent, ce sont les gouvernements qui se renversent eux-mêmes. Il n'importe donc aucunement à la cause que représente actuellement le prince Victor-Napoléon qu'il y ait un parti d'opposition bonapartiste, parce que ce parti ne pourrait rien attendre de ses propres œuvres. Mais il a le droit de tout attendre des œuvres républicaines. Toute la question se résume donc à savoir si la République, telle qu'elle se comporte, se détruit elle-même... »

Ainsi pense Jules Delafosse, et, sur son banc de député, il n'est occupé, toute l'année, qu'à surprendre les signes de cette décomposition. Il surveille les progrès d'une maladie qu'il déteste, mais en laquelle il a mis toute sa confiance. Au sortir de la séance, il consigne le résultat de ses observations dans de vigoureux articles qui ressemblent à des bulletins de santé, à des fiches d'hôpital. Ces pages à la manière noire font la matière, entre autres livres, de cette étude *in anima vili* qui ne saurait lui attirer les faveurs du jour : *Psychologie du député*.

M. Delafosse fait au Parlement et aux mœurs parlementaires tous les reproches que les grands favoris du régime, MM. Waldeck-Rousseau, Deschanel et Poincaré, ne se sont pas gênés pour répandre aux quatre vents du ciel, des reproches qui ne datent pas d'aujourd'hui et

qui se résument, ma foi, fort bien dans cette phrase de Montesquieu : « L'avantage d'un État libre (entendez une république) est qu'il n'y a pas de favori ; mais quand cela n'est point et qu'au lieu des amis et des parents du prince, il faut faire la fortune des parents et des amis de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ». Mais Delafosse ajoute un trait à cette pensée classique. Il s'est attaché spécialement à l'observation des radicaux. Son regard tombe sur eux comme une malédiction, et ce qui frappe tout d'abord ce Normand, ce compatriote de Flaubert, c'est leur ressemblance avec Bouvard et Pécuchet. Ces deux fameux bonshommes sont le type de l'homme qui met son orgueil à ne pas suivre la coutume et qui veut placer toutes les actions de sa vie sous le patronage de pensées qu'il n'est pas né pour bien comprendre. Eh bien ! le Parlement est rempli de gens enivrés d'articles de journaux et de discours de comice agricole et de principes et de programmes, comme les deux héros de Flaubert l'étaient de misérables manuels. Les uns et les autres se tendent vers un grand dessein, le désir de tout subordonner à la science, mais tous souffrent du même empêchement pitoyable : ils pataugent dans les idées et y gâtent leur esprit naturel.

Venez un jour à la Chambre, ou bien lisez le *Journal officiel* : vous verrez des gens que leur accoutrement de députés présente sous leur jour le plus mauvais. Ils n'ont que faire au Palais-Bourbon de leur sensibilité naturelle, de leurs habitudes, de leurs qualités professionnelles. Le personnage qu'ils expriment à la tribune, lorsqu'ils y montent, n'a rien à voir avec leur réalité véritable. De là souvent cette réflexion étonnée qui nous vient à l'esprit quand le hasard nous met en contact, hors d'un milieu politique, avec un de ces

extravagants parlementaires : « Tiens, il n'est pas mauvais homme et, ma foi, pas sot du tout ». Il y a de ces hommes parfaitement grotesques s'il s'agit d'exprimer une philosophie générale et près de qui, dans vingt cas spéciaux, il y aurait beaucoup à apprendre.

Achevons d'être justes pour les Bouvard et pour les Pécuchet. Les deux personnages de Flaubert sont de pauvres imbéciles, et pourtant, quand on a fini de rire et qu'on voit comme la vie elle-même se charge de les décevoir, une pitié nous prend : pitié ou sentiment de justice? Après tout, il y a en eux l'embryon de quelque chose de noble, l'appétit de savoir, un désintéressement de qualité scientifique. Et supposez une assemblée de ces deux ou trois cents Pécuchet, il s'en dégagerait une atmosphère idéaliste, ma parole.

Le mépris du parlementarisme, on peut croire que je n'y contredis pas, mais l'ayant longuement éprouvé je cherche à le dépasser. Et, par exemple, il y a des jours où je parviens à jouir de la Chambre, sans me laisser empêcher par l'esprit partisan ni par un goût trop délicat, comme du lieu d'une grande tragédie. Les flots d'un immense océan, les vagues de l'histoire et les éternels instincts contradictoires de notre nation s'y épandent, y jouent sous notre regard. Si je prends plaisir à la Chambre, ce n'est pas pour y recueillir quelques traits individuels, et les préoccupations de polémique m'y ennuient. J'y vois une grande tragédie spirituelle où les instincts les plus profonds de la nature et les destinées de la France viennent s'exprimer.

C'est avec un accent désespéré que Delafosse rend le grand service de maintenir les idées d'ordre et l'horreur de l'anarchie. Mais qu'on ne s'arrête pas aux sombres couleurs qu'il prodigue dans ses tableaux; on voit luire dans les fonds une aurore. Celui qui veut connaître la

Chambre ne doit pas se détourner trop vite, mais surmontant un premier dégoût, maintenir son regard et pénétrer le mystère qui est dans ces députés et qu'eux-mêmes souvent ne connaissent pas. Ils ne connaissent pas toutes les forces cachées en leur être, nos Bouvard et nos Pécuchet. Eux qui réclament sans cesse l'épanouissement total de l'individu, ils ne soupçonnent pas leurs énergies cachées; ils ne prennent pas possession des trésors qu'ils renferment; et l'éternel souci d'ordre et d'autorité qui est dans notre race, ils le négligent dans leurs cœurs.

Au début du XIX^e^ siècle, une vieille idole mexicaine, une idole d'avant la conquête espagnole, ayant été déterrée, mise à jour par des archéologues, fut trouvée le lendemain couronnée de fleurs. Après trois siècles! Après que, trois siècles durant, une législation de fer et de feu avait interdit aux Mexicains leur religion indigène, alors qu'ils n'avaient plus ni temples, ni prêtres ni livres, la vénération subsistait toujours et gardait sa forme antique...

Bouvard et Pécuchet, cette semaine, ont renoncé à l'éternelle revendication de l'Alsace et de la Lorraine. Depuis quarante ans, ils n'avaient rien fait d'aussi criminel. Nous ne devons pas nous en frapper outre mesure, et eux-mêmes ne doivent pas en concevoir trop d'orgueil.

L'honneur, le sentiment de l'unité française, la fidélité aux provinces perdues demeurent chez ceux-là mêmes qui les ont offensés. Qu'ils revoient demain ces hôtes de leurs cœurs, ils les couronneront de fleurs.

L'ECHO DE PARIS, 21 mai 1913.

LA COLLINE INSPIRÉE

...Faust, Manfred, Prospero! éternelle race d'Hamlet, qui sait qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel qu'il n'en est rêvé dans notre philosophie, et qui s'en va chercher le secret de la vie dans les songeries de la solitude! Je crois les avoir rencontrés dans les sentiers de la colline; ils s'arrêtaient pour regarder les bonnes gens qui gagnent l'église du pélerinage. S'ils les moquaient ou s'ils les enviaient, je ne sais. L'esprit des hauts lieux les faisait vibrer avec l'infini et leur mettait au cœur l'orgueil de ne compter que sur soi-même pour résoudre l'énigme de l'univers.

Les suivrai-je? Nous avons besoin d'harmonie, d'un poème qui se fasse croire et d'une étoile fixe au ciel. Ces héros sauront-ils gouverner notre sentiment du divin, notre désir de perfection, le soutenir et le conduire à un but précis? Seront-ils nos guides?

Léopold Baillard, quand il veut s'élancer dans le monde invisible, se brise au fond de Saxon. Et ces autres, portés sur des ailes plus fortes et qui s'élèvent plus heureusement, où donc atteignent-ils? Le laboratoire de Faust, le burg de Manfred, l'île de Prospero

brillent dans les nuages empourprés de l'horizon, mais ces fameux édifices, ces grands vaisseaux de clarté, balancés sur le noir couchant, ne diffèrent pas tant de la pauvre masure mystique des Baillard, debout, là en bas, sous mes yeux. Ce sont des châteaux de feu, des châteaux de musique, autant d'artifices qui se résolvent en baguettes brûlées dans la nuit.

Fugitives vibrations, accord d'une seconde avec la plus belle vie mystérieuse, hautes fusées rapides, franges multicolores au sommet d'une vague aussitôt aplanie. Où déposer le noble trésor qui n'est pas en sécurité au fond d'un génie éphémère? Le chant de l'oiseau divin d'une minute à l'autre va se taire. Quel cœur accueillera ces longs cris dans la nuit?

Quand le rossignol prélude, on n'entend pas une parole, un chant, mais une immense espérance. Des accents d'une vérité universelle s'élèvent dans les airs. Il louange sa femelle, l'humble rossignol invisible dans les feuillages, cependant il atteint tous les cœurs et, par delà les cœurs, la divinité. Sonorité dans le jardin, plénitude dans nos âmes! Et puis soudain, ce grand sentiment, cette immortelle espérance, voilà qu'ils sont engloutis dans la mort. Les taillis du jardin se taisent, une sensation indéfinissable d'angoisse nous remplit. Toute la magie s'est dissipée. Regarde là-haut les étoiles avec qui nous sommes accordés: l'infini les sépare de notre destin! A quoi bon nos grandes ailes de désir?

Nous sommes-nous égarés? L'esprit de la colline serait-il un esprit de perdition? Faut-il demander à la raison d'exorciser cette lande? Faut-il laisser en jachère les parties de notre âme qu'elle est capable d'exciter? Faut-il se détourner de Léopold, quand il se laisse soulever par le souffle de Sion?

Non pas! C'est un juste mouvement de la part la plus mystérieuse de notre âme qui nous entraînait avec sympathie derrière Léopold sur les sommets sacrés. Nous sentons justement quelque similitude entre ces hauts domaines et les parties les plus desséchées de notre âme. Dans notre âme, comme sur la terre, il existe des points nobles que le siècle laisse en léthargie. Ayons le courage de marcher à nouveau, hardiment, sur cette terre primitive et de cultiver, par-dessus les froides apparences, le royaume ténébreux de l'enthousiasme. Rien ne rend inutile, rien ne supplée l'esprit qui palpite sur les cîmes. Mais prenons garde que cet esprit émeut toutes nos puissances et qu'un tel ébranlement, précisément parce qu'il est de tout l'être, exige la discipline la plus sévère. Qu'elle vienne à manquer ou se fausse, aussitôt apparaissent tous les délires. Il s'est toujours joué un drame autour des lieux inspirés. Ils nous perdent ou nous sauvent, selon qu'ayant écouté leur appel nous le traduisons par un conseil de révolte ou d'acceptation. Allons sur l'antique montagne, mais laissons sa pensée dérouler jusqu'au bout ses anneaux, écoutons une expérience si vaste et sachons suivre tous les incidents d'une longue phrase de vérité.

Un beau fruit s'est levé du sein de la colline. Dans ce vaste ensemble de pierrailles, d'herbages maigres, de boquetaux, de halliers toujours balayés du vent, tapis barbare où depuis des siècles les songeries viennent danser, il est un coin où l'esprit a posé son signe. C'est la petite construction qu'on voit là-haut, quatre murailles de pierres sur une des pointes de la colline. L'éternel souffle qui tournoie de Vaudémont à Sion jette les rumeurs de la prairie contre cette maison de solidité, et remporte un message aux friches qu'il dévaste.

— Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.

Et la chapelle répond :

— Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes.

— J'agiterai ton âme, continue la prairie. Ceux qui viennent me respirer se mettent à poser des questions. Le laboureur monte ici de la plaine, le jour qu'il est de loisir et qu'il désire contempler. Un instinct me l'amène. Je suis un lieu primitif, une source éternelle.

Mais la chapelle nous dit :

— Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente. C'est moi que vous cherchez, que vous voulez à votre insu. Qu'éprouvez-vous? Le désir, la nostalgie de mon abri. Je prolonge la prairie, même quand elle me nie. J'ai été construite, à force d'y avoir été rêvée. Qui que tu sois, il n'est en toi rien d'excellent qui t'empêche d'accepter mon secours. Je t'accorderai avec la vie. Ta liberté, dis-tu? Mais comment ma direction pourrait-elle ne pas te satisfaire? Nous avons été préparés, toi et moi, par tes pères. Comme toi, je les incarne. Je suis la pierre qui dure, l'expérience des siècles, le dépôt du trésor de ta race. Maison de ton enfance et de tes parents, je suis conforme à tes tendances profondes, à celles-là même que tu ignores, et c'est ici que tu trouveras, pour chacune des circonstances de ta vie, le verbe mystérieux, élaboré pour toi quand tu n'étais pas. Viens à moi si tu veux trouver la pierre de solidité, la dalle où asseoir tes jours et inscrire ton épitaphe.

Éternel dialogue de ces deux puissances! A laquelle obéir? Et faut-il donc choisir entre elles? Ah! plutôt qu'elles puissent, ces deux forces antagonistes, s'éprouver éternellement, ne jamais se vaincre et s'am-

LE DERNIER PORTRAIT DE MAURICE BARRÈS

plifier par leur lutte même! Elles ne sauraient se passer l'une de l'autre. Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer? L'église est née de la prairie, et s'en nourrit perpétuellement, — pour nous en sauver.

(*La Colline Inspirée*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50. Émile-Paul, éd.).

BIBLIOGRAPHIE

DE L'ŒUVRE DE MAURICE BARRÈS

Anatole France : Paris, Charavay, 1883, in-8°. (Extrait de la « Jeune France »).

Les taches d'encre, Gazette mensuelle. Paris, 5 novembre 1884-février 1885, 4 fascicules in-18. Extrait du prospectus : « Brochure de luxe, de cinquante à cent pages environ (*sic*) devant paraître le 5 de chaque mois, du 5 novembre 1884 au 5 octobre 1885. Le numéro. . . . . 1 fr. »

Les « Taches d'Encre » n'auront que douze numéros et pas de collaborateurs. Pour tout ce qui concerne l'administration, les abonnements, annonces, réclamations et la rédaction, s'adresser à M. Maurice Barrès, 76, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris ».

Sensations de Paris. Le Quartier Latin. Ces Messieurs, ces Dames. Paris, Dalou, 1888, in-18. « Trente-deux croquis par nos meilleurs artistes ».

Sous l'œil des Barbares. Paris, Lemerre, 1888, in-18, (nouv. éditions : Paris, Perrin, 1892, in-18, Paris, Fasquelle, 1896, in-18. Cette dernière avec augmentation et Emile-Paul, 1911, in-16).

Un Homme libre. Paris, Perrin, 1889, in-16. (Réimp. : *Un Homme libre*. Paris, Fontemoing, 1904, in-8°; Emile-Paul, 1912, in-16).

Huit jours chez M. Renan. (Dialogues parisiens . Paris, Dupret, 1888, in-16 (2me édit. : Paris, Perrin, 1890, in-16; réimp. : *Huit jours chez M. Renan*, suivi de *M. Renan au Purgatoire*. Paris E. Sansot, 1904, petit in-18. Paris, Emile-Paul, 1913, in-16. (suivi de *Trois stations*).

Le Jardin de Bérénice : Paris, Perrin, 1891, in-18 (réimp. : Paris, Fasquelle, 1894. in-18). Édit. populaire illustrée, Fayard.

Trois stations de Psychothérapie. Paris, Perrin, 1891, in-16 (se trouve réimprimé à la suite de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Paris, Fontemoing, s. d. (1903), petit in-8°).

Le Culte du moi. Examen des trois idéologies. (*Sous l'œil des Bar-*

barès, Un homme libre et *Le Jardin de Bérénice*. Paris, Perrin, 1892, in-16.

Toute licence, sauf contre l'amour. Paris, Perrin, 1892, in-16.

L'Ennemi des Lois : Paris, Perrin, 1892, in-18; réimpr. : Paris, Fasquelle, 1895, in-18, Émile-Paul 1910, in-16, G. Crès, 1913.

Contre les étrangers (Étude pour la protection des ouvriers français). Paris, Grande Imprim., 1893, in-32 (Portrait).

Une journée parlementaire : comédie de mœurs en 3 actes. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-8°. Émile-Paul, 1909, in-16.

Du Sang, de la Volupté et de la Mort. Voyage en Espagne. Voyage en Italie, etc. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-12 (Édit. refondue : Paris, Fontemoing, s. d. [1903]).

Assainissement et Fédéralisme, discours prononcé à Bordeaux le 29 juin 1895. Paris, Libr. de la *Revue Socialiste*, 1895, in-18. (La couverture sert de titre).

Les Déracinés (Le Roman de l'énergie nationale). Paris, Fasquelle, 1897, in-18 (réimpr., Paris, Juven, 1902).

Un rénovateur de l'occultisme : *Stanislas de Guaita (1861-1898). Souvenirs* avec deux portr. de Stanislas de Guaita. Paris, Chamuel, 1898, in-8°.

Un amateur d'âmes : illustr. de L. Dunki, gravées sur bois par Adrin, C. Bellangé, J. et T. Beltrand, Charpentier, Dauvergne, G. Dupré, Froment, etc.. Publié par les soins de la Soc. des graveurs sur bois « L'Image ». Paris, Fasquelle 1899, in-4°.

Le Prisonnier : illustr. par Robert Delé, tang. (Fig. en noir et en coul.). Paris, 1899, 11, rue du Croissant, in-8°.

« *La Patrie Française* », *3me conférence. La Terre et les Morts. Sur quelles réalités fonder la conscience française?*. Paris, aux bureaux de la « Patrie Française », 1899, in-18.

L'Appel au Soldat (Le Roman de l'énergie nationale). Paris, Fasquelle, 1900 in-18 (réimpr. : Paris, Juven, 1902, in-18).

« *La Patrie Française* », *7me conférence. L'Alsace et la Lorraine*. Paris, aux bureaux de la « Patrie française, » 1900, in-18.

Une soirée dans le silence et le vent de la mort. Paris, aux bureaux de « l'Action Française », 1901, in-8° (en sus : 100 ex. sur hollande).

La Genèse d'une Œuvre : (*Comment aimer notre terre et nos morts? Le Musée d'Arles. Une lettre de Mistral*). Strasbourg, J. Norriel (F. Staat, succ., 1902 (Extr. de *La Revue Alsacienne illustrée*, vol. IV, n° II (1902).

Scènes et doctrines du Nationalisme. Paris, Juven, s. d. [1902], in-18.

Leurs Figures. (Le Roman de l'énergie nationale). Paris, Juven, s. d. [1902], in-18.

Pages Lorraines : (*La Vallée de la Moselle. Lettre de Saint-Phlin sur une nourriture Lorraine. Le 2 novembre en Lorraine*). Charmes-sur-Moselle (Impr. Pariset-Schmitt), 1903, in-8°.

Amori et Dolori Sacrum. Paris, Fontemoing, 1903, petit in-8°.

Les Amitiés françaises (Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie). Paris, Juven, 1903, in-18.

Quelques cadences. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18.

Les Lézardes sur la maison. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18.

La Vierge assassinée. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18.

De Hegel aux Cantines du Nord, avec une préface et des notes par E. Nolent. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18.

Ce que j'ai vu à Rennes. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18.

Au service de l'Allemagne. Les Bastions de l'Est. Paris, A. Fayard, 1905, gr. in-8°. Ill. de G. Conrad.

Une visite sur un champ de bataille. Paris, E. Sansot, 1905, petit in-18.

Le Voyage de Sparte. Paris, Juven, 1905, in-18. Emile-Paul, 1909.

Ce que j'ai vu au temps de Panama. Paris, E. Sansot, 1906, petit in-18.

Colette Baudoche. Les Bastions de l'Est. Paris, Emile-Paul, 1909.

Discours de réception à l'Académie Française.

Greco ou le secret de Tolède. Emile-Paul, Paris, 1912, in-16.

Adieu à Moréas. Emile-Paul, in-18. Paris, 1910.

Discours de M. Maurice Barrès sur l'Enseignement primaire : Édition de « l'Écho de Paris », 1910.

Pour les Églises : Édition de « l'Écho de Paris », 1911.

Pour les Églises de France : Édition de « l'Écho de Paris », 1912.

Un discours à Metz. Emile-Paul, in-18. 1911.

La Colline Inspirée. Paris, Emile-Paul, 1913, in-12.

OUVRAGES PRÉFACÉS PAR MAURICE BARRÈS

Nancy-Salon, par Henri Teichmann.
Monsieur Vénus, par Rachilde.
Contes pour les assassins, par Maurice Beaubourg.
La Petite Classe, par Jean Lorrain.
Estudios morales o sea el Diario de mi vida, par Lucio V. Mansilla.
L'Imitation de notre maître Napoléon, par Ernest La Jeunesse.
Les Premiers Vénitiens, par Paul Flat.
Le Roi, par Georges d'Esparbès.
Elisabeth de Bavière, Impératrice d'Autriche, par Constantin Christomanos.

N. B. — Toutes les œuvres de Maurice Barrès sont ou seront publiées, en édition définitive, par l'éditeur Emile-Paul, 100, rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Maurice Barrès, essai biographique et critique par Ernest Gaubert 5
La soirée d'Haroué (*Un homme libre*) 45
Le jardin de Bérénice. Le culte du moi 51
La mort d'Athené (*Sous l'œil des Barbares*) 55
L'Ennemi des lois 63
Grenade (*Du Sang, de la Volupté, de la Mort*) 69
Les déracinés, le roman de l'énergie nationale 77
Metz, l'appel au soldat 89
L'esprit régional (*Leurs Figures*) 101
Coucher de soleil (*Amori et dolori sacrum*) 111
Les amitiés françaises 117
L'arrivée à Sparte (*Le Voyage de Sparte*) 123
Au service de l'Allemagne (Les Bastions de l'Est) 127
Colette Baudoche (Les Bastions de l'Est) 137
Un instituteur français en 1910 141
Les Eglises 149
Pour les Eglises de France 155
Le souvenir d'Henri Regnault 161
La jeunesse et les naturalisés 169
Jules Delafosse 175
La Colline inspirée 181

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages.

Maurice Barrès à l'âge de six ans 17
Maurice Barrès à l'âge de 25 ans 33
Maurice Barrès à l'âge de 26 ans 51
Maurice Barrès à Sainte Odile 81
Maurice Barrès et son chien favori (*portrait par Mlle C.* Laguarde) 96
Portrait de Maurice Barrès (Peinture par Jacques-Blanche . . 113
L'un des derniers portraits de Maurice Barrès 129
Autographe inédit de Maurice Barrès 145
Le dernier portrait de Maurice Barrès 166

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 15 77

06 JAN. 1998
DEC 01 1997

CE

a39003 003370417b

CE PQ 2603
.A52A6 1913
CO2 BARRES, MAUR MAURICE BARR
ACC# 1229636

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 08 06 06 1